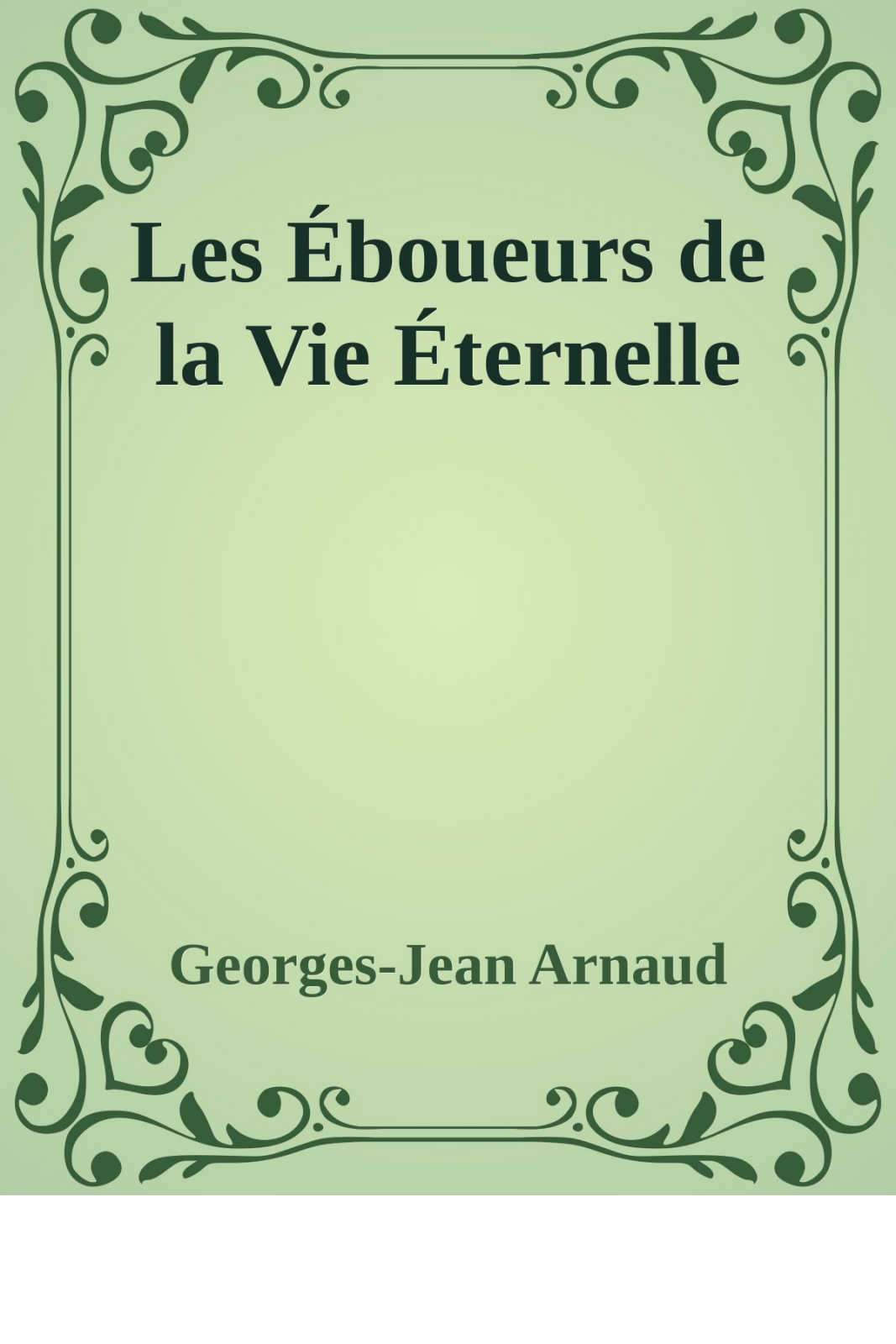


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Les Éboueurs de la Vie Éternelle

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 20 —

Les Éboueurs
de la Vie éternelle



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 20

Les Éboueurs de la Vie Éternelle

(1984)

CHAPITRE PREMIER

Cette tribu de Roux bâtissait des igloos pour se protéger des vents extraordinaires qui soufflaient du sud dans cette zone de la banquise de l'océan Indien, à la limite des Concessions de la Fédération Australienne et de l'Africana. Des vents qui dépassaient couramment les deux cents kilomètres heure, avec des rafales à quatre cents, et qui pouvaient emporter un homme sur des distances considérables ou l'écraser contre des congères.

Le glaciologue Lien Rag détestait cette région hallucinante où des blocs de glace hauts comme des locomotives accouraient de l'horizon blême par centaines. On eût dit que la main d'un géant invisible les libérait comme des monstres fous qui frappaient au hasard. Les réseaux qui conduisaient jusque-là étaient le plus souvent obstrués, rendus inutilisables pour des semaines. Mais c'étaient des réseaux vitaux entre la Fédération et la Compagnie Africainienne. Des brise-glaces énormes déblayaient les rails dès que les vents devenaient plus supportables. Sinon aucun convoi n'aurait pu rouler en sécurité. On avait édifié quelques tunnels de glace mais les icebergs qui glissaient sur la surface de la banquise venaient les détruire régulièrement.

Les Roux leur avaient laissé un igloo creusé dans la glace avec juste une calotte qui dépassait à l'air libre. Un sas astucieux permettait de maintenir une température de dix à douze degrés à l'intérieur alors que le thermomètre tombait le plus souvent à moins quatre-vingts au-dehors.

Leouan, la métisse rousse, dormait encore dans son sac de fourrure lorsqu'il se leva pour regarder le panorama à travers son périscope électronique. Le jour se levait à grand-peine dans ces solitudes sinistres et il ne distinguait pas encore le dôme de Jésus-Christ Station que chacun appelait simplement J.-C.S.

Il repéra la file des Roux marchant vers la station. Durant la

journée ils gratteraient la glace sur le dôme, s'occuperaient des détritiques que les services de nettoyage de la ville placeraient dans l'un des sacs d'accès.

Les Roux prélevaient dans ces ordures ce qui pouvait encore se manger, enveloppaient le reste de glace que les vents emportaient, roulaient jusqu'à des distances énormes.

Le dôme de la station apparut enfin, du moins le plus élevé. L'ensemble formait une rosace, vu du ciel. Au centre, la cathédrale de la Banquise abritait le lieu sacré du culte. On disait qu'il y avait une messe toutes les heures, de jour comme de nuit, et que parfois le dôme supérieur flamboyait dans la nuit épaisse de cette zone pourrie.

— Qu'est-ce que tu vois ? demanda Leouan en sortant en partie de ses fourrures.

Il se retourna, frissonna parce qu'elle était nue et que lui avait déjà endossé sa combinaison isotherme. La métisse paraissait dans son élément. Sa fourrure cuivrée qui recouvrait son torse était merveilleuse et douce. Son animalité comblait, au-delà de tous ses fantasmes, la libido de Lien Rag. Elle dégagait en partie les seins gros, lourds, à la pointe violette, mais s'épaississait vers le pubis.

Abandonnant son poste d'observation il s'approcha de la jeune femme qui lui tournait le dos, noua les bras autour de ses hanches. Elle cambra ses reins, frotta sa croupe contre le ventre dur de l'homme. Elle ramena ses mains en arrière, essaya de lui arracher cette combinaison plastifiée.

— Tu vas la déchirer avec tes ongles, protesta-t-il.

Elle rit et lui échappa, se laissa tomber sur sa couche, la tête dans ses bras couleur de bronze. Il se dénuda en hâte, s'agenouilla entre ses jambes et lui souleva les reins. Il la pénétra lentement, s'esquiva, se rapprocha avec une excessive douceur.

— Viens, gronda-t-elle. D'un coup.

Mais il n'obéissait pas et ce fut elle qui vint à lui, s'empala profondément. Il n'eut qu'à la laisser faire.

Elle savait construire leur plaisir avec un art consommé.

Quand il se releva, ce fut pour découvrir deux filles de la tribu qui avaient passé le sas et les regardaient avec curiosité. Elles n'avaient ni pouffé ni essayé de repartir pour les laisser finir. Elles avaient l'habitude de ce genre de scènes.

Mais la vue du pénis de Lien les fit rire. Il n'avait donc pas un fourreau poilu comme ceux de la tribu ?

Juste un peu de fourrure sur le ventre et encore ? Elles voulaient toucher et il s'écarta pour se rhabiller. Mais Leouan, qui riait avec

elles et échangeait des plaisanteries sur son compte, le ceintura dans ses bras puissants.

— Sois gentil, qu'elles contentent leur curiosité.

Elles s'approchèrent et touchèrent sans la moindre gêne, le manipulant dans tous les sens sans ménagements. Cette rudesse le tendit à nouveau et elles parurent ravies, demandèrent quelque chose à Leouan.

Il comprenait mal le dialecte de cette tribu depuis trop longtemps isolée sur la banquise.

— Elles demandent si tu veux les baiser. Elles aimeraient bien le faire avec toi. Kivou a treize ans et sa sœur Kinou douze. C'est des toutes jeunes, tu vois. Mais elles ont au moins une demi-douzaine d'enfants à elles deux.

— Il n'en est pas question, dit-il.

— Elles ne comprendront pas pourquoi tu en as envie dans ce cas et pourquoi tu les méprises.

— Dis-leur que dans ma tribu on n'a qu'une seule femme.

— menteur, fit-elle rieuse.

Mais les deux sœurs parurent choquées par ces mœurs barbares et regardèrent Lien avec commisération. Elles finirent par sortir en laissant le morceau d'otarie qu'elles apportaient.

— Moi je vais profiter de l'aubaine, dit Leouan en l'attirant sur elle.

Plus tard, elle prépara du thé tandis qu'il surveillait la station. Les Roux grattaient les dômes en s'accrochant à des câbles.

— Ils doivent voir le professeur ce matin, dit-il. Si tout va bien, d'ici trois jours nous pourrons repartir avec lui. Harl Mern sera heureux de retrouver la liberté et de poursuivre ses recherches sur l'origine du Peuple du Froid. À Kaménépolis, le professeur Ikar l'attend avec impatience.

— Tu sais que c'est un piège et tu persistes. Je t'ai accompagné dans cette folle aventure en espérant te faire changer d'avis mais tu iras donc jusqu'au bout ?

— Ils me défient, non ? Je vais leur enlever le professeur à leur barbe.

Jésus-Christ Station était la capitale de la minuscule Compagnie de la Sainte-Croix. Sur une concession de cent kilomètres carrés, les Néo-Catholiques avaient installé un train-monastère et comptaient, à partir de là, expédier des missionnaires dans toutes les directions mais spécialement sur les différentes banquises australes. Un vicaire apostolique s'occupait spécialement du recrutement et de la formation

des futurs catéchumènes.

— Il nous faudra rejoindre le convoi avec un vieil homme qui ne sait pas marcher dans la glace.

— Nous le porterons au besoin.

— Pas sur deux kilomètres.

Leur convoi était dissimulé dans un amas de congères plus à l'est, sur une voie de garage. Effectivement, il leur faudrait marcher jusque-là.

— Nous le placerons sur une fourrure de phoque et nous le tirerons, dit Lien Rag. Les Roux utilisent souvent ce procédé pour transporter ceux des leurs qui sont affaiblis.

— Le plus souvent ils les abandonnent sur la banquise, sauf les femmes sur le point d'accoucher.

Elle le remplaça au périscope tandis qu'il prenait son thé.

— Comment faire sortir le professeur de là-bas ?

— Je compte utiliser une vieille ruse qui m'a si souvent servi.

Leouan hochait la tête :

— Ton déguisement d'Homme Roux ? Tu te feras repérer. Ceux d'ici sont de petite taille et très massifs. La graisse d'otarie les enrobe largement.

— Ils ne m'attendent pas de ce côté.

— Qu'en sais-tu ? Tu deviens de plus en plus dangereux, non seulement pour les Néos mais aussi pour Lady Diana, des tas de gens et même le Kid ton ami.

Lien avait eu cette impression, que le P.D.G. de la Compagnie de la Banquise voulait se débarrasser de lui.

— Le professeur est sévèrement surveillé quand il donne ses instructions aux Roux. Tu ne vas pas l'entraîner hors du sas et te mettre à courir en le tirant par la main ?

— Il nous faudra synchroniser nos mouvements. Pendant que j'irai là-bas, toi tu conduiras le train à proximité. Il ne sera pas facilement détecté. Il passe pas mal de convois sur ce réseau jour et nuit quand les vents sont favorables. J.-C. Station est située à un croisement de lignes, perçoit un péage. Ses principales ressources viennent des passages de convois et le tien n'attirera pas spécialement l'attention.

Elle abandonna le périscope et alla enfiler une combinaison spéciale qui pouvait la garantir également d'une trop grosse température. Au-delà de quinze degrés, du fait de son origine rousse, elle se sentait mal à l'aise, pouvait s'évanouir. Mais elle résistait mieux qu'un Roux d'origine pure qui mourrait au bout d'une exposition

d'une heure à vingt degrés.

Lien Rag écouta la météo d'une station proche. Aucune perturbation n'était annoncée pour les vingt-quatre heures à venir.

— Il est possible que le jour choisi, les vents se déchaînent. Il nous faudra remettre l'opération.

— Pourquoi est-il prisonnier des Néos, tu le sais exactement ?

— Non. Je me doute qu'il a échafaudé une nouvelle théorie sur l'origine de ton peuple. Il s'est déjà trompé une fois, intoxiqué par les Néos. Je suppose que désormais il se méfie des preuves trop faciles à se procurer. Mais il doit approcher la vérité puisque les Néos l'empêchent de s'exprimer librement.

Tout autour de leur igloo, la tribu commençait une journée comme les autres. Les plus agiles, hommes et femmes, grattaient la glace de la station, les plus vieux et les plus jeunes profitaient de l'absence de vent pour aller et venir, traquant les goélands qui venaient se poser sur les immondices gelés, là-bas au-delà du cercle des igloos. Les vieux visaient juste avec des boules de glace, assommaient souvent un oiseau, ce qui ne décourageait pas les autres volatiles. Lien Rag resta insensible quand il vit le gosse de trois ans arracher les plumes et mordre dans la chair chaude avant qu'elle ne se congèle.

Leouan sortit se mêler aux gens, échangea des paroles et des signes avec les jeunes. Les deux sœurs de tout à l'heure, les deux curieuses, restaient dans le campement pour s'occuper des bébés. Les Roux construisaient rarement des habitations de ce genre, seulement des alvéoles pour la nuit, pour se protéger des animaux féroces. Les rats, les goélands d'une variété sanguinaire, géante, et les loups. Il y en avait des bandes sur la banquise à cause des trous à phoques.

Là-bas, dans le dôme de la cathédrale, brillaient des lumières. On devait célébrer un grand office. Il imaginait l'étonnement des Roux perchés sur le verre armé en voyant les prêtres officier. Les Roux adoraient des animaux mythiques, des dieux assez vagues.

Mais depuis la naissance de Jdrien, son propre fils qu'il avait eu d'une Rousse, les Hommes du Froid le considéraient pour la plupart comme leur nouveau dieu, un messie envoyé pour réconcilier ceux du Froid et ceux du Chaud. Depuis des années, Lien Rag essayait de prouver que son fils n'avait aucune origine divine et ses recherches l'avaient conduit à des découvertes troublantes sur sa propre origine à lui, Lien Rag.

Tous les Roux savaient mystérieusement qu'il était le père de leur nouveau petit dieu et tous le respectaient. Même ceux de cette tribu très arriérée.

Il abandonna son observation pour sortir de son sac son déguisement de Roux. Il l'avait utilisé pour traverser en train les deux tiers de la planète alors que bon nombre de personnes le recherchaient.

C'était une imitation parfaite de fourrure de Roux et il était impossible de détecter la supercherie, à moins de la toucher. Mais qui aurait touché un Roux ? Certainement pas un Homme du Chaud, même pas un policier. Ceux de son peuple détestaient ceux qui pouvaient vivre par moins cent degrés extérieurs, les considéraient comme des animaux puants. L'Église néo, après de nombreuses hésitations, avait fini par décréter que les Roux n'avaient pas d'âme et constituaient en quelque sorte le châtiment matérialisé des humains coupables de péchés antérieurs.

Il enfila la fourrure, plaça la tête de façon à pouvoir regarder à l'extérieur et respirer. Il s'agissait en fait d'une combinaison isotherme sur laquelle on avait collé des poils véritables.

Lorsqu'il sortit, les enfants s'attroupèrent autour de lui et se mirent à rire. Il esquissa un pas de danse mais le regard de Leouan le refroidit.

— Tu es stupide, dit-elle. Les vieux sont horrifiés. Ils croient que tu as tué l'un des leurs pour prendre sa peau. Tu n'aurais pas dû.

— Il faut qu'ils s'habituent à moi. J'ai besoin d'entraînement pour avoir un comportement authentique.

Elle alla vers chaque vieux pour leur expliquer, tandis qu'il faisait le tour des igloos creusés dans la banquise avec juste des meurtrières étroites orientées au nord.

Il finit par rentrer chez lui et se changea. Il transpirait et le système d'évacuation de l'eau n'était pas très au point. Il entreprit de le réviser, sinon il ne supporterait pas ce déguisement plus d'une heure. Leouan le rejoignit et lui parla de la tribu qui s'était installée là pour travailler sur les dômes de la station.

— Autrefois ils chassaient le phoque dans le sud, se déguisaient eux aussi comme cet animal pour l'approcher. Pour le tuer, ils devaient utiliser un épieu en glace qu'ils enfonçaient dans l'œil de l'animal. Pour cela ils devaient se mettre à l'eau et chevaucher la bête. Les accidents étaient fréquents et ils préférèrent gratter la glace sur les dômes, mais ils ne comprennent pas les gens du Chaud. Aucune de leurs activités ne leur paraît logique.

— Ils n'ont pas tort, dit Lien. Notre comportement dans ces villes protégées du froid est devenu complètement aberrant et relève de la psychiatrie la plupart du temps. Nous n'avons jamais réellement essayé de vivre avec ce froid, en étudiant les Roux par exemple. Nous

nous confinons, nous rapetissons à chaque génération, nous perdons de nos facultés intellectuelles. Il y a de moins en moins de créateurs, artistiques ou scientifiques. Et les aberrations sont aussi chez ceux qui s'opposent à ce système de vie.

— Les Rénovateurs du Soleil par exemple ?

— Oui. Soit ils deviennent des adeptes de la magie noire qui ressuscitera le Soleil, soit ils versent dans le scientisme le plus dangereux, prêts à sacrifier des millions d'individus pour que brille le Soleil.

Elle alluma un cigare euphorisant et s'assit sur la banquette creusée dans la glace, recouverte d'une fourrure de bébé phoque.

— Lien, tu ne parles jamais de ton deuxième fils, Liensun, qui vivrait dans le nord.

Surpris par cette question alors qu'il s'emballait sur un sujet différent, il cessa de parler, alla au périscope.

— Je t'ennuie ?

— C'est une légende, comme la divinité de Jdrien. Lui est mon véritable fils. Mais ce n'est pas un dieu, juste un enfant surdoué, télépathe, télédynamique, tout ce que tu voudras, mais ses dons peuvent s'expliquer. J'avais une ancêtre qui les possédait déjà.

— Et l'autre ? Liensun ?

— Il faut toujours que l'on oppose le noir et le blanc, le chaud et le froid, le bien et le mal. Tes compatriotes s'amuse bien à créer des légendes, des histoires. Jdrien ne leur suffisait plus. Il leur fallait son contraire, son antithèse, et à partir d'une vague histoire stupide ils ont imaginé ce gosse qui d'après eux doit s'opposer à mon fils.

— Mais si c'était vrai ?

— Ils n'ont aucune raison de s'affronter.

— Jdrien deviendra un jour, malgré tes efforts, une sorte de guide spirituel des Roux.

— J'aurai failli à ma mission dans ce cas. Aucun homme n'est providentiel. Ce sont les hommes tous ensemble qui le sont. Et chez vous, les Roux, il n'y a jamais eu de chef ni de guide spirituel.

— Jdrien passionne les Roux, et son demi-frère réel ou supposé cristallisera encore ce sentiment. Désormais du sud au nord il n'y a pas un Roux qui doute de la déité de Jdrien.

CHAPITRE II

Lorsqu'il rentra dans son compartiment personnel, le professeur ethnologue Harl Mern essaya de cacher son trouble profond. Les Roux lui avaient appris que son ami Lien Rag se tenait à proximité et se promettait de le faire évader de cette station dès que possible.

Depuis des mois, il dirigeait le travail des Roux sur les dômes et aussi pour le traitement des déchets. Il connaissait leur langue, encore que cette tribu utilisât un idiome très rare, très difficile, où les signes venaient à l'appui des sons pour former des phrases complexes, d'autres noms. Ils ne disposaient que de quelques dizaines de sons bruts signifiant la glace, la chair, la lumière, et avec des signes ils les transformaient en suites de mots. Il ne s'agissait même pas de phrases puisque le verbe n'existait pas.

Le vidame qui s'occupait des questions économiques paraissait satisfait de son travail. Les Roux se contentaient des ordures comme paiement en s'imaginant que les Hommes du Chaud leur faisaient un fastueux cadeau.

— Jusqu'à ce qu'un jour ils comprennent qu'il s'agit de détritrus. Chez eux ils n'en ont pas beaucoup puisque la viande ne se pourrit jamais. Restent les excréments qui leur servent à attirer les goélands. Si jamais ils comprennent que pour vous ces ordures sont des sortes d'excréments, ils risquent de ne plus revenir travailler.

Mais le vidame se moquait de ses avertissements. Et lui espérait qu'il partirait avant que les Roux ne désertent les dômes.

Il s'allongea sur sa couchette, essaya de calmer son cœur et de mettre de l'ordre dans son esprit. La fidélité de son ami le glaciologue ne s'était jamais démentie depuis près de dix ans. Ensemble ils avaient comploté contre la dictature de la Compagnie Transeuropéenne, essayé de savoir d'où venaient les Roux malgré la censure officielle sur le sujet. On risquait la peine de mort pour effectuer ce genre de travaux et les Néo-Catholiques excommuniaient également pour le

même motif. Et Lien Rag venait le chercher !

Quelle imprudence ! Il ne comprenait donc pas qu'on l'attirait dans un piège ? Le vieil homme avait réalisé qu'il servait d'appât. Jusqu'à quelques semaines on l'avait tenu sous haute surveillance, dans le train-monastère qui roulait sans arrêt sur le réseau interne de la Concession. Il avait passé une année dans une cellule glacée, avec juste assez de calories pour survivre. Puis on l'avait chargé de donner des cours de psychologie politique aux futurs missionnaires. Et d'un coup on le laissait libre d'aller, de venir dans la station et même dans les sas pour y rencontrer les Roux et leur indiquer ce qu'on attendait d'eux.

Un piège, un piège habile où le glaciologue allait tomber. Il avait supplié les Roux de montrer à Lien Rag ce qui l'attendait, mais ces primitifs n'avaient pas très bien compris ce que le vieil homme voulait dire. Eux n'imaginaient pas qu'on puisse piéger autre chose qu'un animal, et surtout pas un être humain.

Il regarda l'heure, comprit qu'il devait se montrer pour ne pas donner l'alerte. Il se rendit à la bibliothèque. On y trouvait peu de choses sur les Roux, quelques récits, quelques cartes sur leur implantation locale. Il devait s'en contenter, lui qui avait ces dernières années établi une hypothèse extraordinaire sur leur apparition.

Au bout d'une heure il se rendit à la cafétéria et avec ses bons obtint pour douze cents calories de nourriture acceptable. Il y avait de la viande, du germe de blé, des boulettes de poissons et d'algues et un dessert sucré à base de lait. Il n'en demandait pas plus.

Un certain frère Ludwig vint s'asseoir en face de lui, comme il le faisait quelquefois. Mern se méfiait de ce religieux, estimait qu'il appartenait à la sécurité secrète des Néo-Catholiques.

— Ça se passe toujours bien avec vos primitifs ?

— Je ne me plains pas.

— Ils sont raisonnables. Ils ont accepté de ne plus copuler au-dessus de nos têtes.

Harl Mern sourit :

— Oui, mais sans comprendre pourquoi.

— Des primitifs, bien sûr. C'était indécent, obscène.

— C'est le problème que soulèvent les Hommes du Chaud, quand ces gens-là viennent gratter leur glace de condensation et emporter leurs ordures.

Frère Ludwig fronça ses sourcils épais qui se rejoignaient sur le nez :

— Vous approuvez ces mœurs dégoûtantes ?

— Je n'ai pas à les juger, elles sont. Ils éprouvent le besoin de copuler, comme vous dites, plusieurs fois par jour.

— Mais ils n'ont qu'à attendre la nuit...

— La nuit, ils dorment et l'obscurité les empêche de voir la beauté de leurs compagnes, tandis que celles-ci ne peuvent juger de leur virilité. Pour eux, la nuit est comme une chape qui enferme chaque individu dans le sommeil, mais aussi la terreur et l'angoisse du lendemain.

— Tout à l'heure le diacre a vu une femelle qui pissait sur le dôme de la cathédrale, juste au-dessus de l'autel.

— Je leur ai demandé de s'abstenir mais ils oublient. Surtout ne croyez pas qu'ils vous provoquent ou veulent commettre un sacrilège. Ils respectent la religion. Si, je vous assure... Ils ne sont jamais athées.

— Et maintenant avec leur nouveau messie, ricana frère Ludwig, ne voilà-t-il pas qu'ils nous plagient ? Qui a pu leur fabriquer ça ? Certainement un sacrilège du Chaud. Quelqu'un qui nous déteste assez pour avoir organisé cette caricature intolérable de la véritable foi, cette mascarade.

L'ethnologue continuait de manger. Le poisson était excellent et il savait qu'on le pêchait sous la ville elle-même, grâce à de vastes puits qui rejoignaient l'océan Indien. On immergeait d'immenses filets qu'on remontait régulièrement. Par contre, la viande importée d'Africana laissait à désirer. On ne savait même pas ce que c'était. Peut-être du chien ou du cobaye.

— On dit que vous avez des thèses démoniaques sur l'origine de ces êtres-là. Ce sont des animaux... Peut-être des singes qui ont évolué avec le froid. Comme les baleines l'ont fait, puisqu'elles deviennent terrestres.

Il termina son poisson et le regretta.

— Vous pourriez être condamné à mort pour oser défendre des idées blasphématoires... Ici, bien sûr.

— Je ne les défends plus.

— Renoncez-y publiquement alors ?

— Non. Je les laisse suivre leur propre destin. Une idée ne peut jamais mourir. On a essayé durant des millénaires d'en tuer comme du vulgaire gibier sans jamais y parvenir.

— Vous comptez utiliser ces thèses plus tard, une fois que vous ne serez plus chez nous ?

Mern fit le naïf.

— Pourquoi, parle-t-on de me renvoyer ? Je ne fais pas bien mon travail d'entremetteur avec les Roux ?

— Entremetteur, vous avez de ces mots.

— Excusez-moi.

Frère Ludwig mangeait une salade de germe de soja et une confiture synthétique. À peine deux cents calories sous ce climat impossible. La station ne pouvait être fortement chauffée. Il faisait quatre sur les quais et à peine douze à quatorze dans les maisons mobiles. Mais dans le train-monastère c'était pire encore. Seul l'immense hôtel luxueux pour les voyageurs en transit était chauffé comme une serre et donnait une nourriture que l'on disait délicieuse et rare.

— Demain j'irai vous voir dans le sas lorsque vous discutez avec les Roux.

— Oh, discuter est un bien grand mot, j'éructe, je tousse, je renifle, je me gratte la tête, le bas-ventre, et tout cela fait un langage. C'est ridicule et pour vous c'est peut-être même dégoûtant.

Il termina son dessert lacté et alla rapporter son plateau aux bonnes sœurs de service. Livides dans leurs vêtements noirs, elles l'impressionnaient beaucoup. Elles n'avaient rien de féminin et il préférait les petites Rousses très jeunes, qui le provoquaient chaque matin en venant prendre leur travail. La pensée que frère Ludwig viendrait traîner dans le sas l'inquiétait.

CHAPITRE III

Lorsque Greog Suba revint, il découvrit Ma Ker assise en face de l'enfant. Chaque matin elle lui servait de professeur et, malgré ses trois ans, Liensun faisait des progrès rapides et prodigieux.

— Le filtre à hélium est réparé et fonctionnera encore mieux. Il va falloir décider ce que nous faisons avec l'aérostat. Notre but n'est pas de passer le reste de notre vie dans cette station phoquière.

— Il n'y a plus de phoques d'ailleurs et les manchots reviennent timidement.

Elle fit signe à l'enfant d'aller jouer dans le compartiment voisin.

— Vous ne voulez pas qu'il écoute, ironisa Greog. Il n'a qu'à se brancher sur nos cerveaux pour apprendre ce que nous lui cachons.

— Heureusement que pour l'instant il ne comprend pas certaines notions abstraites. Je m'efforce personnellement d'avoir des pensées sophistiquées pour me protéger. D'accord, le filtre à hélium fonctionne, mais nous avons besoin de repos. Nous avons tout ce que nous souhaitons. Des tonnes d'huile minérale et animale, des provisions pour des mois. Je pense qu'il nous faudra un jour quitter cet endroit, mais le plus tard possible.

— Tusk Station enverra une patrouille de reconnaissance. Celle-ci découvrira que nous ne sommes pas des chasseurs et que nous avons volé ce matériel en tuant l'équipe de Kroual. Ils donneront l'alerte et on montera une expédition pour venir nous attaquer.

— Les *Instructions Ferroviaires* de cette zone indiquent que le principal réseau Est-Ouest, qu'on appelle le Réseau des Disparus, tout un programme, est entre les mains de bandes armées et de canailles de toute nature. Même le personnel des voies est suspect. S'ils viennent, nous résisterons. Il n'y a aucune autorité légale en face de nous.

Greog s'assit à la place de l'enfant et soupira :

— Nous avons une mission précise, Ma Ker. Nous sommes des

Rénovateurs du Soleil, des ennemis jurés de cette société ferroviaire qui, par ses réseaux, maintient cette planète dans une dictature de fer. Il faut que notre dirigeable s'envole à nouveau, qu'il fasse le tour de la Terre pour que les gens découvrent qu'il peut exister d'autres moyens de se déplacer et de vivre, que le rail n'est pas le seul cordon de survie. Vous avez toujours été d'accord sur ce programme. Nous avons commis une erreur atroce en voulant sortir le Soleil de ses poussières lunaires. La Terre a failli connaître la catastrophe d'un réchauffement trop rapide.

— Des milliers de victimes, Greog, peut-être des millions.

Il prit un air sceptique :

— Vous exagérez.

— Non.

— Admettons. C'est la preuve qu'il faut préparer les esprits à une lente, très lente remontée de la température. Mais nous aurons une ère de brouillards et d'inondations.

— Une génération perdue, peut-être deux.

— Oui, mais au bout, le Soleil, la vie qui éclatera sous toutes ses formes... Ma, il faut continuer. Et vous êtes la plus écoutée de nous tous.

— Nous ne sommes plus que quatre. Je ne parle pas de Liensun ni de sa demi-sœur Jaël.

Greog parut gêné.

— Cette fille m'inquiète, dit Ma. Elle ne songe qu'à rejoindre le sud, la Compagnie de la Banquise, pour retrouver ce Lien Rag, le père de l'enfant. J'en arrive à douter qu'elle soit la demi-sœur de l'enfant.

— Elle aurait été mère très jeune, murmura Greog.

La vieille scientifique savait pourquoi il était gêné. Quelques jours auparavant, elle les avait surpris ensemble dans l'un des laboratoires installés dans les wagons de marchandises. Jaël était en partie dénudée, avec juste un manteau de fourrure qu'elle avait refermé quand Ma était entrée. Greog se trouvait agenouillé sur le plancher mais la fille avait eu le temps de s'écarter. Greog avait une femme, Ann, mais celle-ci se laissait trop absorber par ses recherches. Elle en oubliait d'être femme.

— Pourquoi ne pas rejoindre le sud ? dit-il soudain.

— Vous voulez lui faire plaisir ? demanda Ma.

— Le Kid, qui dirige la Compagnie de la Banquise, accepterait peut-être notre collaboration et notre programme raisonnable qui s'étendrait sur des générations. Il n'est plus question de ressusciter brutalement le Soleil. Mais de préparer son retour à moindres risques.

À plus ou moins long terme les glaces fondront, la banquise se rétractera vers les pôles. Le Kid est un dirigeant lucide qui prévoit ces événements. On ne cesse de dire que le froid recule d'un degré tous les six mois, et que la moyenne la plus basse ne serait que de 44 ou de 45 degrés.

— Nous devons en discuter tous ensemble.

— Jaël fait désormais partie de notre groupe, et son manque d'instruction et de culture ne peut pas l'écarter de la discussion.

— D'accord, dit Ma. D'accord.

Il était vraiment amoureux, ce garçon. Elle l'avait toujours connu absorbé par son travail de chercheur, vivant avec Ann une relation plus professionnelle que conjugale, et cette fille primitive, un peu aguicheuse, venait réveiller le mâle qui sommeillait en lui. Ma espérait qu'Ann prendrait la chose avec humour et indulgence, sinon l'endroit ne serait plus vivable.

Elle sortit du wagon et partit à la recherche de Julius, son mari. La station ancienne, complètement détruite par l'attaque des chasseurs de phoques, était à nouveau vivable grâce à une structure gonflable translucide obtenue à partir des colonies de bactéries. En moins d'un mois ils avaient édifié cette demi-sphère, reconstruit les labos, établi un programme. Ma se chargeait de l'éducation de Liensun, outre son propre temps de recherche. Jaël, au bout de quelques jours, avait déclaré qu'elle détestait étudier et préférait s'occuper de la cuisine et de l'entretien des compartiments d'habitation. Lâchement, elle le reconnaissait, tous avaient été soulagés d'être débarrassés de ces corvées.

Mais Liensun, l'enfant surdoué, n'avait pas accepté cette résignation de sa demi-sœur, et il s'escrimait à lui inculquer une partie de l'enseignement qu'il recevait.

Son mari Julius était sorti pour aller écouter les manchots dans leur rookerie. Pour l'instant il n'y en avait qu'une centaine, mais il en arrivait chaque jour.

— C'est toi, Ma ?

Julius était aveugle depuis le fameux jour où ils avaient dégagé le Soleil de ses poussières. Julius avait commis l'imprudence de le fixer à travers un instrument optique non adapté, et depuis, sa rétine brûlée le privait de vision. Il ne s'en plaignait pas trop. Depuis trois siècles les hommes vivaient dans une lumière blême, identique, supposait Ma, à celle des petits matins brumeux d'avant la Grande Panique.

— Je crois que j'arrive à comprendre certains de leurs cris, lui dit Julius quand elle s'approcha.

Il était assis sur une congère et elle pouvait voir son visage à la barbe blanche derrière sa cagoule de plastique. Ils avaient trouvé dans les stocks des chasseurs des combinaisons neuves très perfectionnées.

— Tu devrais écrire un lexique.

— Pourquoi pas ? Je vais les enregistrer sérieusement. Ils bavardent constamment.

Ces manchots étaient énormes. Trois siècles de froid avaient sélectionné les rares espèces survivantes. Les manchots atteignaient la taille d'un homme et certains fournissaient jusqu'à soixante litres d'huile. De véritables outres sur pattes palmées. De même les baleines devenaient terrestres pour traverser les zones solides entre deux bras de mer non glacés. Il y avait aussi les goélands carnivores, les rats énormes, les loups à poil long.

— Greog propose qu'on entre en contact avec le Kid pour s'installer discrètement dans le sud. Il pense que c'est le seul à même de comprendre notre idéal si nous ne parlons plus de Soleil immédiat.

Julius saisit son bras et se leva. Ils rentrèrent à petits pas.

— Il est amoureux de cette fille.

— Ma, tu la méprises. Parce qu'elle est un peu primitive, sensuelle, désirable. Il faut l'accepter telle quelle. Depuis des années nous vivons en vase clos entre scientifiques. Nous ne connaissons rien des gens de cette planète, des gens comme elle, et nous avons cru pouvoir leur apporter le bonheur sous forme d'une lumière et d'une chaleur insoutenables. Nous les avons tués, rendus encore plus méfiants. Un échec. Il est possible que le Kid accepte que nous nous installions dans sa Concession si nous promettons d'être raisonnables.

— Greog veut aussi utiliser le dirigeable, pour faire le tour de la Terre et prouver que le rail n'est pas l'unique loi de ce monde.

— Le dirigeable avant le retour dans le sud ? Ce n'est pas idiot, en fait.

— Nous serons d'autant plus traqués. Le Kid ne pourra plus nous recevoir. En fait, Greog ne sait plus ce qu'il dit. Il ne pense qu'au corps superbe de Jaël.

Ils marchèrent en silence une vingtaine de pas puis il demanda timidement :

— Est-elle vraiment superbe ?

Ma ferma les yeux instinctivement, comme chaque fois que son mari avait son handicap à surmonter. Il devait sentir le parfum sauvage de la fille, entendre son rire sensuel. Il ne jouissait même pas de la vue de ce corps qu'elle exhibait complaisamment dans la chaleur de la petite station. Elle portait des robes chasubles qui paraissaient

amples mais qui, en fait, ne cessaient de coller à ses formes.

— Oui, très belle, attirante.

— Greog n’a jamais beaucoup rencontré ce genre de personnes sur sa route studieuse.

— Ann est jolie.

— Ouais... Mais n’a pas de quoi faire tourner la tête d’un homme.

— Que penses-tu que nous devons faire ?

— Discuter tous ensemble.

Elle retint son mari par le bras :

— Julius, Jaël séduit Greog pour qu’il l’emmène dans le sud. Ce qu’elle cherche, c’est Lien Rag, le père supposé du petit. C’est de lui qu’elle est amoureuse, pas de notre jeune ami. Je tenais à t’en faire part. La discussion risque donc d’être faussée. Ann qui n’est pas stupide comprendra le manège de la gosse et lui sera hostile.

— On n’arrivera à rien donc ?

— C’est pourquoi je pense que nous devons encore séjourner ici quelque temps et préparer le dirigeable pour une longue expédition vers l’est.

Julius ne répondit pas et continua de marcher vers la station. Il se guidait en détectant la chaleur que celle-ci irradiait. Dans un environnement où les soixante degrés étaient courants, en dessous de zéro, quelques échappements d’air tiède constituaient un excellent guide. Désormais il savait utiliser ce genre de choses, les odeurs également, jusqu’à la densité de l’air, sa richesse en oxygène par exemple.

— Et le gosse, il progresse ?

— C’est foudroyant. À trois ans il est comme un petit génie de dix ans. À ce rythme il nous dépassera tous dans quelques années.

— Quel bon Rénovateur il fera, dit Julius Ker. Peut-être qu’il sera le sauveur de l’humanité.

— Ne plaisante pas, lui dit sa femme. Il en prend le chemin car outre ses dons c’est un enfant volontaire, ambitieux et doté d’une certaine cruauté.

CHAPITRE IV

Ce matin-là, les Roux étaient près de trente dans le sas est, où le professeur devait se protéger d'une combinaison chauffante, alors qu'eux avaient visiblement trop chaud par trois ou quatre degrés au-dessus de zéro. Ils avaient finalement accepté certaines consignes. Les femmes ne comprenaient pas pourquoi elles ne pouvaient se soulager en certains endroits du dôme. L'urine aidait à faire fondre la glace trop dure.

Harl Mern s'approcha d'un petit groupe qui se partageait les sucreries qu'il avait apportées.

— Vous vous distinguez par la taille, Lien Rag. Ceux-ci ne dépassent pas un mètre cinquante.

— Pourtant, j'essaye de me tasser sur moi-même.

— C'est de la folie.

— Il fallait que je vienne. C'est pour après-demain, sauf si les vents du sud se lèvent. La météo affirme qu'ils resteront modérés toute la semaine, mais on ne sait jamais comment peut évoluer la situation.

— Que ferons-nous ?

— Il y aura un convoi, convoi personnel maquillé en ordinaire. Leouan arrivera à contre-courant entre deux convois.

— C'est de la folie, les signaux vont se déchaîner...

— Elle abandonnera la voie montante à un kilomètre d'ici, à l'aide d'un aiguillage manuel. Juste à cette heure-ci, alors que nous serons réunis dans ce sas. Elle remontera à toute allure sans tenir compte des relais et des balises. Nous avons bricolé son ordinateur de bord et reconstitué le schéma. Tout devrait se passer sans ennuis, mais nous n'avons pu faire de répétition, vous vous en doutez...

— C'est de la folie, répéta Harl Mern, mais tout plutôt que de rester une heure de plus dans cet enfer. Deux ans, Lien Rag. Deux ans qu'ils m'ont enlevé dans Amertume Station. Vous savez pourquoi ? J'ai

esquissé une nouvelle théorie sur l'origine des Roux. J'en ai fait un rapport résumé pour un individu douteux qui m'a vendu aux Néos... C'est eux qui n'auraient jamais supporté que je soutienne cette thèse... J'ai découvert des documents de l'ancienne bibliothèque du Vatican, celle d'avant la Grande Panique. Tout était là-bas depuis deux millénaires... Je n'invente rien... Deux millénaires. Les Roux existaient...

Ce fut Lien Rag qui aperçut le religieux, en combinaison blanche avec croix noire sur la poitrine, qui approchait du sas.

— Attention, un mouchard.

— Oui, dit le professeur, frère Ludwig. Il est mielleux et très soupçonneux.

Les Roux quittèrent le sas pour grimper dans les dômes et le religieux grimaça derrière sa visière protectrice.

— Je leur fais peur ?

— Ils doivent travailler. La couche de glace est épaisse ce matin.

— Je regrette d'arriver en retard...

— Si vous voulez, on peut les rejoindre là-haut ?

Malicieux, Harl Mern montrait les échelons scellés dans le verre armé des dômes. Les Roux, en véritables acrobates, se déplaçaient en souplesse sur ces perchoirs. Il ne distinguait même plus la silhouette de Lien Rag.

— Des singes, de vrais singes, vous avez déjà vu des singes dans un zoo ? Ces créatures animales obscènes et dégoûtantes ?

L'ethnologue se mit à rire.

— J'ai dirigé un zoo. Les autorités transeuropéennes ne savaient trop que faire d'un savant qui s'intéressait aux Roux et m'avaient collé au piquet à surveiller des animaux, des singes, des chats, des chiens, un cheval et quelques animaux encore plus rares.

— Toute votre vie, vous l'avez consacrée aux Roux, demanda le religieux, mais pourquoi ?

Harl Mern se dirigea vers la partie intérieure de la station. Il voulait essayer ses lunettes embuées et devait ouvrir sa visière transparente.

— Parce que je les aime, frère Ludwig. Je les ai toujours aimés depuis qu'enfant je les découvris au-dessus de ma tête. Pour moi, ils étaient alors des animaux familiers, doux avec leur fourrure fauve. Plus tard ils sont devenus mes amis, mes frères. Ce sont des humains, frère Ludwig, des humains.

— Leur fourrure empeste.

— Dans le chaud, oui, mais pas dans le froid. Elle sécrète alors

une substance malodorante pour les protéger, l'espace de quelques minutes, de cette chaleur excessive mais une fois dans leur climat, ils ne sentent plus.

— Bien sûr, le froid détruit les odeurs. Dire que des hommes sont assez fous pour copuler avec ces femelles crasseuses certainement remplies de vermine.

— Quelle vermine, frère Ludwig, sinon celle du chaud ? Les puces, les poux, les morpions ont survécu dans notre chaleur, pas dans leur froid.

Il ôta sa cagoule et essuya ses lunettes avec vigueur, l'œil pétillant de malice. Ils se trouvaient sur le quai principal où stationnait un train luxueux retournant en Panaméricaine. Un train surveillé, protégé par des vigiles armés. Les riches oisifs ne prenaient pas de risques inutiles.

— Vous m'accompagnez à la cathédrale ?

— Non, car je dois surveiller le travail de mes amis sur les dômes. Et je n'ai aucune religion. Je suis un mécréant éhonté.

— Vous affirmiez dans votre thèse qu'ils avaient toujours existé, n'est-ce pas ?

Surpris, Harl Mern le regarda avec insistance et le religieux dut avouer qu'il était au courant des travaux du professeur.

— On m'a même chargé d'instruire le procès qu'on prépare contre vous.

— Un procès ?

— Vous blasphémez dans cette thèse. Les Roux, vous, vous dites les Hommes du Froid, existeraient depuis des millénaires ?

— Environ deux millénaires, non, exactement dix-neuf siècles. Très exactement.

— Comment pouvez-vous être aussi précis ?

— J'ai des preuves, des documents... Oh, pas sur moi, non, bien sûr. Mais je les ai appris par cœur.

Ludwig regarda dans la direction de la cathédrale vers laquelle se pressaient les fidèles pour l'office de dix heures. Des touristes américains s'y dirigeaient également avec des appareils photographiques. Ils étaient les meilleurs clients des boutiques d'objets pieux tout le long du quai. Là-bas, au bout, la cathédrale construite selon les Accords de NY Station occupait vingt-quatre voies, et pouvait rouler à la condition de trouver des machines assez puissantes pour la tirer.

— Je vous accompagne deux secondes. Comment pouvez-vous avancer une date aussi précise ?

— 451, ça ne vous dit rien ?

Ludwig fronça les sourcils.

— J'ai dû savoir et oublier. Je ne suis pas un spécialiste de l'Histoire, vous savez.

— Il s'agit de l'histoire de l'Église catholique cependant.

Il désigna une tour de contrôle d'aiguillage :

— C'est là que je travaille. Je suis proche de mes amis pour leur donner mes consignes par gestes.

Le religieux le suivit. Tout le personnel était d'ailleurs religieux, même les Aiguilleurs, ce qui était beaucoup plus inattendu. Dans ce monde ferroviaire, les Aiguilleurs constituaient une caste à part. Dans toutes les concessions ils arboraient le même uniforme funèbre, argent et noir, les jours de fête. Mais, dans Vatican II comme dans cette petite Compagnie de la Sainte-Croix, ils appartenaient à l'Église, à un ordre monastique d'ailleurs.

— Que s'est-il passé en 451 ?

— Un concile.

— Bien sûr, celui de Chalcédoine qui a condamné les monophysites, ces gens qui ne croyaient pas à la nature double du Christ et estimaient que la nature humaine avait absorbé la nature divine.

— Voilà, dit Harl Mern qui jubilait.

Il s'installa dans son petit bureau au toit translucide. Au-dessus d'eux, les Roux grattaient la glace et pour l'instant on ne distinguait que des ombres floues. Dans quelques heures on les apercevrait mieux.

— Mais je ne vois pas le rapport...

— Dommage, dit Harl Mern...

— Vous dites qu'ils auraient vécu dans des zones montagneuses élevées, ce que vous appelez le Toit du Monde.

— Vous avez une bibliothèque ici qui vous expliquera ce qu'était le Toit du Monde...

Frère Ludwig le considéra d'un air songeur, agacé par le sourire goguenard de ce vieux fou.

— Un temps, vous pensiez qu'ils avaient subi des modifications génétiques, qu'ils étaient le fruit monstrueux d'expériences faites par un génie à moitié fou.

— On a tout fait pour me le faire croire, habilement. Votre Église, les autorités... Les grands actionnaires des Compagnies doivent en savoir aussi long que moi désormais, et ne tiennent pas à ce que ma thèse se répande.

— Vous êtes le pauvre persécuté de la société ferroviaire, n'est-ce pas ?

Harl Mern haussa les épaules, s'installa confortablement, avec un gros livre de géographie ancienne qui traitait de l'océan Indien et des terres émergées de jadis.

— Le concile de Chalcédoine... La nature humaine de notre Seigneur... Vous aimez poser des énigmes ? Peut-être un peu trop légèrement, sans pouvoir prouver quoi que ce soit.

— Possible, dit Harl Mern, possible.

Les cloches de la cathédrale retentirent avec un bruit insoutenable. Les Roux sur leur dôme sentaient les vibrations de ces bourdons énormes et s'en plaignaient à Harl Mern.

— Nous reprendrons cette conversation, dit le frère. Il faudra bien que vous vous expliquiez.

— Vous pouvez, à partir de ces quelques données, comprendre le reste. C'est l'évidence même quand on y réfléchit.

Frère Ludwig s'en alla, l'air mécontent. Harl Mern une fois seul perdit son sourire. Il était temps de fuir. Cette histoire de procès devenait inquiétante.

CHAPITRE V

C'était Jdrien, le fils de Lien Rag, qui avait demandé au Kid de l'emmener avec lui jusqu'au terminus du Réseau du 160^e Méridien, là où un chantier poursuivait de jour comme de nuit les travaux en direction du nord. Le P.D.G. de la Compagnie de la Banquise voulait gagner de vitesse la Sibérienne, qui avait les mêmes visées sur ces territoires vierges. Les limites des Concessions n'étaient jamais bien établies et c'était le premier occupant qui finalement recevait, en principe, ses actes de propriété de la Commission des Accords de NY Station.

Le Kid était enchanté de la présence du jeune garçon qui, à huit ans, possédait une maturité d'adulte. Il apprenait avec une facilité déconcertante et conservait intacts ses dons supra-naturels.

Tout au long du réseau, les tribus de Roux, mystérieusement prévenues, se rassemblaient pour voir leur messie et lui adresser quelques paroles de bienvenue.

L'enfant jouait très bien son rôle, sans complaisance envers lui-même.

— Je suis comme mon père, avoua-t-il au Kid, je ne crois pas à ma déité.

— Pourtant tu es l'aboutissement d'une série de légendes qui annonçaient qu'un homme naîtrait à la fois du Chaud et du Froid.

Ils roulaient dans le convoi personnel du Kid, un ensemble ultramoderne en verre de silice capable d'atteindre des vitesses vertigineuses.

— Ici nous n'avons pas un chantier extraordinaire. Tu aurais mieux fait de m'accompagner sur le viaduc qui va nous relier dans quelques années à l'inlandsis panaméricain. Des milliers de kilomètres, d'arches, un tablier capable de supporter des dizaines de trains en même temps, des plates-formes de dérivation, des îles flottantes là où

la banquise est trop faible, un système de maintenance de la réfrigération unique au monde.

— Inventé par mon père.

— Oui, ton père.

— Il ne donne pas de ses nouvelles. Il cherche à libérer ce vieux professeur qui est l'ami des Roux. On dit qu'il a émis une hypothèse si scandaleuse que les Néo-Catholiques ne le relâcheront jamais.

Le Kid ralentit son train-fusée pour pénétrer dans une station de pêche. On y récoltait des crevettes krill par milliers de tonnes qu'on exportait sous forme de tablettes ou de pâte. Il y avait un comité de réception, un buffet. Ces gens-là paraissaient heureux de recevoir le Kid, mais se renfrognèrent en voyant l'enfant à ses côtés. Tous savaient que c'était un métis né d'un Homme du Chaud et d'une Rousse. De plus un petit sorcier inquiétant, et ces gens frustes, qui vivaient très loin des centres modernes, gardaient toutes leurs superstitions.

— Je préfère rester dans le train, dit Jdrien.

Le Kid le laissa faire. Il adressa quelques mots à la foule, but des verres de bière et ne revint que deux heures plus tard.

— Ça fait partie de la routine, dit-il à Jdrien.

— Ils me haïssent. Je ne suis qu'un Roux, c'est ça ?

— Ça leur passera. Il faut laisser faire le temps.

— Un jour je serai à la tête de la population du Froid et je saurai faire respecter mon peuple.

Le Kid ne répondit pas. Mais Jdrien lut dans son esprit une chose qui l'effara :

— Tu es vraiment sérieux ?

Le Kid sursauta sur ses jambes courtaudes :

— Que veux-tu dire ?

— Je lis en toi que tu veux me transmettre cette Compagnie ?

— Ah, tu m'as découvert... Eh bien, c'est mon intention. Le plus tard possible, bien sûr, car j'espère tenir le coup au moins dix ans si ce n'est davantage, mais c'est vrai. J'ai d'ailleurs tout prévu en cas de mort brutale.

— Mon père dirait qu'on ne transmet pas une démocratie comme une société privée ou un royaume ancien.

— Ton père est un utopiste.

Il donna au train un peu plus de vitesse. La banquise s'étendait désormais à perte de vue, sans stations importantes. Juste des croisements de lignes secondaires, privées même, reliant des centres

de pêche au réseau. Plus tard des colons peupleraient cet endroit et le mettraient en valeur.

— La démocratie existe dans cette Compagnie autant que nous pouvons approcher d'un idéal. Mais ce ne sera jamais une démocratie totale avec des élections, des représentants. Les Accords de NY Station s'y opposeront toujours et je ne veux pas risquer un conflit en passant outre. Plus tard, lorsque nous serons les premiers dans tous les domaines, nous franchirons peut-être le pas. Mais je veux que tu restes à la tête une fois que je serai mort.

— Les habitants ne l'accepteront pas.

— Si, d'ici là. Je vais m'en occuper. On va rendre ton image familière. J'ai créé une agence de publicité uniquement pour cette succession. Elle fonctionne au ralenti pour le moment, mais par la suite nous martèlerons l'esprit des gens.

— Tu les conditionneras.

— Pas du tout. Nous ferons un travail loyal.

— Je me réserve pour les Roux. Je les aiderai, même si je ne suis pas leur messie.

— Justement tu feras la synthèse entre les deux races humaines que sépare un écart de quarante degrés au moins. Je suis sûr que la puissance de cette Compagnie dans dix, vingt ans, sera telle que tu disposeras de facilités extraordinaires pour entreprendre ma croisade.

— Ma croisade, dit Jdrien en grimaçant, je n'aime pas ce mot. Je déteste convaincre par la force.

Ils fonçaient dans le désert blanc à deux cents kilomètres à l'heure. Le nouveau réseau avait été construit pour supporter des vitesses élevées et pour ne plus subir les mouvements de la banquise. C'était un chef-d'œuvre de technique et d'efficacité. Mais à côté du viaduc transbanquisien ce réseau restait artisanal, pensait le Kid.

— Je ne veux pas y penser, dit Jdrien. On arrive bientôt ?

— Dans quatre heures tu découvriras le chantier. Mes ingénieurs progressent de dix kilomètres par jour, mais ici la banquise est plus résistante que vers l'est et il y a de nombreux points d'ancrage, les îles d'autrefois.

— Restera-t-elle aussi solide ? fit Jdrien.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai voulu t'accompagner pour me rapprocher de *lui*.

— Mais que veux-tu dire ?

— Il est en face, très éloigné de nous pour l'instant, mais lui il n'aura qu'un but dans sa vie qui commence à peine.

— Quel but ?

— Le Soleil, la chaleur, la lumière... Il détruira les Hommes du
Froid.

CHAPITRE VI

Bien avant l'aube, Lien Rag prépara son équipement. Sous sa fourrure de Roux il emportait un pistolet classique pouvant tirer huit cartouches. Il le glissa dans une ouverture dissimulée dans les poils plus fournis du ventre. Il avait également adapté un petit émetteur radio dans sa tête d'Homme du Froid. Dès que Leouan serait à moins de trois kilomètres de Jésus-Christ Station, il pourrait communiquer avec elle. Les services de détection radio pourraient le repérer, mais il n'en userait que brièvement et uniquement en cas de nécessité.

Leouan se réveilla et s'accouda pour le regarder toujours dans son sac de couchage.

— Tu as mal dormi ?

— Non, mais je me suis réveillé tôt.

— Tu as bien réfléchi ?

— Tout est prévu.

— Le fait que Harl Mern puisse aller et venir librement ne t'inquiète pas ?

— Les Néos ne disposent pas d'une police très fournie. Les gardes séculiers ne sont que des sortes de vigiles, des mercenaires à l'armement dérisoire.

— Il y a cent mètres au moins à parcourir en dehors du sas pour rejoindre mon train. Je bloquerai la sortie et je ne pourrais pas m'attarder si un convoi demande ma ligne.

— Il y a quatre lignes de sortie. Ce serait étrange qu'un convoi ait précisément besoin de celle où tu te trouveras. Nous avons approximativement le dispatching pour demain et les jours suivants.

— La météo ?

— J'allais la prendre.

La station la plus proche, automatique, donna des indications

techniques puis annonça un renforcement des vents pour le milieu de la journée.

— Parfait, nous serons loin. À l'abri dans une zone moins agitée. Qui pourrait nous poursuivre ?

— Tu songes à Lady Diana, aux Tarpys ?

Les Tarpys étaient une famille de l'Australienne, représentant officiellement les intérêts de la Panaméricaine dans ces régions depuis des décennies. En fait, il s'agissait d'un clan d'assassins, que la puissante Compagnie de l'ouest utilisait pour liquider ses ennemis et les gens qui la gênaient. Lien Rag se savait depuis des mois menacé par ce clan, depuis qu'il avait mis à jour certains secrets vieux de plusieurs siècles et qui pouvaient révolutionner la vie actuelle, mettre en péril la société ferroviaire.

— J'y pense. Ils sont peut-être dans le coin mais je ne peux toute ma vie me défendre d'agir à cause de la menace qu'ils font peser sur moi.

— Bien, c'est tout ce que j'avais à dire.

Elle glissa hors du sac et prépara le thé :

— Je vais rejoindre mon loco-car assez vite. Je prendrai une douche et à l'heure dite je m'engagerai sur le réseau. À dix heures quinze tu me confirmeras que tout va bien, et je manœuvrerai l'aiguillage manuel pour me trouver à contre-courant. Dès lors, toutes les sécurités fonctionneront et l'alerte sera donnée.

— Justement. On pensera qu'un convoi venant de quitter la station a choisi de revenir en marche arrière. Dès lors on empêchera d'autres trains de sortir tant que ta ligne ne sera pas identifiée. Tu approcheras à grande vitesse et je franchirai le sas avec Harl Mern.

En moins d'une demi-heure ils atteindraient la frontière d'une autre petite Compagnie où, moyennant un fort péage, ils seraient admis à séjourner. Les Néo-Catholiques ne pourraient exiger leur extradition, pas plus que les Tarpys. Surtout les Tarpys qui y étaient interdits de séjour depuis dix ans pour une série de crimes commis. Le couple avait découvert ce détail par hasard et comptait là-dessus pour souffler quelques jours. De là, ils demanderaient au Kid d'intervenir pour que leur retour vers la Compagnie de la Banquise soit protégé tout au long du réseau.

— Tiens, bois ton thé.

Il avala le liquide brûlant, puis étala de la confiture synthétique sur des galettes.

— Tu sais que le Kid subventionne d'immenses vergers sous serres ? D'ici quelques années on dégustera de la véritable confiture de fruits. Un goût oublié depuis des siècles.

— Peut-être que nous n'aimerons pas.

— Possible.

La confiture actuelle était faite à partir de gelée d'algues sucrée, parfumée. Les morceaux qu'on y trouvait étaient pour la plupart des légumes déshydratés puis aromatisés à la vapeur.

— La tribu va arriver en retard pour la reprise du travail.

— C'est assez habituel. Ils ne viennent pas à heure fixe et parfois même pas du tout. Ils sont moins esclaves de ce travail que dans les grandes Compagnies où ils n'ont que ça pour manger.

— Tu n'as pas attiré l'attention avec ta taille supérieure ?

— Je ne pense pas. J'ai travaillé comme les autres sur les dômes et c'était exténuant. En dessous se déroulaient les offices toutes les heures. La cathédrale possède son propre dôme transparent et l'on découvre le chœur, l'autel, le chapitre des chanoines avec ses stalles, la nef principale. C'est de style néo-gothique mais constitué de matériaux modernes, verres organiques, fibres de carbone, résines bactériennes. Les teintes sont beiges et vertes avec des taches de violet et de rouge.

Ce qui intriguait le plus les Roux, c'était l'encensoir d'où montait une fumée épaisse, et qu'un desservant balançait autour de l'autel. Ils ne comprenaient pas l'origine de cette fumée.

Il commença de s'équiper avec soin, embrassa silencieusement Leouan avant de se mettre la tête en place. Il vérifia son système respiratoire, sa vision et son émetteur radio. La jeune femme sortit sur la banquise, fit quelques centaines de mètres avant de l'appeler.

— C'est parfait, dit-il, bonne réception.

— Moi aussi. Espérons qu'aucun brouillage ne viendra perturber nos échanges.

Avec les Roux il prit un peu plus tard la direction de Jésus-Christ Station, et c'était la partie la plus pénible de sa mission. Marcher sur la banquise dans cette fourrure épaisse. Ses compagnons le comprenaient et s'efforçaient de ne pas aller trop vite.

Ils s'approchèrent du réseau qui s'engouffrait dans le grand sas oriental de la station, mais sans oser traverser les voies. Ils se méfiaient de ces traits noirs sur la glace comme d'esprits maléfiques.

Dans le sas il n'y avait encore personne, juste les grands tas de détritiques qu'il fallait sortir pour les trier. Une partie de la tribu ne faisait que cela tandis que l'autre grimpait sur les dômes.

Les Roux ne grimpaient jamais sans avoir rencontré le professeur Harl Mern, qu'ils appelaient « Joues Rouges » à cause de sa couperose. Lien Rag essaya de calmer les battements de son cœur. Sa montre

spéciale allait commencer à décompter les minutes restant avant dix heures un quart, et si Harl Mern tardait, toute la programmation serait compromise. Leouan allait bientôt quitter la voie de garage pour rejoindre le réseau. Elle ne pouvait le faire n'importe quand, devait bénéficier d'un créneau calculé par le petit ordinateur de bord entre deux convois. Justement un convoi de marchandises arrivait de l'est, un convoi de wagons-citernes remplis d'huile de baleine. Curieux de penser que ces dizaines de wagons roulaient depuis Hot Station dans la Compagnie de la Banquise. Ils ne pénétrèrent pas dans le sas, mais s'immobilisèrent hors de la station en zone de transit. Les douaniers séculiers attendaient pour percevoir les taxes.

Le professeur restait invisible et la montre de Lien Rag venait de frémir contre sa poitrine, annonçant qu'il était exactement dix heures. Dès lors, tout allait se précipiter. Dans quinze minutes il devrait contacter Leouan, lui dire si oui ou non elle devait se mettre à contre-voie. Une décision très grave à prendre. Ils ne pourraient deux fois répéter l'opération et, même s'ils s'en sortaient sans mal, devraient attendre des mois pour aider le professeur à s'évader.

Les Roux eux-mêmes commençaient à donner des signes de nervosité en découvrant l'absence de leur interlocuteur quotidien.

CHAPITRE VII

Le professeur n'avait guère dormi cette nuit-là. Il avait essayé par divers moyens de calmer son anxiété, mais n'osant pas avaler n'importe quoi, il avait dû accepter de vivre ces quelques heures dans une tension croissante. Il s'était levé bien avant l'aube mais son compartiment, situé juste en face des bureaux de la Compagnie, était toujours très éclairé par les projecteurs publics. Il prépara son café de graines grillées, y ajouta du lait et avala ce mélange avec une grimace d'écœurement.

Il se préparait calmement, ne cachant sous sa combinaison que le strict minimum. On l'avait enlevé sans lui laisser le temps d'emporter le moindre objet, deux années auparavant, et il repartait de même. Juste quelques notes prises entre-temps sur différents sujets et notamment sur cette tribu très primitive qui venait gratter la glace.

Il s'assit sur sa banquette et regarda le jour triste se lever. Il en avait pour une bonne heure avant de rejoindre le sas est. Il pensait aller dans une cafétéria prendre quelque chose, mais craignait de s'y retarder. Il se méfiait surtout de frère Ludwig qu'il trouvait de plus en plus importun, comme si le religieux flairait son évasion proche.

Plongé dans ses pensées il sursauta lorsqu'on frappa à sa porte. Pensant qu'il s'agissait d'un porteur de message du vidame administratif il ouvrit, découvrit, horrifié, le frère Ludwig en combinaison isotherme blanche frappée de la croix noire.

— Ce matin je me suis méfié. L'autre jour j'ai manqué l'essentiel.

— C'est invariablement la même chose et vous pourriez tout aussi bien choisir un autre jour. Demain précisément je vais essayer de leur fournir des outils plus adaptés et leurs réactions seront très intéressantes à constater. Avec ces vieux racloirs ils doivent peiner.

— Demain je n'aurai pas le temps, dit le religieux. Vous permettez que je m'assoie ? Nous avons tout le temps, n'est-ce pas ? Il ne seront là que vers neuf heures et demie.

— Oh, peut-être plus tard, dit le professeur espérant le décourager.

— J'ai toute ma matinée. Je suis dispensé d'office d'ailleurs. J'irai à celui de midi.

Harl Mern dut s'asseoir, les jambes molles.

— Vous m'offrez un peu de café, je n'ai pas eu le temps d'en prendre ce matin ?

— Comme vous voulez.

Il prépara cette boisson tandis que le religieux regardait autour de lui.

— Hier j'ai passé pas mal de temps à la bibliothèque à me documenter sur le concile de Chalcédoine, et ma foi je n'ai pas trouvé grand-chose sur le sujet qui nous passionne, vous et moi, c'est-à-dire les Roux, le Peuple du Froid si vous préférez.

L'ethnologue essayait d'atténuer le tremblement de ses mains, mais ça le rendait encore plus maladroit. Il répandit de l'eau brûlante sur sa combinaison qui se racornit. Elle n'était pas de bonne qualité et il pensa avec terreur qu'elle pouvait se trouer, laisser entrer l'air froid. Sa jambe pouvait geler en quelques minutes ensuite, une fois en dehors du sas. Et il devait parcourir au moins cent mètres par moins soixante ou pire.

— Rien sur cette race... Vous vous êtes moqué de moi ?

— Non, dit Harl Mern, pas du tout. Vous n'espériez quand même pas trouver mentionné le nom des Roux ou du Peuple du Froid. Ce concile a condamné, nous l'avons vu, le monophysisme. Jésus-Christ avait pour le concile deux natures, humaine et divine, unies, mais non confondues.

— Eutychès prétendait, lui, que le Christ avait absorbé dans son origine divine sa nature humaine... C'était hérétique.

— L'apparence humaine prévalait donc, dit le professeur en servant son café.

Discuter ainsi de ces questions le débarrassait de son angoisse et il se sentait plus à l'aise.

— Bon, et alors ?

— Alors ils prétendaient que le Christ était surtout un homme, n'est-ce pas ?

Le religieux cessa de souffler sur son café et leva la tête vers lui :

— Un homme et un dieu.

— Un homme d'abord.

— Oui, mais...

— Un homme qui pouvait mener une vie d'homme, avoir des sentiments d'homme, des souffrances, des joies, des plaisirs.

— La grâce de Dieu apporte les félicités...

— Des plaisirs vulgaires. Votre Christ est mort à trente-trois ans, peut-être même plus. Et il a vécu en homme. Il a aimé, il a procréé, il a...

Le bol s'écrasa sur le plancher. Frère Ludwig venait de se lever, livide, les yeux hors des orbites.

— Arrêtez ! C'est ignoble !

— Mais non, c'est encore plus émouvant il me semble, plus proche de nous...

— Je vous somme d'arrêter !

Mais Harl Mern, pris dans sa démonstration, ne voyait pas dans quel état d'excitation scandalisée il plongeait son vis-à-vis. Il ramassa le bol en morceaux, jeta le tout dans sa poubelle.

— Je suis désolé de vous ôter vos illusions. Jésus aurait aimé Dieu le père, sa maman vierge, son parâtre Joseph, ses apôtres, la gent humaine et pas une femme ? Pas plusieurs femmes même ? Marie-Madeleine par exemple, hein ?

— Vous êtes ignoble !

— Calmez-vous... Je suis lucide et j'ai découvert des documents cachés dans les anciennes bibliothèques du Vatican. Que voulez-vous, quand les glaciers sont descendus vers Rome il y a trois siècles, on a évacué les trésors du Vatican, les documents, les livres, les rouleaux de papyrus, les tablettes gravées... Et moi j'ai eu la chance de découvrir un G.I.D. Vous savez ce qu'est un G.I.D. un Gisement Intellectuel de Documentation. Ça peut-être une bibliothèque, comme un ancien cinéma ou un stock de vieux papiers sans valeur apparente. Il faut fouiner, classer... On m'avait vendu la carte de ce G.I.D. et j'y ai fait des découvertes fabuleuses... Votre Christ a eu une descendance, eh oui...

— Silence ! tonna frère Ludwig. Plus un mot... Et ne bougez pas d'ici... Je vais chercher les gardes séculiers qui vous conduiront en cellule. Votre procès sera instruit dans les plus brefs délais. On ne peut conserver en vie un homme aussi dangereux que vous.

Harl Mern réalisa l'imprudence qu'il avait commise en exposant sa thèse à ce fanatique.

— Écoutez, c'est une histoire, une jolie histoire...

— La descendance n'est que spirituelle, vous entendez ? Spirituelle.

— Bien sûr, mais je me laisse emporter par mon imagination...

— Venez avec moi. Je vais vous faire immédiatement inculper par l'évêque gouverneur.

— Voyons, je dois me rendre à mon travail. Il est plus que l'heure, vous savez...

— Ne bougez pas... Votre clé. Je vais vous enfermer ici le temps que j'aie obtenu un mandat. Je vous surveille depuis des semaines. Je fais partie du Tribunal de la Foi et vous vous êtes finalement trahi. Non seulement vous reniez Dieu et la Sainte Église, mais vous proférez des monstruosité. Votre clé.

— Mais je vous assure...

Le religieux n'écoutait plus. Il s'approchait de la porte, découvrait la clé sur la serrure et essayait de la sortir. Ce n'était pas commode. Il fallait la tourner d'un quart de tour pour y parvenir.

— Vous ne devriez pas vous mettre dans un état pareil pour un pauvre fou dans mon genre. Si j'ai attenté à vos croyances les plus chères, vous m'en voyez désolé. Je suis en général très tolérant, très libéral... Si j'avais un seul instant imaginé que je vous peinais...

L'autre n'écoutait plus, parlait en même temps :

— On fera votre procès avec le maximum de discrétion. C'est une aberration de l'esprit. Je soupçonne jusqu'où vous a conduit votre démente, mais je n'ose même pas poursuivre dans cet ordre d'idée. Ces hordes de velus dégoûtants seraient donc, si je vous suis... Inimaginables...

Il réussit à extraire la petite clé.

— Surtout ne bougez pas sinon je vous fais mettre la camisole de contention.

CHAPITRE VIII

Le professeur réalisa subitement que ce fanatique allait faire échouer son évasion sans même s'en douter. Qu'il allait l'enfermer, revenir avec la police de la Concession et le faire conduire en prison. Il avait commis une imprudence et un grave délit. Il avait promis de ne jamais faire état de son hypothèse tant qu'il serait dans cette Compagnie de la Sainte-Croix. Mais il n'avait pas su tenir sa langue. Il s'était laissé piéger par frère Ludwig. L'autre avait paru s'intéresser à ce concile de Chalcédoine en l'an 451 et, bêtement, il avait cru qu'ils étaient tous deux animés par la même flamme scientifique.

— C'est désastreux, dit-il à mi-voix. Vous ne pouvez pas m'enfermer ici... pas maintenant.

— Oh si, et vous ne retrouverez jamais l'occasion d'exprimer ces monstruosité. Le Tribunal de la Foi siègera à huis clos. Vous ne pourrez même pas réfuter l'acte d'accusation qui sera succinct, très succinct...

Harl Mern s'approcha du religieux :

— Je vous en prie, c'est une plaisanterie.

— Plaisanterie ?

Le mot à ne pas prononcer. Harl Mern se vit perdu, maudit sa sottise naïve, pensa aux efforts de Lien Rag, aux risques qu'il prenait avec sa compagne. Le glaciologue aurait dû se méfier d'un imbécile comme lui, il n'était pas digne d'être sauvé.

Dans son affolement, il regarda autour de lui et ne vit qu'une chose à faire. Il prit le marteau qui devait lui permettre de casser la vitre scellée en cas de besoin. Cet outil était simplement accroché. Il pesait lourd et juste comme le religieux enfilait la clé de l'autre côté de la porte, penché vers la serrure à cause d'une certaine myopie, il l'assomma d'un seul coup. Sans s'affoler, il tira le corps qui basculait en arrière, referma sa porte. Il frappa une deuxième fois et décida de

pousser le frère Ludwig sous sa banquette.

C'est alors qu'une idée folle lui vint. Il pensa que la combinaison blanche à croix noire lui serait fort utile pour se rendre rapidement jusqu'au sas où l'attendait le glaciologue. La foule s'écarterait devant lui, faciliterait sa marche. Il trouverait peut-être une draisine allant de ce côté.

Sans plus réfléchir, il déshabilla le frère, découvrit qu'il portait une combinaison de couleur noire en tissu grossier qui devait l'irriter profondément.

— Mon Dieu, une haire !

Un supplice constant par pénitence et mortification. Un fanatique dangereux. Il n'avait pas su le détecter assez tôt. De toute façon, Ludwig l'aurait accompagné et aurait voulu s'opposer à son évasion. Tout était bien ainsi.

Il enfila la combinaison un peu trop grande, mais c'était sans importance. Son visage risquait de le trahir avec sa couperose. C'était un risque à prendre. Il repoussa le corps sous la banquette, regarda autour de lui et sortit dans la courside.

Une fois sur les quais il pressa le pas. Il avait un très grand retard et Lien Rag était capable d'annuler l'opération, auquel cas il se trouverait dans une situation catastrophique avec ce moine grièvement blessé, peut-être mort, dans son compartiment.

Une draisine conduite par une sœur s'arrêta à sa hauteur :

— Je peux vous conduire quelque part ? Je vois bien que vous êtes nouveau ici. Je connais tous les visages. C'est moi qui m'occupe du dossier santé de chaque nouveau venu. Vous ne vous êtes pas encore présenté à l'hôpital ?

— Dès que possible je m'y rendrai, dit-il craignant qu'elle ne l'y entraîne de force.

— Vous êtes transeuropéen ! s'exclama-t-elle. Moi aussi. Je suis née pas très loin de Grand Star Station. Ensuite je suis allée à la Nouvelle Rome pour travailler dans les services pontificaux. Mais je voulais partir en mission et voilà. Vous vous appelez comment ?

— Frère Henri.

— Vous arrivez de là-bas ?

— Non, pas exactement. Je viens d'Africana en fait et je ne fais que passer dans la Compagnie de la Sainte-Croix.

Pour bavarder elle ralentissait la vitesse de sa draisine et il trépignait d'impatience :

— Je me rends au sas de l'est. Je dois y rencontrer un Transeuropéen spécialiste des Roux. J'ai vécu quelque temps dans le

voisinage de ces êtres-là.

Elle grimaça.

— Je vous plains, mon père. Nous en avons sur nos têtes et je n'ose jamais lever les yeux. Ils sont vraiment... dégoûtants. Monseigneur devrait les forcer à porter une culotte.

— Nous arrivons, dit-il... Merci beaucoup de votre bonté, ma sœur, et à bientôt.

CHAPITRE IX

Lorsque Lien Rag aperçut ce religieux qui se précipitait vers eux, il crut que tout était perdu et se demanda s'il aurait le temps de rejoindre le loco-car de Leouan avant l'intervention des gardes séculiers.

Ce moine, portant la combinaison blanche à grosse croix noire sur la poitrine, lui parut d'une telle véhémence qu'il le trouva stupide de libérer ainsi son ressentiment. Et puis à travers la cagoule transparente il reconnut le visage couperosé d'Harl Mern.

— Que se passe-t-il ?

— Sortons du sas au plus vite.

— Un instant. Leouan n'est pas encore sur la contrevoie. Il s'en manque d'une minute.

— J'ai dû me débarrasser de celui qui portait cette combinaison. Il voulait m'envoyer en prison... Non pas pour ce que vous croyez. Il ignorait tout de...

La voix de Leouan retentit sur l'autre récepteur indépendant des appareils de communication directe.

— Voilà, je suis sur l'aiguillage. J'y vais ?

— Sans hésitation, et force la vitesse pour être à proximité le plus rapidement possible. Quelque chose n'est pas clair.

Les Roux les entouraient, les masquant aux regards des employés du sas et des curieux. Lien Rag fit signe à son ami de se taire. Leur conversation pouvait être captée depuis un centre d'écoute.

Harl Mern reprit son souffle, son calme et finit par s'entretenir normalement avec les Roux. Lien Rag jetait des regards vers l'est et il vit poindre le loco-car à contre-voie, lancé à toute vitesse.

— Maintenant, dit-il à l'ethnologue. Foncez.

Au même instant une sirène éclata tout près et le savant en resta

comme assommé. Le glaciologue dut lui prendre le bras et l'entraîner en hurlant des encouragements. Ils réussirent à sortir du sas, alors que les portes commençaient de se refermer. Des portes en verre blindé qui pouvaient résister à un impact aussi considérable qu'un train fou par exemple.

Au-dehors, le froid saisit Harl Mern. Cette combinaison n'était pas faite pour de très basses températures, juste pour aller dans les sas et dans les recoins de la station où le chauffage fonctionnait mal. Il ralentit dans les derniers mètres et Lien Rag dut le soulever dans ses bras, le jeter sur son épaule pour lui faire franchir la courte distance jusqu'au loco-car. Leouan tenait le sas ouvert et, épuisé, le glaciologue laissa tomber son ami sur le plancher. Une secousse le déséquilibra et il s'étala lui aussi. Leouan avait démarré sec et fonçait vers l'est.

Il se redressa et regarda l'écran-rétroviseur. Jésus-Christ Station n'était déjà plus qu'une verrue translucide sur la blancheur de la banquise. Aucune machine de patrouille ne se lançait à leur poursuite. Les gardes séculiers disposaient pourtant d'une vedette rapide à rétrofusées, d'origine américaine, capable de les rejoindre en un éclair.

— Tout va bien, dit Leouan, mais que s'est-il passé ? J'ai failli ne pas ouvrir quand je t'ai vu avec ce moine sur l'épaule. Et je ne te reconnaissais pas, toi non plus.

— Il va nous expliquer.

Il ouvrit sa combinaison, étancha la sueur qui ruisselait sur son torse. Il avait bien cru échouer dans les dernières minutes.

— Toujours rien derrière et on approche de la frontière fictive de la Sainte-Croix.

— Possible qu'ils disposent d'un système qui paralyse le trafic en cas de besoin.

— Regarde les trains qui arrivent. Ils ne vont pas s'amuser à stopper les mouvements. Il leur faudrait l'accord de l'interdispatching fédéral pour le moins.

Elle avait raison.

— Et en l'absence des vents on essaye de faire passer un maximum de rames dans ce fichu coin.

Harl Mern s'était adossé à la paroi et reprenait son souffle, sans songer à ouvrir sa cagoule. Lien Rag la dégrafa et il hocha la tête d'un air épuisé.

— Quelque chose ? Un remontant ?

— Non, ça va aller... Ce fichu religieux... Fanatique... Il me menaçait du Tribunal de la Foi... L'Inquisition, quoi... Sur le territoire de la Sainte-Croix, il avait le droit de m'envoyer au bûcher.

— Au bûcher ! s'exclama Leouan stupéfaite.

— Un simulacre. En fait c'est une chaise électrique, je suppose. Il voulait qu'on me fasse un procès, comme hérésiarque.

— Hérétique, voulez-vous dire ?

Le savant se redressa sur ses pieds en secouant la tête.

— Je dis bien hérésiarque, c'est-à-dire auteur d'une théorie hérétique... Je fais trop confiance aux gens, à leur tolérance et j'étais si heureux d'exposer mon hypothèse... Je croyais ce frère Ludwig très au-dessus de ces superstitions et de ces lois étriquées...

— Voilà, dit Leouan, nous avons franchi la frontière et en principe nous sommes hors de danger, mais comme les violations de territoires sont fréquentes, je préfère conserver une vitesse élevée.

Lien Rag passa dans le compartiment voisin et ramena un peu d'alcool. Harl Mern accepta d'en boire et alla s'asseoir derrière la conductrice.

— J'ai bien cru que j'étais perdu... Ce fou... Deux années d'attente, d'espoir... Ils ne m'auraient jamais libéré sinon. Je les inquiète trop... J'avais promis de ne jamais faire mention de ma thèse, mais je suis incorrigible et je rumine ça depuis si longtemps... Quand je lui ai parlé du concile de Chalcédoine, il n'a pas tellement réagi, bien sûr.

— Chalcédoine ? Vous avez bien dit Chalcédoine ? fit Lien Rag sans comprendre.

— Oui, 451, voyons... C'est une ancienne ville sur le Bosphore, qui était un détroit en Asie Mineure... Difficile de vous expliquer sans cartes anciennes. Bref, il y a eu de nombreux conciles dans cette ville, mais celui de 451 a condamné des hérétiques, les monophysites...

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, dit Lien Rag... Est-ce très important en ce moment ? Si vous avez eu une dispute théologique avec ce religieux juste avant de vous évader, c'est effectivement très maladroit.

— D'accord. Mais j'avais une raison... Ce concile est très important pour ma thèse sur l'origine des Roux.

Leouan se retourna :

— Ça ferait dix-neuf siècles de l'ère chrétienne ?

— Oui, à peu près, si nous sommes en 2351... Mais ce chiffre est contesté. Depuis la Grande Panique, on ne sait plus très bien et l'on manque de repères extérieurs pour compter. Les étoiles, par exemple, ou des étalons terrestres comme les arbres, la radioactivité de certains éléments. Nous n'avons plus tellement de références.

— Mon peuple remonterait donc à cette époque du concile de

Chal...

— Chalcédoine... On y a condamné ceux qui affirmaient que la nature du Christ est charnelle et qu'elle a absorbé la nature divine. Quelque chose comme ça. Je ne me suis pas très attaché aux motifs, mais il y avait toutes les conséquences logiques de cette condamnation, et ça c'était quand même beaucoup plus intéressant... Ce religieux a vu rouge et j'ai eu l'impression d'avoir craché sur la croix. S'il avait eu une arme sur lui, il me liquidait sans autre forme de procès... Car un procès les ennuerait fort évidemment... Même à huis clos. Il y aurait au moins quinze à vingt personnes qui seraient dans la confidence et dont la curiosité serait éveillée. Quand on condamne quelqu'un pour sacrilège ou blasphème, c'est sans importance, ça fortifie même la position des Néos, mais quand on escamote le motif...

Il secoua la tête en souriant.

— Et voilà, je recommence. Je n'ai même pas songé à vous remercier. Vous avez pris des risques énormes pour me sortir de cette geôle étouffante. Ils sont infréquentables... Pire que ceux que nous avons rencontrés dans la Transeuropéenne et le frère Pierre votre ami, Lien Rag, est un modèle de compréhension à côté d'eux...

— Ils sont en terre de mission et doivent veiller à la pureté de la doctrine...

— Mais mon peuple n'est pas né de ce concile, dit Leouan qui mourait d'impatience.

— Bien sûr que non. Il existait depuis un peu plus de quatre cents ans. J'ai essayé de savoir à quel âge un garçon de cette époque pouvait avoir des relations sexuelles, fonder légalement une famille... Raisonnablement à partir de dix-huit ans... Et il n'a pas prêché ensuite tellement longtemps, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il a fabriqué en attendant ? Et les douze apôtres, hein ? Tous des célibataires, que j'aurais dû leur demander ? Vraiment ? Tous sans famille, des petits saints sans le savoir ?

Leouan échangea un regard avec Lien Rag. Elle ne connaissait pas le bonhomme, devait le prendre pour un doux dingue qui échafaudait des théories sans valeur. Lien Rag se souvenait tout de même qu'autrefois Harl Mern pensait que les Roux étaient issus d'expériences génétiques malheureuses. Un savant, un fou génial comme dans les romans et films d'autrefois, aurait essayé de rendre quelques humains résistants au froid et y serait parvenu, mais au prix d'une régression mentale, intellectuelle et sociale. En même temps, il aurait créé sans le vouloir quelques monstres, les Garous que l'un retrouvait dans les régions nordiques.

— C'est ce que j'aurais dû dire à ce Ludwig... Depuis toujours

l'Église fait l'impasse là-dessus. Il ne faut surtout pas en parler, sinon on commet des péchés mortels... Mais dans l'ancienne bibliothèque du Vatican il y avait des documents sur cette période qui s'étend entre l'an zéro et l'an 33. Je n'en ai retrouvé qu'une faible partie, des bribes, mais c'est tout de même suffisant... Mais je vous ennuie avec mes radotages...

— Oh non, dit Leouan, au contraire, je...

À ce moment une sonnerie retentit tandis qu'un voyant rouge clignotait. Le vérificateur de continuité des rails donnait l'alerte.

CHAPITRE X

Ma Ker s'était éloignée de la station d'un bon kilomètre, à bord d'une draisine légère qui appartenait à l'équipement du train des chasseurs de phoques. Ils avaient décidé de faire une série d'expériences sur la télépathie de Liensun. La première, à cinq cents mètres, avait été concluante.

Pour donner le maximum de sérieux à ces essais, Ma avait donné quatre enveloppes à ses compagnons.

— Vous les ouvrirez quand il aura deviné ce que je pense à chaque fois. À cinq cents mètres, un kilomètre, deux et cinq.

Une fois à l'arrêt, elle pensa fortement : « Je me souviens très bien de mes parents. Mon père s'appelait Arthy et ma mère Laura, ils possédaient un petit jardin intérieur dans leur maison mobile. »

Puis elle attendit. Une minute plus tard Greog confirmait :

— Le gosse a presque répété mot pour mot. Il a buté sur jardin, car il ne sait pas ce que c'est.

— Je continue.

À cinq kilomètres ce fut beaucoup plus compliqué pour l'enfant qui dut demander à Ma, par radio, de poursuivre la répétition mentale de sa phrase.

— Bon, dit Greog, voici ce que ça donne : « L'eau se compose de deux volumes d'hydrogène et d'un volume d'oxygène. » C'était quand même difficile pour lui.

— Non. Nous en avons parlé l'autre jour. Il aurait dû se rappeler. Mais je vais rentrer maintenant. Un jour nous essayerons à dix kilomètres.

Soudain la voix de Liensun éclata dans sa tête, déformée par la terreur : « Ma, reviens vite. Ils arrivent avec une locomotive très grosse. Ils sont tout près de toi. »

Elle se dressa sur la draisine découverte et regarda vers le nord,

aperçut le panache de fumée noire. Effectivement une locomotive accourait vers elle. Sans plus tergiverser, elle remit le moteur diesel en route et roula vers la station. Les autres avaient déjà tout préparé, mais il y avait une chose impossible à dissimuler, le dirigeable en cours de montage tout à côté de la station. Ils avaient travaillé dur pour remettre l'enveloppe en état, la remplir avec les ballonnets. La grosse masse grise se balançait, retenue sur la banquise par des dizaines d'amarres.

— Ils ne croiront jamais qu'il s'agit d'une serre.

— On verra bien.

— Julius, Greog et moi restons ici, dit Ma. Ann, Jael et Liensun, tenez-vous cachés. Les deux filles seront armées. Nous aussi. Sans ostentation, mais ils doivent voir que nous sommes décidés.

— Le laser portatif sera une bonne discussion, dit Greog.

C'était une très vieille loco tous combustibles, rapiécée, raccommodée. Les tubulures de sa chaudière avaient dû souvent éclater sous l'action du gel et on l'avait éventrée pour refaire les soudures, puis on avait bourré les plaies avec de la laine minérale avant de riveter des tôles plus ou moins ajustées. C'était un patchwork.

Ce vieux modèle de douze roues comportait un tender incorporé plus un wagon habitation. Deux hublots énormes, glauques, débordaient de chaque côté de la cabine arrondie, comme une paire de besicles.

Leur radio crachouillait et ils ne purent comprendre qui ils étaient ni ce qu'ils voulaient.

— C'est voulu, dit Greog. Méfiance. Je vais sortir avec le laser au poing. Ils comprendront.

Ce fut en effet décisif. Trois silhouettes sautèrent de la machine et avancèrent de front, les bras très écartés, pour prouver leurs intentions pacifiques. Ils portaient des combinaisons en fourrures épaisses mais pouvaient discuter par radio sur la fréquence habituelle.

— Nous sommes en route vers le poste de chasse dans le sud. Kroual et ses copains ont dû commencer de faire de l'huile et nous venons discuter affaires.

— Sans wagons-citernes ? demanda Greog.

Il y eut un peu de flottement.

— Nous les avons laissés à Tusk Station pour réparations. On ne trouve pas de bon matériel dans le coin. Vous êtes des amis de Kroual ?

— Non. Nous sommes installés ici pour attendre le retour des

manchots. Pour l'instant, ils ne sont guère plus de deux cents couples. Ils finiront par revenir mais ça peut durer des années avant que le quantum minimum soit atteint.

— On peut contourner la station ? Où est l'aiguillage, les voies ?

— C'est impossible.

Ils se regardèrent. Ils n'avançaient plus pour le moment. Derrière les énormes besicles de la loco, Greog apercevait encore deux têtes. Ces individus étaient venus avec l'intention d'évaluer le travail de Kroual et de s'emparer des installations par la suite.

— Il faut traverser la station ?

— Oui, mais nous l'interdisons. Nous sommes ici chez nous et personne n'aura l'autorisation d'aller plus loin.

— Où est Kroual ?

— Dans le sud. Il établit la voie. Le trou à phoques est bien plus loin que prévu.

— Ils n'avaient pas assez de rails pour couvrir autant de kilomètres ? s'étonna l'un des trois.

À cette distance et à cause des masques protecteurs, il était impossible de savoir qui parlait. Julius décida alors de sortir avec la carabine lance-missiles. Ils ne pouvaient pas se rendre compte de sa cécité.

— Bonjour, dit-il tranquillement.

Les autres hochèrent la tête.

— Vous êtes nombreux ?

— Trois couples.

— C'est un laser portatif, ce truc qui clignote ?

— Exactement, dit Greog.

— J'en ai rarement vu, dit l'un des trois... Ça vaut une fortune, un truc pareil, dans un coin comme cette zone. Vous pourriez le revendre et vivre dans l'aisance jusqu'à votre mort. Ça vient de la Panaméricaine et l'exportation est très surveillée. Je sais ce que je dis.

— Je n'ai pas l'intention de le vendre. Il m'est trop utile pour différentes raisons. Ne serait-ce que pour tenir les rôdeurs à distance.

Il y eut un silence réprobateur, puis celui de droite agita son bras en signe de colère et ce fut lui qui dut répondre avec rage :

— Vous nous accusez d'être des bandits ?

— Non, mais dans ce coin nous sommes toujours très méfiants.

— À Tusk Station le chef de station ne nous a pas parlé de vous. Il picole pas mal mais a de la mémoire et il sait exactement le nombre de personnes qui se trouvent sur un poste de chasse ou une station.

— Nous sommes venus clandestinement, dit Greog. Vous y voyez à redire ?

— Non... Pourquoi ne pas nous inviter à boire un coup ? Vous avez de l'alcool ? Nous pouvons apporter une bouteille ou deux dans le cas contraire. C'est quoi, votre demi-sphère protectrice. Jamais rien vu de semblable sinon des structures gonflables mais pas de cette matière.

— C'est un procédé nouveau. Nous sommes désolés mais nous ne recevons personne. Nous vous prions de repartir pour Tusk Station sans attendre.

— Des menaces ?

— Oui, dit Greog, effectivement. D'un seul coup de rayon sur quelques secondes je peux faire exploser la chaudière. Ce serait ennuyeux. En quelques heures vous n'auriez plus de pression. Même pour survivre avec quelques degrés de chaleur.

Ils se regardèrent en se dandinant comme de gros ours bruns. Il n'en existait que dans les zoos, mais dans le nord on trouvait d'énormes bêtes à la fourrure argentée.

— Vous nous chassez ?

— Si vous avez besoin de quelque chose, nous voulons bien vous le fournir. Sinon vous avez un quart d'heure pour repartir en marche arrière.

— Nous voulons voir Kroual. Vous lui direz que, si d'ici une semaine il n'a pas réparé, nous nous occuperons de son affaire. Il a emprunté de l'argent sur ses futures fournitures d'huile. On venait voir où il en était.

— Je vous l'ai dit. Il ne pourra commencer à fondre le lard de phoques que dans quelques mois.

— Où a-t-il pris les rails ? Vous n'avez pas répondu !

— Il y en avait un stock dans cette station et de plus il a fait démonter des morceaux de la deuxième voie pour construire sa ligne. Vous pouvez entrer en liaison radio avec lui ?

— Nous avons essayé depuis Tusk sur une fréquence connue de nous seuls mais en vain. Il y a des brouillages.

Greog savait d'où ils venaient. Leurs laboratoires devaient détourner les ondes.

— Attention, murmura la voix d'Ann en français archaïque, Liensun croit voir les deux hommes de la cabine préparer une sorte de mitrailleuse.

— Qu'est-ce que c'est, demanda un des hommes, qui parle ?

Julius arma sa carabine lance-missiles et Greog lança avec force

:

— Vos deux complices préparent une arme automatique là-bas dans la loco. Ou ils sortent sur-le-champ ou je fais sauter votre saloperie de loco.

Ils parurent abasourdis. Julius en profita pour se mettre à l'abri d'une congère. Greog restait le plus exposé mais, même blessé à mort, il pouvait appuyer sur le bouton de commande du laser qui balayerait l'espace devant lui.

— Ça va, ça va, on s'en va.

— Faites vite alors, et que je voie les mains de vos deux compagnons là-bas.

— Comment pouvez-vous affirmer des choses pareilles ? Vous êtes des sorciers ?

Mais ils reculaient et là-bas les deux autres collaient leurs mains sur les hublots. Ils étaient très impressionnés, mais ils reviendraient plus tard quand leur terreur serait dissipée. Peut-être avant que le dirigeable soit en état de s'envoler.

CHAPITRE XI

Tout le réseau était paralysé dans ce sens. On avait saturé les signaux et d'un seul coup les schémas de route, l'ordinateur cessaient de fonctionner et mettaient automatiquement les moteurs en panne. Leouan pouvait les relancer pour passer outre mais les rails pouvaient être effectivement disjoints.

— Il y a un convoi derrière. On dirait un destroyer panaméricain.

C'était en tout cas la silhouette de ces bâtiments de guerre sur rails. Rapides, fortement armés, ils pouvaient détruire à peu près n'importe quel convoi.

— Des pirates ? On dit qu'ils achètent du matériel à la réforme à Lady Diana.

C'était la principale actionnaire de la Panaméricaine, le dictateur absolu de cette immense et puissante Compagnie.

— Pas de panique, dit Lien Rag, il faut continuer à rouler doucement jusqu'à ce qu'on trouve la fracture ou l'obstacle. Possible que ce soit une énorme congère.

— Les vents sont nuls, répondit Leouan.

Ils roulaient à vingt à l'heure malgré les signaux de détresse, lumineux et acoustiques qui les harcelaient.

— Le destroyer nous suit. Je distingue deux lance-missiles de moyenne importance braqués sur nous.

— Les Tarphys ? proposa Leouan.

— C'est possible. Le destroyer ne porte aucune marque visible. Il est d'un blanc bleuté et peut passer inaperçu si l'on ne possède pas d'écran radar ou d'infrarouges. Il est à moins de cinq cents mètres.

— C'est quoi, ces Tarphys, demanda le professeur, une secte ?

— Un clan de tueurs aux ordres de la Panaméricaine depuis des

générations... Ils veillent à ce que certains secrets ne soient jamais rendus publics.

— Par exemple ma thèse sur les Roux ?

— Oui, et aussi mes propres découvertes.

Harl Mern, toujours aussi curieux d'esprit, oublia le danger proche pour s'intéresser à ce que venait de dire son ami.

— Vous avez découvert d'autres détails ? Sur les Roux ?

— Surtout sur mes origines, sur tout ce qu'on nous cache depuis la Grande Panique... Je commence à me faire une idée cohérente de ce que Lady Diana et le Conseil oligarchique sont chargés de protéger. Et ils ne sont que les successeurs de ceux qui, depuis trois siècles, veillent sur ce monde glacé et la nouvelle société ferroviaire.

— Le Conseil oligarchique ?

— Je n'ai qu'une faible idée de sa constitution et de sa puissance... J'ai aussi la pensée, peut-être absurde, que dans ma famille nous sommes programmés depuis toujours pour faire éclater la vérité.

— Programmés, comme un ordinateur ?

Lien Rag disparut et revint avec des armes. Dérisoires à distance, mais capables de faire le vide dans un combat rapproché. Toutes étaient d'un modèle classique.

— Vous pouvez me préciser votre donnée ? Sur votre programmation éventuelle ?

— Ce n'est guère le moment...

— Regardez là-bas devant, dit Leouan.

Il y avait un autre destroyer, *sister-ship* de celui qui les suivait à distance constante sans jamais essayer de se rapprocher.

— Je croyais vous en boucher un coin avec mes histoires, dit l'ethnologue, mais je me rends compte que vous n'avez pas perdu votre temps depuis notre dernière rencontre en Transeuropéenne. Vous vous souvenez ? J'étais du côté de River Station, capitale de la 17^e Province, et je fouillais dans des G.I.D...

— Je vais m'arrêter, dit Leouan, pour garder une certaine distance.

— Ils ne vont pas interrompre le trafic au-delà de quelques heures, sinon le dispatching fédéral donnera l'alarme et enverra une patrouille.

Mais c'était pour rassurer ses compagnons que Lien Rag se montrait aussi sûr de lui. En fait, les Tarphys disposaient de relations puissantes, pouvaient agir à leur guise. Ils représentaient de façon occulte la Panaméricaine et tout le commerce avec cette Compagnie

dépendait de leur bonne volonté. Ils pouvaient ruiner une Compagnie en fermant le robinet du ravitaillement, des financements. Ou simplement en détournant les convois. Une Compagnie avait besoin d'être constamment irriguée par un trafic régulier, sinon elle périssait vite. Le personnel ferroviaire le premier commençait de désertir pour s'embaucher ailleurs, et les Aiguilleurs prenaient alors la décision du lock-out.

— Ils peuvent nous immobiliser des jours sans que personne vienne à notre secours, répliqua Leouan. N'essaye pas de nous leurrer.

CHAPITRE XII

L'attente se poursuivait depuis deux heures. De nombreux convois avaient emprunté le réseau, ralentissant seulement à leur hauteur pour franchir avec prudence cette zone déclarée « en réparations ». Il n'y avait aucun engin spécial, aucune équipe au travail. Seule la voie la plus extérieure était paralysée par les deux destroyers.

— Nous pouvons tenir encore quarante-huit heures, dit Leouan. Notre réserve d'huile est suffisante. Si nous baissons la température de deux degrés, on peut garder quinze heures supplémentaires d'autonomie. Le supporterez-vous ?

— Avec les combinaisons peut-être.

— Ils ne vont pas rester dans l'expectative, dit Lien Rag. Ils préparent quelque chose.

La météo envoyait des messages réguliers pour signaler l'imminence d'une tempête, c'est-à-dire des vents de plus de deux cents kilomètres à l'heure. Dans quelques instants, plus aucun convoi ne se risquerait dans cette zone, appelée « Dépression Indienne ».

— Nous ne pouvons rester là sans risques, dit Lien Rag. Ils souhaitent peut-être voir notre loco-car, emporté comme une plume de goéland, aller se fracasser contre des congères.

— Ou ils attendent tranquillement notre reddition, murmura Harl Mern. Nous nous retrouvons de façon fugace... Vous rendez-vous compte que vous et moi avons toujours été sous le coup d'une menace, et chacun de nos rendez-vous était un risque calculé, une rencontre de comploteurs ?

— Les esprits libres, fit Lien en souriant, se rencontrent toujours.

Une poignée de petites boules vint frapper le hublot de droite avec violence.

— Voici la grêle. En fait, ce sont les prémices de la tempête, des

petits bouts de glace arrachés à la banquise.

— Les crottes du vent, comme les appelle mon peuple, dit Leouan.

Cette grêle devenait de plus en plus forte, oblique, drue. En quelques minutes, tout le hublot fut obstrué par une couche épaisse ainsi qu'une partie du pare-brise.

— On ne peut pas rester là, cria Leouan.

— Tu veux demander de l'aide ?

— J'avance.

— Tu vas heurter le destroyer sans l'égratigner.

— Tant pis.

Le moteur diesel gronda, les roues patinèrent sur les rails assez longtemps pour provoquer un échauffement. La grêle fondit et le petit train put s'ébranler. Mais au bout de cent mètres le diesel toussa, repartit, cala. Leouan put le remettre en route mais franchit dix mètres à peine. Elle ne put le remettre en marche.

— La panne.

— Panne sèche, on dirait.

— Impossible, les pleins étaient faits.

— Pourtant...

Lien Rag rampa dans la soute arrière et alla jaugeer manuellement. Il revint, le visage défait :

— Plus une goutte.

— Mais le voyant est vert.

— On l'a truqué. Nous avons abandonné le convoi plusieurs jours. Ils ont vidé le réservoir à notre insu. Il va falloir prendre une décision rapide. Il décrocha le micro et chercha la fréquence de détresse. Tout de suite une voix s'éleva :

— Ici unité X. B., qui êtes-vous ?

— Vous le voyez bien. Nous sommes sur la même voie. Nous sommes en panne. Si vous voulez fuir la tempête, il vaudrait mieux venir nous aider.

— Nous pouvons vous écarter avec notre herse et nos bras de manutention.

— Je n'en doute pas, mais nous pouvons contre-attaquer à coups d'explosifs.

— Il n'y en a pas dans votre soute. Nous avons vérifié.

— Mal, très mal, essaya de bluffer Lien.

— Votre loco-car a été passé au peigne fin, aux détecteurs en

tous genres. On vous propose de vous pousser jusqu'à une zone plus calme située à cent kilomètres au sud-est. Une fois là, vous sortirez les mains sur la tête pour embarquer à notre bord. C'est la seule condition que nous vous offrons, ou bien la mise hors voie sens dessus dessous. Vous n'avez plus de carburant pour vous chauffer et la température va frôler les moins quatre-vingt-dix. Sans parler des vents qui vous rouleront sur mille kilomètres.

— D'accord, dit Lien Rag. Il n'y a pas d'autre issue pour nous.

— Je suis débrayée, dit Leouan.

Le destroyer fantomatique dans la tempête de grêle glissa vers eux son étrave en forme de coutre.

— Il va nous éventrer.

Mais deux tampons invisibles jaillirent soudain et vinrent s'appuyer en douceur contre leur arrière. Lentement, les deux mille chevaux du destroyer augmentèrent de puissance et ils commencèrent de glisser à travers la tempête qui devenait fantastique. Un mur de glace tout autour et des grêlons qui devenaient de plus en plus gros. Dans les prochaines heures débouleraient des rouleaux énormes, des boules de la taille d'une locomotive, sans parler des icebergs qui dériveraient à la surface de la banquise. Eux étaient d'une taille inimaginable. Les Roux affirmaient qu'ils pouvaient écorcher le ciel. On disait que des tribus habitaient les cavités de ces monstres que les vents poussaient d'un pôle à l'autre, à travers les banquises puis les vallées hautes. On en retrouvait dans l'hémisphère nord avec des manchots, des albatros. Lien Rag n'avait jamais vu de tribus de Roux troglodytes réfugiées dans ces montagnes de glace, mais on lui avait souvent apporté jadis des espèces animales venant mystérieusement du sud à bord de ces masses.

Le destroyer ne dépassait pas son trente à l'heure, oscillant sur ses bogies. Il était un peu trop haut, un peu trop fin, taillé pour la vitesse mais pas pour patrouiller dans la Dépression Indienne. Le lococar, plus bas, plus ramassé, résistait mieux aux coups de boutoir de la tempête.

Leouan effaça la buée de l'anémomètre.

— On frôle les deux cents, dit-elle. Il serait temps qu'on sorte de cet enfer et à cette allure il y en a pour des heures.

Devant, l'autre destroyer ouvrait la route, faisant office de chasse-glace, mais il restait invisible. Les deux bâtiments restaient en liaison radio mais communiquaient souvent en code.

— Quels sont nos nouveaux geôliers ? demanda Harl Mern d'un ton résigné.

— Je l'ignore. Je parie pour les Tarphys, mais ce n'est pas

absolument sûr.

Une bourrasque les paralysa de peur. Une main géante venait de saisir le loco-car par en dessous, l'avait soulevé, secoué avec fureur avant de le reposer sur les rails, du moins il semblait que les roues n'aient pas déraillé durant ces quelques secondes d'épouvante.

— Hé ! on n'avance plus.

L'écran rétroviseur restait vide, blanchi par la grêle.

— Le destroyer a disparu.

— Vous en êtes sûr ?

— Regardez.

Il n'y avait plus rien et leur véhicule ralentissait mais ne s'arrêtait pas.

— La force résultante, dit Lien Rag. Nous sommes comme une sorte de voilier. Le vent frappe sur le côté et ne pouvant nous renverser, les rails et les roues résistent comme une quille d'autrefois, nous avançons.

— Pourquoi vers l'avant ?

— Le vent frappe légèrement en biais. Sinon nous reculerions.

— Écoutez.

Le destroyer qui ouvrait la route appelait son *sister-ship* sur toutes les fréquences et en clair :

— X. B., X. B. répondez, nous avons perdu le contact... X. B. X. B...

— X. B. est out, dit Lien Rag, déraillé, peut-être emporté sur la banquise à des kilomètres.

— Deux cent trente les vents, et ce n'est pas fini. Nous n'allons pas nous en tirer comme ça.

Ils continuaient de glisser de plus en plus vite, aux alentours de quarante.

— Il faut freiner, dit Lien Rag, sinon le plan de dérive s'affaiblira et nous basculerons d'un coup. Déjà les bogies de droite, regardez.

Il commuta l'écran dit d'adhérence et ils virent le schéma des bogies en plan et sur le côté. Visiblement ils ne touchaient que très rarement le rail de droite. La jeune femme mit le frein automatique, cherchant l'équilibre entre toutes ces forces.

— Deux cent cinquante. Nous sommes au centre de la Dépression Indienne et ne devons pas espérer une amélioration avant deux heures au moins.

— X. B. ? X. B. ? Avez-vous besoin d'aide, répondez. Nous ralentissons, vérifiez vos radars, nous ralentissons pour vous attendre.

Notre point se situe sur le kilomètre trois cent cinquante-deux du tronçon parallèle 10° est. Je répète, nous ralentissons jusqu'à vingt à l'heure. Surveillez vos radars.

— Il n'y en a que pour X. B., nous on ne compte pas, fulmina Lien Rag. On risque de s'écraser sur ce destroyer car nous roulons beaucoup plus vite.

Puis soudain il s'empara des *Instructions ferroviaires* et tourna rapidement les pages plastifiées.

— Tronçon parallèle 10° est... J'y suis, kilomètre trois cent cinquante-deux. Si seulement nous gardions assez de vitesse... Dans neuf kilomètres il y a un nœud ferroviaire. On peut essayer de changer de voie, doubler le destroyer et filer. Je sais que c'est aléatoire, risqué, une folie. Mais à la faveur de cette tempête nous pouvons tenter notre chance, même si plus loin le vent nous transforme en boule de glace et nous expédie vers l'inlandsis asiatique.

Leouan appuya sur l'analyseur de schéma.

— C'est le courant qui risque de faire défaut. Il en faudra pas mal pour envoyer le signal radio à l'aiguillage en question qui, de plus, risque d'être bloqué par la grêle. Quel numéro ?

— C'est le DD34. Il y en a un autre cinq cents mètres plus loin si celui-là ne manœuvre pas, le DD33. Mais ensuite c'est terminé pendant quatre-vingts kilomètres au moins. Les Compagnies estiment qu'avec les aiguillages volants un convoi peut toujours se débrouiller.

— Il faut savoir si cette voie n'est pas trop saturée.

— C'est la U12. On va la décortiquer sur cinquante kilomètres et faire des essais de continuité. Pas question de changer si jamais elle était impraticable.

Le destroyer se rapprochait et continuait d'appeler son *sister-ship*. La voix de l'opérateur paraissait très angoissée par le silence de l'autre bâtiment. On pouvait imaginer la catastrophe, l'éclatement de cette unité, la trentaine de membres d'équipage disloqués et les rares survivants immédiatement saisis par le froid inhumain.

Moins soixante-dix à l'extérieur, mais la vitesse truquait ce chiffre de dix pour cent. Le vent continuait de souffler en force et frôlait le deux cent quatre-vingts.

— Bon pour la voie U12 sur cinquante kilomètres.

— J'ai une chute de voltage, dit Leouan. Les batteries sont en perte de tension, n'étant plus réchauffées. Nous n'aurons peut-être pas assez de jus pour faire bouger le DD34 qui doit être lourd à la détente. Sur cette ligne droite rapide il ne doit pas être souvent utilisé. Je vais envoyer le signal dans deux minutes, mais attention. Ça va bouffer une bonne partie de la lumière. Ensuite nous naviguerons dans une

semi-obscurité. Les instruments seront défaillants ainsi que le radar et le vérificateur de continuité. L'analyseur de schéma et l'ordinateur ont leur propre autonomie et ne bouffent pas grand-chose.

Ils hochèrent la tête en signe d'accord. Sur l'écran radar la silhouette du destroyer grossissait en pointillés. Ils seraient dessus très vite. Inutilement. Les marins ne pensaient même plus à eux dans la tourmente.

— Possible qu'un membre de la famille des Tarphys se soit trouvé dans le X. B. qui ne répond plus, ce qui explique leur trouble.

— Voici le DD34. J'envoie la sauce.

Pendant trois secondes ce fut terrible puis la réponse revint sous forme d'un signal vert.

— Ça ne veut rien dire. Il peut s'être ouvert à moitié. Mais on ne le verra qu'une fois en train de faire des tas de tonneaux. On approche. Méfiez-vous, ça va tanguer et le vent à trois cents à l'heure ne va pas améliorer la tenue de route.

Pour tanguer, le loco-car tangua. Il se coucha pratiquement sur le côté, se redressa et, miracle, les roues adhèrent à nouveau aux rails.

— Si je m'en sors, je me fais installer une sécurité électromagnétique, dit Leouan.

Ce système empêchait les roues de décoller du rail dans des circonstances comme celle-ci.

— Nous sommes sur l'U12 ?

Lien Rag sollicita l'analyseur et sursauta.

— Non, sur l'U10. Nous avons sauté deux lignes. L'aiguillage a dû se bloquer pour les deux autres voies. Une chance qu'il nous ait conduits sur celle-ci.

— Regardez.

Sur la droite, la grêle ne frappait plus à l'oblique, gênée par une masse très haute. Ils longeaient le destroyer qui, jusque-là, roulait devant eux, le dépassaient.

CHAPITRE XIII

Jaël restait introuvable et Liensun refusait de dire où se cachait sa sœur. La jeune fille avait toujours regardé avec méfiance les opérations de gonflage du dirigeable, et Ma comprenait qu'elle avait peur de cette chose énorme et n'accepterait jamais de monter dans la nacelle.

— C'est stupide, dit Ann. Nous allons perdre un temps fou à fouiller partout, sans même avoir l'espoir de la dénicher. Il faudrait explorer tout le train des chasseurs qu'elle connaît mieux que nous.

Ma essaya une nouvelle fois avec l'enfant, mais ce dernier faisait mine de ne pas comprendre.

— Veux-tu que nous la laissions ? Nous allons tous embarquer pour aller faire ce voyage d'essai pendant trois jours. Elle va rester seule et ces hommes, amis de Kroual, vont peut-être revenir attaquer la station.

— Je ne sais pas où elle est. Elle ferme son esprit.

— Tu me racontes des histoires.

Le dirigeable était à nouveau prêt à affronter les airs, doté de systèmes nouveaux, de réservoirs plus puissants. L'huile minérale donnait aux moteurs diesels une plus grande puissance. Ils avaient décidé d'aller vers le sud, survoler l'ancienne rookerie qui leur avait servi de base autrefois, et d'envoyer un message au Kid. Leur radio était trop faible pour qu'ils aient quelque chance de le joindre depuis cette station-ci.

— C'est grotesque, fit Ann furieuse.

Elle détestait Jaël, savait qu'elle couchait avec Greog. On pouvait les surprendre presque tous les jours dans les wagons du train des chasseurs ou même dans les laboratoires. Greog paraissait fasciné, sous le charme de cette fille, et ne se dégageait de son admiration que pour travailler ensuite comme une brute, comme s'il voulait se

racheter. Le climat du groupe était quelquefois difficile à supporter.

L'enfant par contre faisait des progrès quotidiens et s'attachait fortement à Ma et à Julius. Ce dernier lui parlait du Soleil, de la vie d'autrefois, de la lumière éclatante, de la chaleur, des animaux nombreux, de la vie différente, peut-être pas plus facile pour beaucoup d'habitants de la Terre, mais différente.

— Liensun, tu devrais aller la chercher, répéta Ma. Nous devons effectuer cette expérience et il est impossible qu'un seul de nous reste ici. Nous ne pouvons pas nous diviser, chacun a sa tâche précise.

— Elle a peur, dit que vous êtes des fantômes et qu'une fois dans le ballon vous nous emporterez dans un autre monde terrifiant.

— C'est l'heure, dit Greog qui montrait sa nervosité. (Il n'osait pas se lancer à la recherche de la fille à cause d'Ann mais en mourait d'envie.) Si nous ne partons pas d'ici une heure, il faudra réduire la pression des ballonnets et arrêter les moteurs.

Ma rentra dans le wagon habitation et se rendit à la cuisine. Ils laissaient tout en ordre, espérant revenir dans trois jours. Mais les barbares de Tusk Station pouvaient réapparaître entre-temps et tout piller. Il leur avait fallu choisir. Se scinder en deux groupes était impossible. Comment décider qui resterait, qui s'envolerait. Qui attendrait ici, avec quelles armes ? Elle et Julius plus les deux enfants ? Elle n'en avait pas envie.

Ils avaient entassé le maximum d'objets de première nécessité, de ravitaillement, d'huile minérale dans les soutes du dirigeable qui désormais pouvait soulever plus de quatre tonnes. Mais ils laissaient deux fois plus de matériel dans cette station. C'était un crève-cœur pour tous. Surtout avec la menace que Tusk Station faisait peser sur eux.

Elle alla trouver Greog pour lui proposer un plan.

— Une fois en l'air, nous survolerons la voie qui nous relie au Réseau des Disparus et, avec le laser, nous la détruirons sur une grande longueur. Le temps qu'ils la reconstruisent leur prendra plusieurs jours et nous serons de retour.

— Oui, mais nous gaspillerons pas mal de carburant pour alimenter le laser.

— On peut revenir faire le plein ?

— Autant aller disposer des charges explosives dans ce cas.

— Ce sera beaucoup plus long.

— Ils ne reviendront pas de sitôt.

— Il y a plus d'une semaine d'écoulée et je suis certaine qu'ils ne plaisaient pas.

Julius était parti à la recherche de Jaël. Son odorat, sa perception des infrarouges, sa sensibilité exacerbée en faisaient un bon chercheur. Il devait s'avouer qu'il aimait le parfum sauvage de cette fille, celle de sa féminité déjà épanouie. Lui aussi se laissait séduire par cette sauvageonne, retrouvait l'odeur de la femme qu'il avait perdue pendant près de quarante ans. Il avait mené une existence studieuse, difficile avec Ma et d'un seul coup la jeunesse et la sensualité surgissaient dans sa vie. Il comprenait que son jeune collègue en perde quasiment la tête.

Il passait d'un wagon à l'autre, le cœur battant plus fort quand un vague souffle lui apportait l'odeur de Jaël. Mais ça ne voulait pas dire qu'elle se trouvait là.

Ma accompagna Greog au-dehors de la station pour surveiller le filtre à hélium qui fonctionnait parfaitement. Cette fois, le jeune physicien avait atteint la perfection et désormais il aurait pu en fabriquer rapidement plusieurs sur le même modèle.

— Je retourne là-bas, dit-elle soudain.

Elle s'approcha de Liensun qui dessinait des lettres sur la glace noirâtre de la station.

— Dis-lui que nous allons vers le sud, dans la Compagnie de Lien Rag. Si elle le souhaite, nous la laisserons dans une station d'où elle pourra partir à sa recherche.

— C'est vrai ? Mon père est vraiment là-bas ?

— Je l'espère.

— Moi aussi je pourrai le voir ?

Elle n'avait pas réfléchi à ce problème. La question de Liensun l'attrista.

— Tu ne resteras pas avec nous ?

— Si, mais je veux le voir. Je ne l'aime pas puisqu'il ne s'est jamais soucié de moi, mais je veux le voir une seule fois. Je ne vous quitterai jamais. Je suis Liensun et je veux que le Soleil renaisse un jour.

Elle sentit des larmes monter à ses yeux.

— Appelle Jaël par la pensée. Peut-être qu'elle aura plus l'envie de voir ton père que la crainte du ballon. Il faut que nous partions très vite.

CHAPITRE XIV

Au bout de deux heures, la grêle commença de s'éclaircir. Ils n'avaient jamais vu de congères énormes ni d'icebergs sur le réseau. Un miracle. Mais peut-être que d'autres convois en avaient rencontré, malheureusement. Ils continuaient d'avancer sous la force du vent qui retombait en dessous de deux cents kilomètres à l'heure, mais c'était suffisant pour leur permettre de garder leur vitesse. Lien Rag pensait qu'en dessous de cent cinquante ils finiraient par s'immobiliser. La glace qui recouvrait les rails les freinerait vite.

Leouan avait trouvé de quoi manger et boire et ils s'étaient goinfrés. Le professeur avait bu de la bière mélangée à de la vodka et s'était endormi sur la couchette, derrière le poste de conduite.

La jeune femme avait étendu une fourrure sur lui. Il faisait zéro dans le loco-car malgré son isolation poussée et Lien Rag, malgré la nourriture et la boisson, se surprenait à claquer des dents.

— Si on pouvait atteindre cette cross station que les *Instructions* appellent Cross Alta, je ne sais pas pourquoi, on pourrait acheter de l'huile de phoque. Elle est moins raffinée que celle de la Compagnie mais tant pis. Il y a peut-être un hôtel et je rêve d'un bain chaud. Tous les deux nus dans une eau à trente-cinq degrés.

— J'en mourrais, dit-elle.

— On trouvera un compromis.

— Les Tarphys ne renonceront pas, n'est-ce pas ?

— Oh non, mais si un de leurs destroyers est détruit, ils vont provisoirement cesser la poursuite. Mais ce n'est pas certain. Le commandant du X. B. a pu ancrer son bâtiment avec des grappins fusées. Je sais qu'avec le vent ce n'était pas facile mais ils ont pu y parvenir. Ces grappins s'enfoncent de plusieurs mètres dans la glace au bout de gros câbles solides.

— Oui, mais les icebergs, les congères ?

— On ne sait jamais.

Il devait veiller et il obligea Leouan à dormir un peu, prit les commandes. Il fallait surveiller tous les indicateurs de bord, le radar, la continuité du rail, le schéma, l'ordinateur qui analysait la situation au fur et à mesure. Il y avait l'anémomètre et l'écran de stabilisation. On ne s'ennuyait pas une seconde à conduire dans cette tempête.

Le vent faiblissait encore et le pire serait d'être complètement immobilisé en pleine banquise, alors que les convois ne se hasarderaient pas à traverser avant quarante-huit heures. Précédés de chasse-glace puissants.

Malgré son attention vigilante, il pensait aux confidences de son ami. Il commençait d'entrevoir ce que signifiait cette hypothèse si elle s'avérait exacte. Mais pouvait-il croire le professeur qui manifestait toujours le même enthousiasme sans que les ennuis déteignent sur lui ?

Ce concile de Chalcédoine, cette condamnation de la nature unique du Christ... Il comprenait quelles déductions avait alors suivies la pensée du professeur qui s'était acharné à retrouver les preuves qui étayeraient sa thèse. Mais ces preuves existaient-elles ailleurs que dans sa volonté d'avoir raison ?

Le vent tombait encore et le loco-car ralentissait, ne roulait plus régulièrement mais par à-coups. Il avait cessé de freiner. Une secousse suivait une autre secousse et Leouan finit par le rejoindre en bâillant :

— Je rêvais qu'on trouvait des tas d'animaux à chair huileuse morts sur le réseau. Des manchots, des phoques et même une baleine. Il y a de quoi faire fondre le lard dans la soute, par petits paquets.

— La chaleur nécessaire ?

— Il suffit de commencer par obtenir un litre avec des moyens rudimentaires... En faisant brûler du papier, des objets par exemple. Avec ce litre on obtiendra le reste. Je suis certaine que des centaines de cadavres jonchent les rails.

C'était certain, car le réseau surélevé formait obstacle contre lequel venait s'accumuler tout ce que le vent poussait devant lui.

— Il va passer en dessous des cent cinquante et nous serons immobilisés.

— Le jour est loin ?

— Cinq heures encore.

— Et le destroyer ?

— Il retournera chercher son jumeau. Les Tarphys sont un clan très uni.

— Ils allaient nous livrer à Lady Diana, là-bas en Panaméricaine

?

— Possible. Elle a besoin d'esclaves pour son fameux tunnel Nord-Sud à travers l'inlandsis américain.

Elle alluma un cigare euphorisant, le teta un peu avant de le glisser entre les lèvres de Lien.

— Tu peux m'expliquer ce que le vieux savant a voulu dire au sujet de mon peuple ?

CHAPITRE XV

À cause d'un vent debout qui soufflait à quatre-vingts kilomètres, le dirigeable levait du nez selon un angle qui dans les rafales pouvait atteindre quarante-cinq degrés. La nacelle suivait ce mouvement et son plancher à l'oblique présentait des inconvénients aux navigateurs dans leurs allées et venues.

Depuis le départ, Jaël était dans l'une des soutes obscures, d'où elle ne pouvait voir le vertigineux spectacle de la banquise défilant plusieurs centaines de mètres sous eux. À chaque secousse elle gémissait et Liensun, depuis le poste de pilotage, essayait de la rassurer par la pensée. L'enfant était ravi. Depuis le départ il écarquillait les yeux pour dévorer cette vision incroyable de la planète vue de si haut. Il n'éprouvait pas de vertige et voulait accompagner Greog lorsque ce dernier grimpait dans l'enveloppe pour effectuer des vérifications.

Longtemps ils avaient suivi la petite voie ferrée qui s'enfonçait vers le sud, avaient découvert qu'elle était en très mauvais état sur les vingt premiers kilomètres mais que, par la suite, elle paraissait intacte. Le trou à phoques se trouvait à cent cinquante kilomètres de leur station de départ. Jamais Kroual et ses chasseurs n'auraient pu l'atteindre facilement.

Il y avait des milliers d'animaux qui levaient la tête vers eux avant de plonger dans l'océan. Tous frissonnaient à la vue de cette eau noire qui venait battre contre les plages de glace en pente douce. Les phoques savaient depuis longtemps aménager leur lieu de pêche. Ils choisissaient un endroit de moindre épaisseur, foraient un premier puits avec leurs nageoires, inlassablement, se remplaçant nuit et jour. Ce puits devenait ensuite un entonnoir puis un petit lac intérieur à pente douce. Celui-là avait presque un kilomètre de diamètre et ils avaient pu voir les pinnipèdes travailler pour empêcher la formation d'icefields en bordure du rivage. Ils semblaient s'amuser à plonger, à

resurgir d'un coup, toute une bande joyeuse mais en fait ils maintenaient consciencieusement les limites de leur domaine.

— Nous pourrions venir nous installer ici en cas de besoin, dit Ann. La rupture de la voie plus au nord garantirait notre sécurité. Avec un indicateur de continuité toujours en place, nous serions prévenus dès qu'une expédition essaierait de réparer les rails.

— Bonne idée, dit Ma Ker. L'aérostat nous aiderait à transporter le matériel. Voire les wagons. Pour leur faire franchir d'un saut les dix kilomètres de cassure.

Le trou aux phoques était loin, à dix heures de route désormais et ils naviguaient plein sud dans la nuit épaisse comme du goudron. Sans les instruments, qui diffusaient leurs rassurantes observations, ils auraient connu l'épouvante qui n'attendait qu'une défaillance pour envahir leur esprit. Le vent pouvait forcer, l'hélium s'échapper, un moteur tomber en panne. Et si le compas s'affolait ? Il y avait des zones qui troublaient cet appareil sans explications possibles.

Ma préparait des boissons chaudes dans lesquelles elle versait un peu d'euphorisant et de l'alcool. Ils avaient jugé stupide de faire escale pour passer la longue nuit glaciaire dans une relative tranquillité. La nuit durait quinze heures et l'on pouvait franchir à allure réduite près de mille kilomètres.

— Nous dérivons, disait Greog. Nous dérivons vers l'est. Je corrige autant que je le peux, mais c'est un gaspillage de carburant. Nous avons cent heures d'autonomie au départ. En théorie, nous avons navigué vingt-deux heures. Mais je préfère compter trente.

— Allons-nous devoir faire demi-tour sans avoir atteint notre but ? demanda Julius.

— Il y aura toujours un problème de carburant et de réservoirs. Ce prototype devra être reconsidéré. Il faudrait que nous puissions soulever dix tonnes au moins. Alors nous aurions une autonomie de trois cents heures.

— Nous ne ferons jamais le tour de la planète dans ces conditions, constata Ma avec tristesse. Pas avant plusieurs années. La construction d'un appareil de ce type absorbera nos énergies humaines et matérielles sans grand résultat. Pendant ce temps-là nous ne travaillerons pas pour la rénovation du Soleil. Nous faillirons à notre mission.

Ann proposa de remplacer Greog qui accepta aussitôt avec un empressement que Ma trouva suspect. Il passa dans la cabine voisine mais de là il pouvait se rendre dans la soute où Jaël défaillait de terreur.

Julius dormait sur une couchette proche. Les deux femmes

seules veillaient. Liensun ne parvenait pas à trouver le sommeil et ne cessait de venir auprès d'elles.

Ma comptait un peu sur lui pour détecter une présence humaine dans cet immense désert. Quelque part une pensée, un rêve ou un cauchemar, palpait comme une lueur et attirerait l'attention de l'enfant.

Autour d'elles, la nuit coulait comme un de ces fleuves d'autrefois qu'elles ne connaissaient que par les livres ou les films.

— Le vent force un peu mais c'est très acceptable, dit Ann. Nous ne pouvons plus capter la météo de Tusk Station. Les prévisions étaient vagues.

Jamais la radio n'avait retrouvé son développement antérieur à la période glaciaire. Peut-être à cause des poussières lunaires ou d'un défaut de technique, mais sans relais les communications ne dépassaient pas quelques dizaines de kilomètres, quelques centaines avec des moyens colossaux. Ainsi, pour communiquer depuis Titanpolis avec la Panaméricaine, il fallait des centaines de relais. Si l'un d'eux défaillait, la transmission se trouvait interrompue. La Panaméricaine avait des frégates radio échelonnées sur la banquise de l'Atlantique et de l'océan Antarctique. Mais restait la banquise de l'océan Indien et de l'océan Pacifique. On parlait à nouveau de câbles qu'on immergerait sous la glace dans le fond de l'océan, mais ce projet nécessitait un devis que les autres Compagnies repoussaient avec indignation.

— Le moteur droit chauffe un peu, défaut de graissage certainement. Avec ce vent debout, la température extérieure est de moins quatre-vingt-deux.

— Je vais voir, dit Ma.

Elle dut traverser la soute et vit le couple en train de faire frénétiquement l'amour. Si frénétiquement qu'ils ne s'aperçurent même pas de son passage. Elle s'était douté de ce qu'elle verrait et n'avait pas voulu qu'Ann en soit le témoin. Désormais la présence de Jaël allait compliquer leur équilibre sentimental. Mais en compensation elle leur permettait de profiter de la présence de l'enfant, Liensun, et cet avantage était supérieur aux ennuis. Même Julius rêvait de cette fille et retrouvait un relent de jeunesse. Deux nuits auparavant il avait cherché une compensation auprès de son vieux corps fané. Elle en avait éprouvé un peu de honte malgré son indulgence coutumière.

Il y avait une fuite dans l'alimentation en huile de graissage, au départ du réservoir de celle-ci. Il suffisait de changer un joint, mais c'était impossible sans couper le moteur. Et ni Ann ni elle n'étaient

capables de piloter le dirigeable avec un seul moteur. Elle essaya de noyer la fuite sous de la résine à prise rapide, mais c'était inefficace tant que le tuyau ne serait pas absolument sec.

Lorsqu'elle revint dans la soute, le couple dormait complètement nu, dans le plus grand désordre de leurs membres. Non sans répugnance, elle dut secouer l'épaule de Greog quand elle eut trouvé cette épaule sous la cuisse de Jaël. La fille se réveilla la première et leva un bras pour se protéger du rayon de la lampe.

— Que faites-vous, vieille sorcière ? Vous nous espionnez ?

— Greog doit venir immédiatement. Il y a un ennui sérieux.

Il se réveilla, se leva d'un bond. Ma détourna les yeux et il la rejoignit auprès du moteur.

— Bien, dit-il. On ne peut pas piloter vent debout pour le moment avec un seul moteur. Il faut virer lof pour lof mais c'est une manœuvre délicate. Peut-être qu'en altitude le vent est plus faible.

— C'est-à-dire ?

— Cinq mille mètres.

— Nous ne pourrions pas respirer.

— Si, avec nos combinaisons isothermes. Nous devons réveiller chacun et le faire sans attendre, sinon le moteur va griller et nous devrions retourner à notre base.

Un quart d'heure plus tard, chacun était préparé à affronter l'altitude. Ma avait dû gifler Jaël à plusieurs reprises pour calmer sa crise de nerfs et la forcer à enfiler sa combinaison.

— Nous ne devrions jamais la quitter, dit Julius. Nous faisons trop confiance à cet appareil.

L'aérostat grimpa très vite, le filtre à hélium fonctionnant admirablement. Les ballonnets laissés en attente se gonflaient sans incidents et l'altitude fut bientôt de quatre mille mètres. Le vent ne soufflait plus qu'à soixante kilomètres à l'heure. Greog poussa à cinq mille et dans un calme relatif put faire virer l'énorme masse lof pour lof. Il y eut des tremblements effroyables, la nacelle se balança dans toutes les directions.

Jaël hurla si fort qu'elle couvrit les autres bruits, même ceux des moteurs.

On se laissa dériver dans le vent, l'unique moteur ne servant plus qu'à la gouverner. Greog et Ma purent aller changer le joint défectueux en quelques minutes. Le moteur repartit sans difficulté et Greog ramena le dirigeable vent debout.

— On va naviguer à cette altitude pour économiser le combustible. Au moins jusqu'à l'aube. Il suffit de garder nos

combinaisons pour respirer plus facilement.

Grâce au perfectionnement de son nouveau type de filtre, il pouvait récupérer de l'oxygène et de l'hydrogène. Il rêvait pour plus tard d'un moteur utilisant ce dernier gaz qui abondait.

Ma alla se reposer trois heures et, quand elle se leva, le jour était en train de délayer l'obscurité en gris sale.

— Regardez, dit Greog.

Il lui montrait un point sur la courbure du ciel et elle découvrit la tache vaguement plus propre.

— Oh, vous croyez vraiment que...

— Notre lucarne solaire, Ma. Malgré les années, les strates lunaires ne se sont jamais complètement remises en place à cet endroit. Il y a là une faiblesse de la croûte qui nous laisse une possibilité un jour prochain. Il fallait venir à cette altitude pour le découvrir. De plus, c'est la même période de l'année et par coïncidence explicable le Soleil se trouve dans l'axe.

— C'est comme une cicatrice, dit-elle... Et ça ne me laisse pas que de bons souvenirs.

Il y avait eu Julius foudroyé par le soleil, et tous ces innocents que le redoux avait tués.

— Nous avons effectué deux mille kilomètres depuis notre départ mais nous avons dérivé et nous essayons de revenir vers le 160^e Méridien. Si tout va bien, nous devrions, avant la fin du jour, retrouver les traces de l'ancien réseau ferré.

Ils progressaient à meilleure allure depuis que le vent était en partie tombé et ils avaient pu reprendre une altitude moyenne, deux mille mètres environ. Ils aperçurent d'autres trous de phoques, des excavations énormes où venaient respirer des baleines d'une taille jamais vue.

— Les ressources sont encore fabuleuses, disait Ann. Mais il a fallu des siècles pour que ces animaux reconstituent leurs troupeaux.

Dans l'après-midi ils se trouvèrent à l'aplomb du 160^e Méridien, du moins si leurs calculs étaient exacts, mais il n'y avait pas trace d'un ancien réseau.

— Pourtant la banquise ne paraît pas avoir subi de gros bouleversements, dit Greog.

CHAPITRE XVI

Lien Rag, malgré sa longue course de trois heures, n'avait trouvé que deux énormes goélands morts, précipités par les vents contre la glace. Ils pesaient chacun vingt kilos et il se demandait si on pourrait en tirer de l'huile. Il revenait fatigué et triste vers le loco-car immobilisé au loin. Ils s'étaient dispersés pour rechercher des cadavres d'animaux, espérant chacun trouver un phoque ou un manchot. Normalement, ils auraient dû communiquer entre eux pour annoncer la bonne nouvelle, mais comme Lien n'avait reçu aucun appel il se doutait que les autres rentraient également bredouilles.

Leouan avait trouvé un petit manchot moins gros que les goélands et le professeur trois rats dodus.

— On peut essayer de prélever la graisse des goélands pour faire fonctionner la petite chaudière à lard, dit Leouan, mais nous serons déçus. Et le défaut de chaleur commence d'avoir une sale influence sur les appareils, les batteries et les organes fragiles des moteurs.

La nuit n'allait pas tarder. De toute façon les voies étaient recouvertes d'une couche verglacée impossible à attaquer sans les moteurs, mais il faudrait aussi le petit laser de route.

— On nous retrouvera congelés, dit Harl Mern philosophe. C'est une mort banale depuis trois siècles. Des millions d'êtres humains ont fini ainsi. Durant la Grande Panique, ce fut l'hécatombe la plus colossale. Des milliards d'hommes engloutis sous la marée des glaces.

Leouan retrouvait des gestes primitifs pour dépecer les animaux à coups de hache. Elle récupéra les blocs de graisse des goélands et alluma un réchaud avec du papier. La petite chaudière étant trop longue à chauffer, elle utilisa une casserole et obtint bientôt un mélange jaunâtre écœurant qu'elle filtra. La chair et les os se séparèrent de la graisse qu'elle mit dans le réservoir de la chaudière à lard. Bientôt celle-ci fonctionna et ils y jetèrent les fragments des autres goélands, des rats et du petit manchot.

— Incroyable qu'on n'ait pas trouvé mieux, disait Harl Mern. Une telle tempête laisse des déchets.

— Cette Dépression Indienne est désertée par les animaux depuis des décennies. Seuls les imprudents ont été emportés par les vents.

Le résultat fut quand même décevant. Une dizaine de litres d'une huile douteuse qui pouvait gripper les moteurs diesels.

— On peut juste l'utiliser pour se réchauffer un peu. Le brûleur, lui, dévore tout.

Au bout de quatre heures la température remonta dans le lococar, mais cette huile n'avait pas un bon rendement et, avant le lever du jour, il n'y en aurait plus une goutte. Ils se réchauffèrent quand même, mangèrent et burent. Ils connurent quelques instants agréables et Leouan en profita pour essayer de provoquer les confidences du professeur. Il paraissait réticent à son égard. Comme s'il craignait de la décevoir.

— Bon, d'accord, les hérésiarques ont été condamnés par ce concile de Chalcédoine, mais quels sont les rapports de ce fait avec les Roux ?

— C'est quand même plus compliqué que ça, disait Harl Mern, et je crains que vous ne puissiez l'admettre que difficilement.

— Je ne suis pas stupide, s'emporta la métisse. J'ai fait des études et je suis considérée par les miens, en Zone Occidentale, comme une personne cultivée dans bien des domaines, scientifiques et historiques. Bien sûr, je ne connais pas grand-chose à vos légendes religieuses, ni à vos écrivains anciens.

— Ne vous fâchez pas... Mais je préférerais en rester là. Je n'ai pas les preuves concrètes et seul Lien Rag m'accorde quelque crédit. Et encore. Je me suis si souvent trompé au sujet des Hommes du Froid.

— Le concile a pris quelles mesures ?

— Je ne sais pas. Mais bien des gens ont pris peur et ont fini par s'exiler loin des territoires chrétiens. À cette époque, le christianisme devenait la principale religion dans le bassin méditerranéen et même en Asie Mineure. Ils durent aller très loin pour cesser d'être persécutés.

— Mais qui étaient-ils ?

— Il y avait des groupes divers... Certains se sont installés en Asie centrale, vers des lieux qui ne vous diront rien aujourd'hui. Mettons l'Inde ou l'U.R.S.S... C'est-à-dire la Sibérienne. Ils se sont certainement séparés pour des raisons de sécurité mais aussi à cause des disputes, des mésententes. Je manque de précisions sur cette diaspora qui ne fut quand même pas très importante, à peine quelques centaines de personnes, peut-être deux ou trois mille... Rien de

comparable à celle des Juifs.

Soudain il y eut un choc sourd contre la paroi droite du loco-car. Puis un autre. Lien Rag sortit son pistolet, enfila sa cagoule.

— Je vous en prie, dit Harl Mern. Ça peut être très dangereux. Dans ces régions mal connues... Souvenez-vous des Garous dans le nord... Il y a aussi des pirates...

Lien Rag passa dans le sas et éclaira une forte lampe autonome dont il dirigea le faisceau vers l'arrière du loco-car, là où on avait cogné. Il vit une silhouette vaguement humaine.

— Que voulez-vous ?

Il se trouva stupide de poser une telle question dans une solitude aussi effrayante. Cet inconnu devait avoir besoin de secours. Il pensa à un marin du destroyer X. B. emporté par la tempête et qui avait réussi à les rejoindre. Ou n'importe quel individu tombé d'un train.

Il marcha sur la banquise et soudain se mit à rire, commuta sa radio :

— Venez voir, les amis. Un cadeau inestimable.

C'était un gros morse grièvement blessé. Il laissait une traînée sanglante sur la banquise. Il s'était instinctivement approché du véhicule immobilisé. Leouan le rejoignit la première, sa hache à la main, sans intention précise au départ. Elle avait saisi le premier objet de défense à sa portée.

Sans que Lien Rag puisse intervenir, elle fracassa la tête de l'animal. Il en fut choqué. Bien sûr, c'était inespéré pour eux, mais Leouan n'avait pas pris le temps de s'attendrir hypocritement sur l'animal. Lui l'aurait fait. Il pensa qu'elle était plus saine que lui dans le fond.

— On va le débiter maintenant. Il n'y a pas un instant à perdre.

— Mais demain...

— Tu veux que les prédateurs accourent ? Les rats, puis les goélands, puis les loups ?

Elle avait raison et le carnage commença. La chaudière ronflait et produisit cinquante litres d'huile toutes les heures. Le morse, c'était un morse très vieux, très lourd, devait dépasser les mille kilos. Ils n'en finissaient pas de trancher dans cette masse de graisse qui devenait très vite dure comme du fer.

— Nous aurons une autonomie de cinquante heures pour le moins, peut-être plus. C'est une chance inouïe. J'ai cru que nous allions périr.

Leouan exultait et il la considérait avec surprise. Sa combinaison était souillée par le sang, les excréments, la graisse de l'animal et elle

ne cessait de travailler, de stimuler le feu, de vider la chaudière en filtrant l'huile qu'elle transvasait dans les réservoirs. Dans le loco-car, la température remontait, tous les réchauffeurs marchaient et les instruments, les organes délicats fonctionneraient peut-être à nouveau. Harl Mern participait à cette fête barbare sans rechigner. Il transportait des quartiers bien trop lourds pour lui. Il voyait dans la découverte de cet animal une nouvelle raison d'espérer. Dans quelques jours, il se retrouverait en bonne compagnie dans les laboratoires du professeur Ikar, en train de poursuivre ses recherches sur les Roux.

Ils en finirent avec l'animal un peu avant le lever du jour et, exténués, durent s'allonger sur leurs couchettes. Durant leur sommeil, des prédateurs vinrent s'attaquer à la carcasse et aux os. Des loups certainement, car ils retrouvèrent de gros os broyés avec force, vidés de leur moelle.

— On peut se chauffer, dit Lien Rag, mais pas forcément naviguer. Pour racler cette couche de glace il faudrait une trop forte dépense d'énergie. Il faut attendre les brise-glace.

— Le destroyer des Tarphys aussi ? demanda Leouan. Nous ne sommes pas hors de danger.

CHAPITRE XVII

Yeuse réussit à avoir le Kid au bout du fil après plusieurs jours de tentatives infructueuses.

— J'étais dans l'est, s'excusa-t-il. Notre viaduc avance à pas de géant. Chaque arche fait deux cents mètres et nous en construisons parfois cinquante, soixante dans une journée. Nous sommes en train de franchir la plus grande banquise du monde, la plus instable.

— Jdrien m'inquiète. Il devient très difficile à diriger. Il ne veut plus retourner à l'école, il prétend que nous sommes en danger. Il parle de ce gosse qui serait son demi-frère et qui se trouverait dans le nord... Il le redoute et en même temps est plein de curiosité pour lui.

— Les Roux parlent aussi de cet enfant comme s'il s'agissait du diable. On aime bien les belles légendes dans le Peuple du Froid et Jdrien n'échappe pas à ses origines. De plus, il a une imagination fertile. À sept ans, c'est tout à fait normal et même souhaitable.

— Il dit que son père aussi est en danger, que nous devons lui porter secours. Il le voit perdu sur la banquise assez loin d'ici.

Le Kid resta silencieux.

— Que peut-on faire ?

— Lien Rag a passé outre mes conseils. Je ne peux rien entreprendre en sa faveur. Je risque d'entrer en conflit avec les petites Compagnies de la Fédération si j'envoie une patrouille de reconnaissance.

— Vous pourriez utiliser des gens discrets...

— Ma chère Yeuse, je mène un combat grandiose. La Compagnie de la Banquise prend une importance économique, politique et culturelle grandissante. Bientôt nous serons les premiers dans cette partie du monde et cela ne va pas sans dangers. La Fédération qui, depuis des siècles, se débat dans ses incohérences et son manque d'unité, découvre avec stupeur que nous devenons un géant. Ils se

croient tous menacés. Que ce soient les roitelets de minuscules Compagnies, les sociétés coopératives qui gèrent les leurs en collectivité, les Compagnies relevant de la syndicalocratie ou les autres, les suspects, les petites dictatures, les refuges de pirates, de trafiquants, de ferrailleurs, de fabricants d'alcool et de drogues, tous commencent de hurler comme des loups.

— Vous avez des agents secrets, des policiers capables de se rendre sur place pour aider Lien Rag.

— Oui, mais je ne ferai rien.

— Vous l'abandonnez ?

— Raison d'État.

— Ça veut dire quoi ?

Le Kid restait grave, presque douloureux.

— Je dois protéger ma Compagnie. Des centaines de milliers de personnes veulent vivre et prospérer dans la paix. Les autres, ceux de la Fédération Australienne, savent que Lien Rag est l'ennemi juré de Lady Diana, de la Panaméricaine. Ils pensent aussi que le glaciologue nous a apporté ses connaissances et que c'est grâce à lui que notre prospérité ne cesse de grandir.

— Ce n'est pas exact.

— Oh non, fit le Kid, pas du tout, mais je ne peux rien contre cette autre légende. Si j'essaye d'aider Lien Rag, je les aurai tous contre moi.

— Que se passe-t-il, vous le savez ?

— C'est la longue traque des Tarphys. Je sais qu'ils ont mobilisé des milliers de personnes, armé des bâtiments de guerre. Il ne faut pas que Lien Rag et le professeur Harl Mern leur échappent. Il en va de la sécurité du monde, de la planète tout entière, de la civilisation ferroviaire.

— C'est absurde... On invente n'importe quoi pour justifier leur chasse.

— Peut-être... Quant à Jdrien, envoyez-le-moi. Il y a ici des écoles extraordinaires où il ferait des progrès fulgurants. Là-bas, à Kaménépolis, vous encombrez son cerveau d'un fatras périmé, d'une culture fondée sur l'histoire de la Terre avant la Grande Panique. Jdrien doit devenir un homme de son époque et non un revenant du passé. Il a une mission. Je ne pense pas qu'elle soit d'origine divine comme les Roux le disent, mais il aura un grand rôle à jouer. Dans cette Compagnie par exemple.

— C'est donc vrai que vous comptez en faire votre héritier ?

— C'est exact. Mais je ne suis pas prêt de passer les commandes.

Dans vingt ans peut-être.

— Je préfère le garder auprès de moi quelque temps. Je ne fais qu'obéir à Lien Rag.

— D'accord, mais si son père ne devait pas revenir de cette folle expédition, il faudra que je décide de l'avenir de cet enfant qui m'est très attaché et auquel je porte des sentiments paternels, vous ne pouvez en douter.

Yeuse raccrocha, encore plus perplexe qu'avant. La seule chose concrète avait trait au Kid. Il devenait effrayant.

CHAPITRE XVIII

Ce fut l'enfant qui repéra ces esprits humains vers le sud. Liensun se réveilla brusquement et se dressa sur sa couchette, en criant qu'il entendait beaucoup de voix humaines dans sa tête et il tendit le bras vers l'endroit supposé de ce regroupement.

— Là, là.

Il fallut rectifier la route du dirigeable et Greog lui fit perdre de l'altitude. Ils s'étaient éloignés du 160^e Méridien par suite d'un dérèglement passager du compas, incident fréquent dans ces régions mal connues. Il pouvait y avoir sous la glace une île d'autrefois contenant un important stock de ferraille.

Julius se souvenait d'avoir lu d'anciens livres qui traitaient des îles du Pacifique ayant servi d'entrepôts à l'armée américaine, avant la Grande Panique. On y entreposait dans les baies des centaines de navires réformés que l'on plastifiait, pour les préserver de la corrosion et pour disposer d'un important matériel de guerre en cas de conflit. Il y avait aussi de grosses quantités de matériel électronique et leur compas avait pu s'affoler en présence de ces éléments.

— Voyez la trace de l'ancien réseau.

Il n'en restait pas grand-chose, parfois une traverse, un rail tordu.

— Il est bien en mauvais état.

— Nous nous rapprochons de Jarvis, Ma, fit Julius à voix basse et d'un air coupable.

Point Jarvis ! Une minuscule station de pêche. L'endroit d'où le groupe des Rénovateurs du Soleil avait décidé la grande expérience. Ils étaient plus nombreux alors, le double, lorsqu'ils avaient braqué leurs appareils sur le ciel croûteux. Ils avaient combiné rayon laser et ultrasons pour floculer les poussières lunaires, sans grand espoir de réussite mais surtout pour expérimenter leur découverte. Ô surprise, le

ciel livide s'était ouvert et un flot de Soleil avait envahi toute cette zone à travers une lucarne étroite. L'éblouissement avait été tel qu'ils avaient tous eu des ennuis de vision et que Julius avait perdu ses rétines, brûlées par un appareil optique mal adapté. La température avait rapidement monté et la banquise commencé de fondre. Sous la pression des glaces, le réseau s'était rapidement détérioré. Déjà ancien, abandonné depuis un ou deux siècles, il n'avait pas résisté à la chaleur. Plus au sud, des trains entiers avaient disparu dans les abîmes de l'océan Pacifique.

Ils n'aimaient guère évoquer ces souvenirs. Leur succès leur avait laissé un goût de cendres. Le groupe s'était vite scindé en deux. Ceux qui voulaient poursuivre et les autres qui voulaient tout arrêter. Ils s'étaient affrontés violemment et Ma et Julius Ker, Greog et Ann Suba avaient réussi à stopper l'expérience. Les autres avaient disparu vers le nord. Certainement à pied, en tirant des traîneaux. Ou bien ils avaient disparu dans les crevasses.

— Nous sommes à trois mille kilomètres de Point Jarvis.

— Oui, mais le Kid a ordonné la poursuite du 160^e. Le chantier est tout proche, peut-être quelques centaines de kilomètres, dit Greog. Nous reprendrons de la hauteur et nous le survolerons avant de lancer nos tracts.

Ils en avaient tiré des milliers, lestés avec le peu de plomb ou d'étain qu'ils avaient récupéré un peu partout.

— Ils sont trop, gémit Liensun. Trop.

— Ferme ton esprit, lui dit Ma en le prenant contre elle, enfouissant sa tête dans ses jupes pour qu'il se calme. (Il ne parvenait pas toujours à maîtriser son don, se laissait emporter par sa curiosité.)

Le dirigeable avançait à bonne vitesse, près de cent kilomètres heure dans un air calme. Avant la nuit, ils apercevraient le chantier où l'on devait travailler de nuit à la lumière de grands projecteurs.

Dans la société ferroviaire le rail ne permettait pas seulement la liaison des hommes. Il apportait l'électricité, le téléphone. Des câbles couraient dans le creux des longues portions désormais construites en résine spéciale. Résine conductrice en surface pour qu'un faible courant empêche la glace de s'accumuler. La plupart des convois utilisaient aussi l'électricité comme énergie, en la captant sur le côté intérieur du rail par un système astucieux. Mais les particuliers pouvaient utiliser d'autres sources d'énergie comme l'huile animale par exemple.

En Transeuropéenne, les lois étaient plus draconiennes. Seuls les puissants et les prioritaires avaient droit à la vapeur ou au diesel, les autres ne pouvaient faire appel qu'à l'électricité d'où un contrôle strict

de la circulation. Un individu suspect circulant dans un véhicule électrique était vite repéré, dirigé vers une voie de garage, appréhendé. Le Kid avait veillé à ce que les lois de sa Compagnie soient le plus démocratiques possible.

Julius sursauta. Il se pencha vers la radio qui balbutiait.

— Silence, j'ai une émission.

C'était l'équipe de pointe banquisienne qui demandait une poseuse de rails d'urgence. L'opérateur répéta le message trois fois et on lui répondit que la poseuse serait sur place le lendemain seulement. Il y eut une sérieuse algarade, puis tout rentra dans l'ordre.

— Voici la nuit, dit Greog. Nous tournons en rond ou nous envoyons les ancres ?

Tous furent unanimes pour que les ancres soient descendues. Quatre seulement. La première jaillit du nez du dirigeable et glissa très vite, tandis que Greog manœuvrait légèrement en arrière pour stabiliser l'appareil. Dès que l'ancre toucha la banquise, il envoya le courant. L'ancre chauffa et s'enfonça solidement. Aussitôt le courant coupé, la banquise se referma autour et le dirigeable se trouva amarré par l'avant. Le reste fut plus aisé, encore qu'il commençât de tourner autour du premier câble.

Ensuite les treuils entrèrent en action et rapprochèrent le dirigeable de la surface.

— Cent mètres suffiront, dit Greog.

— Les cisailleurs sont en place ?

— Cisailleurs en place, cria Ma.

Cela en cas de départ rapide. Les câbles seraient coupés en une minute. C'était indispensable en cas de tempête ou d'agression.

— Je veux descendre, cria Liensun.

— Personne ne descendra.

— C'est trop haut ! s'exclama Ma.

Un treuil pouvait descendre une petite cabine pour trois personnes. Mais aurait pu supporter une charge de cinq cents kilos une fois la cabine décrochée. L'enfant se mit en colère et tapa du pied. Julius lui prit la main et essaya de l'entraîner dans l'autre cabine, mais il bouscula l'aveugle et se précipita vers les manœuvres du monte-charge. Greog le souleva de terre et le transporta dans la soute pour demander à Jaël de le garder.

— On est arrivé ?

— Juste une escale.

— Je veux descendre.

— On est à cent mètres de la banquise.

Elle poussa un cri de rage et noua ses bras autour de Liensun, se mit à pleurer. Ce voyage était un enfer pour elle.

— Il faut veiller.

— Qui pourrait venir sans la présence d'une voie ferrée ? Ils sont tous conditionnés et ne s'éloignent jamais d'une ligne, surtout la nuit.

Mais Greog obtint une veille de deux fois une heure et demie pour chacun et prit la première. Il surveilla les instruments et surtout l'anémomètre en faisant des calculs.

Ann vint le relever :

— La météo est bonne mais je crains un vent local. Tu me réveilles en cas.

Mais la nuit fut bonne et le lendemain vers midi le dirigeable survolait le chantier de pointe sur lequel travaillaient une cinquantaine d'hommes. Il y avait des engins de terrassement, une profileuse qui construisait un remblai très large et derrière la poseuse progressait à vitesse imperceptible. Deux à trois kilomètres jour. Les crédits étaient plutôt limités pour cette zone Nord.

Les ouvriers aperçurent le dirigeable qui perdait un peu de hauteur et parurent s'immobiliser. Du haut, c'était impressionnant. Une minute plus tôt ils s'affairaient et soudain c'était terminé.

— On les dirait morts debout, dit Ann Suba.

Et puis ils se dispersèrent en quelques secondes vers les wagons d'habitation installés sur plusieurs tronçons de voies.

— Il n'y a plus personne, dit Ma crispée.

— On envoie des tracts ?

— Bien sûr.

Ils tombèrent en tournoyant, plusieurs centaines. Les Rénovateurs y expliquaient pourquoi des hommes et des femmes voyageaient par les airs. Cela se faisait couramment autrefois, avec des engins bien plus perfectionnés que cet aérostat. Mais c'était un début pour échapper à la dictature du rail. Un jour, les hommes se déplaceraient ainsi librement dans toutes les directions, sans devoir subir la loi des Accords de NY Station.

— Partons, dit Ma.

Liensun, qui regardait par un hublot en se soulevant sur la pointe des pieds, se mit à hurler :

— Ils vont nous tuer, là-bas le wagon à toit transparent... Ils ont des fusils.

Sans hésiter Greog lança les moteurs et ouvrit l'arrivée d'hélium.

Le dirigeable grimpa d'un coup en tourbillonnant et en dérivant vers le sud. Ils virent les coups de feu d'une arme à répétition et les petits missiles explosèrent là où ils se trouvaient auparavant.

Ils auraient pu crever les ballonnets, leur faire perdre de l'altitude.

Le tireur fou continuait et un petit missile explosa sur un coin de la nacelle. D'un seul coup il y eut un trou gros comme le bras et l'air de la cabine fut violemment aspiré. Un jouet de Liensun, une petite locomotive miniature, disparut par ce trou. Ma eut le réflexe de prendre une couverture et d'en bourrer le vide.

— Une chance qu'il ait percuté l'arête renforcée. La cloison aurait totalement sauté et nous aurions pu être précipités dans le vide. Désormais il faudra nous montrer plus prudents.

— Lançons un message radio.

Julius essaya toutes les fréquences, mais en dessous les hommes terrorisés ne songeaient pas à leur émetteur récepteur.

— Il faut attendre. Quand ils seront remis de leurs émotions ils enverront un message aux autorités.

— Souhaitons qu'il y en ait eu un d'assez courageux pour prendre une photographie.

Ils s'éloignèrent encore un peu, puis Greog commença de tourner à grande distance, de façon que ces gens-là puissent les voir évoluer sans pouvoir les atteindre avec des carabines lance-missiles.

— Nous sommes pacifiques et sans intention criminelle. Nous naviguons paisiblement avec un appareil inédit. Notre enveloppe est gonflée à l'hélium et nos moteurs sont des diesels. Il n'y a rien de magique dans tout cet équipement. Nous voulons prouver que l'homme peut évoluer dans l'espace comme autrefois et connaître une nouvelle façon de vivre, de voyager, de communiquer.

Julius répétait inlassablement ce message sur les différentes fréquences.

— Qu'ils contactent le Kid.

Julius dit alors qu'ils voulaient que le P.D.G. de la Compagnie de la Banquise accepte de les rencontrer, en terrain choisi par lui s'il garantissait leur sécurité.

— Sacrilèges, terroristes... Allez-vous-en ou nous mettons le feu à votre diabolique invention. C'est le diable ou les démons inconnus qui vous ont livré cette horreur. Partez, ne restez pas au-dessus de notre tête.

Une voix hystérique hurlait dans les haut-parleurs et Julius dut baisser le ton. La haine se déversait à flots dans la cabine et les

submergeait. Ils se sentaient incapables de faire face à une telle explosion, Greog cessa de tourner en rond et prit de la hauteur, donna la puissance maximum.

— Non, dit Ma, il ne faut pas montrer notre peur. La prochaine fois, contentons-nous de nous placer en dehors des atteintes de missiles, mais sans plus. Il faut qu'ils en finissent avec leur propre panique. Si nous restons des jours entiers en vue d'une station, ils finiront par considérer le phénomène comme normal et peu à peu nous pourrons créer une relation moins agressive.

— Des jours en suspension avec les moteurs qui devront tourner nuit et jour ? Ce n'est pas pour cette fois hélas. Nous allons même devoir reprendre le chemin du retour dans une dizaine d'heures.

Ma en fut toute confuse. Elle oubliait leurs limites matérielles.

— La prochaine station alors ?

— Bien sûr, dit Julius en lui tapotant la main, bien sûr. Puis nous rentrerons chez nous.

Chez eux ? Cette station perdue dans la région la plus dangereuse de la banquise ? Elle eut envie d'éclater en sanglots.

CHAPITRE XIX

Depuis le dépeçage du morse, ils avaient pu avancer d'une vingtaine de kilomètres seulement, dépensant une grosse quantité d'énergie pour débarrasser les rails de la grêle. Le système de préréchauffage des rails paraissait défectueux dans cette région, et parfois ils devaient déblayer avec des outils manuels. Mais en cours de route ils trouvèrent un phoque mort et plusieurs manchots qu'ils arrimèrent sur le toit du loco-car.

— Les brise-glace n'arrivent pas vite. Normalement ils devraient être à l'ouvrage, dit Lien Rag.

Le réseau restait désert et impraticable. Même les voiliers du rail, pourtant équipés pour affronter ce genre de situations, ne se montraient pas. Le soir venu, ils firent fondre le lard des animaux pour remplir les réservoirs vides.

— À ce rythme, il nous faudra un mois pour atteindre Cross Alta, la prochaine station, constata Lien Rag.

— Et si un cataclysme avait détruit toute cette zone de l'océan Pacifique ? Sait-on jamais ?

Le silence radio ajoutait à leur angoisse et le lendemain ils rencontrèrent les premières victimes de la tempête, un train de dix-sept wagons complètement déchiquetés en travers des voies. Des rescapés de l'accident avaient voulu sortir des épaves et le froid les avait saisis dans des attitudes de fuite. Plusieurs étaient même encore debout, comme sur un socle.

Des fantômes blancs qui le soir brillèrent dans la lueur des phares. Le trio devait camper là dans l'impossibilité d'aller plus loin. Les wagons obstruaient le réseau dans les deux sens.

— Cette fois, dit Lien Rag, il faut jouer les robinsons.

Il dut leur expliquer ce que signifiait cette expression. Le lendemain, il visita les débris des wagons et découvrit que l'un des

réservoirs de la loco éclatée contenait encore de l'huile de baleine. Ils organisèrent une opération de récupération qui s'avéra plus exténuante que la fonte du lard animal.

Dans la nuit suivante, ils furent réveillés en sursaut par un grand fracas et une illumination très vive de cette zone. Les brise-glaces venaient d'entrer en action et déblayaient les voies.

Un maître Aiguilleur responsable du district vint les voir. Gourmé, déplaisant, il leur posa des questions précises sur leur présence dans ce coin.

— Vous venez de la Compagnie de la Sainte-Croix, fit-il de plus en plus méfiant.

— Nous l'avons traversée en effet, dit Lien Rag, juste avant la tempête.

— Et ils vous ont laissé repartir alors que l'ordre de non-circulation était déjà donné ?

— Nous n'étions pas seuls sur le réseau, s'énerva Leouan.

Il ne lui accorda pas un regard, se doutant de son origine rousse. Il ne s'adressait qu'à Lien Rag et paraissait le reconnaître.

— Les convois en circulation cherchent surtout à se mettre à l'abri.

— Nous n'avons commis aucun délit ferroviaire, déclara Lien fermement.

— Vous peut-être, mais la Compagnie de la Sainte-Croix si. Ils devront s'expliquer.

Lien Rag essayait de se souvenir dans quelle Compagnie ils pouvaient bien se trouver. Dans le temps, c'était la Compagnie Harrison, mais celle-ci ayant fait faillite on avait taillé une parcelle pour la Sainte-Croix. Cette Compagnie en faillite dépendait de la Fédération et surtout de la Federal Bank où les Tarphys avaient des intérêts. Cet Aiguilleur travaillait peut-être indirectement pour les tuteurs à gages de Lady Diana.

— Vous devez rester ici à attendre que la voie soit libre. Ensuite vous devrez déposer à Cross Alta.

— C'est notre destination.

— Vous serez accompagné par deux Aiguilleurs de la Surveillance.

Il finit par s'en aller et Harl Mern referma le sas derrière lui avec un profond soupir.

— Quelle arrogance ! Cette caste devient de plus en plus prépondérante dans le personnel ferroviaire. Ils s'occupent de sécurité maintenant ?

— Vous l'avez entendu ?

— D'habitude, il y a une police nettement séparée, même en Transeuropéenne qui n'est pas un modèle de libéralisme pourtant.

— C'est une ruse pour nous retenir le plus longtemps possible, dit Leouan.

— Possible.

Le maître Aiguilleur revint avec deux autres membres de la caste.

— Il y a des traînées huileuses entre un réservoir de ce train accidenté et votre loco-car.

— Nous avons effectivement prélevé de l'huile, nos réservoirs étant à sec.

— Vous avouez donc ?

Lien Rag regarda Leouan, puis le professeur.

— C'était une question de vie ou de mort. Nous ne vous attendions pas de sitôt et nous avons pensé à sauver nos vies. C'est normalement accepté par les règlements ferroviaires.

— Il y avait des dizaines d'animaux morts autour de vous. Et vous pouviez récupérer leur gras.

— D'accord, mais nous avons hâte de quitter ce sale coin.

— Vous en avez volé pour une somme considérable. Il vous faudra répondre de ce délit. Et nous ne savons pas si vous n'avez pas également pillé le convoi. C'était un train de loisir rempli de riches Panaméricains qui visitaient l'Australienne. Nous allons vérifier si rien d'autre n'a été pris.

Il repartit, laissant les deux subordonnés à la sortie des sas.

— C'est mal parti, dit Lien Rag. Ils vont nous accuser de pillage, nous retenir le temps nécessaire pour que les Tarphys viennent nous cueillir.

— Nous ne pouvons pas faire autre chose, dit Leouan.

— Je me demande si le Kid interviendra. J'ai comme l'impression qu'il voulait se débarrasser de nous.

Une nouvelle fois le jour se leva sur le spectacle de désolation. Les équipes s'activaient et les brise-glace avaient fait du bon travail. On chargeait les débris sur des plates-formes. Les corps avaient disparu depuis la nuit. Dans une semaine il n'y aurait plus trace du désastre.

— On ne peut absolument rien tenter ?

— Pas avant Cross Alta où il y a plusieurs réseaux qui se croisent, mais nous serons étroitement surveillés, je suppose. Les

Tarphys ont dû promettre gros.

— On dit les Aiguilleurs incorruptibles.

— Ils acceptent de l'argent pour leur corporation.

Un peu avant la nuit, les deux Aiguilleurs montèrent dans la cabine et annoncèrent que le loco-car pouvait rouler. On avait installé des aiguillages volants pour rejoindre la voie libérée et Leouan se mit aux commandes et, à petite vitesse, se faufila à travers les engins de toutes sortes et les énormes brise-glace.

Plus loin les phares du loco éclairèrent les restes d'un immense iceberg qui avait dû être fragmenté à l'explosif, puis sectionné au laser. Il formait de chaque côté du réseau une paroi impressionnante de près de cent mètres de haut. Les rails n'existaient plus évidemment, et avaient été remplacés par une simple double voie.

Au-delà, des files ininterrompues de convois attendaient le feu vert. Convois de marchandises, de voyageurs, unités militaires inconnues. Il y avait aussi des voiliers avec leurs mâts dénudés. Des dizaines et des dizaines de voiliers avec leurs équipages rassemblés autour d'énormes braseros.

— Il y a des pirates dans le tas, dit Lien Rag. J'en suis certain. Des durs qui ne redoutent rien, même pas la température extérieure.

Plus loin, le loco-car prit de la vitesse et en principe atteindrait la cross station dans les prochaines heures. Mais l'embouteillage sur le réseau était monstrueux et seule la présence des Aiguilleurs, en l'absence de boîte de priorité, leur permettait d'emprunter la voie d'urgence. Un drapeau à l'enseigne des Aiguilleurs flottait sur le toit.

— Je n'ai jamais rien vu de tel sauf en Transeuropéenne, dit le professeur. Peut-être à Amertume Station, quand le Kid avait fermé ses frontières aux immigrants. J'ai passé là-bas les jours les plus noirs de ma vie, avant d'être emprisonné chez les Néos.

Soudain Lien Rag se mit à parler à la façon des Roux, c'est-à-dire avec des sons curieux, des gestes, des mimiques. Les deux Aiguilleurs fronçaient les sourcils, se regardaient interloqués.

— Dans la station ce sera la pagaille monstre et nous aurons une chance de nous évader. Même si nous devons prendre une direction totalement inattendue. Vers le nord par exemple. Ils ne pourront pas fouiller les centaines de trains qui attendent le passage. Ce serait illégal. Nous nous séparerons et nous allons nous donner rendez-vous dans un endroit tranquille. Que diriez-vous de China Voksals par exemple ?

— C'est une idée. Mais c'est un régime collectiviste très pointilleux, non ? fit Harl Mern.

— Nous n'avons pas le choix. De là-bas nous rejoindrons

facilement la banquise et le Kid.

Ils se turent car leurs gardes commençaient de manifester de la mauvaise humeur. Ils approchaient d'autre part de la petite station de correspondance. On appelait cross station un endroit où les réseaux se coupaient approximativement à angle droit. Sinon il y avait les Y station et les star station. Les stations étoiles pouvaient avoir jusqu'à douze, vingt branches.

— Non mais, où nous conduisent-ils ?

Ce n'était plus l'entassement des wagons, des locomotives mais soudain une voie de garage entièrement dégagée, construite dans la station entre deux murs épais de glace. La loco s'immobilisa entre. Il était impossible de sortir.

CHAPITRE XX

Le Conseil restreint de la Panaméricaine, qui regroupait les plus gros actionnaires du Consortium, se réunissait désormais dans l'une des anciennes villes d'autrefois, exhumée par les travaux du gigantesque tunnel Nord-Sud. Le Tube, comme l'appelaient les ouvriers.

Lady Diana, la P.D.G., avait choisi la Nouvelle-Orléans, et une ancienne maison de tolérance reconstituée approximativement d'après les meubles et les décors qui avaient résisté à l'écrasement des glaces.

L'endroit n'en demeurait pas moins sinistre malgré les tentures en velours cramoisi, les meubles tarabiscotés de l'époque 1800 environ. Dans le tunnel, les brouillards s'accumulaient et la ventilation ne parvenait pas à chasser cette épaisse condensation. On n'avait pas encore résolu ce problème ainsi que beaucoup d'autres.

Lady Diana, plus énorme que jamais dans cette robe fleurie très décolletée qu'elle exhibait, recevait ces êtres presque aussi riches qu'elle mais qui lui avaient confié la gérance de leur pouvoir.

Elle les fit entrer dans un petit salon mièvre, trop chargé en décorations équivoques. La seule femme du groupe des quatre regardait autour d'elle avec indignation.

— Vous auriez pu choisir un autre lieu.

— Vous avez sous les yeux l'exemple de la société décadente d'autrefois. Ça ne donne pas tellement envie de la retrouver, n'est-ce pas ?

Le Vétéran, qui siégeait dans le Conseil depuis une éternité, s'impatients :

— Alors ?

— C'est fait. Lien Rag a été capturé par des Aiguilleurs de la Fédération qui travaillent pour les Taphys. Non sans mal d'ailleurs. Cette famille dévouée a perdu l'un de ses membres et deux destroyers

dans l'aventure. Une tempête de glace effroyable. Lien Rag a été capturé. Il va passer en jugement pour pillage d'un convoi.

Son bras épais eut un geste d'indifférence.

— Un prétexte comme un autre.

— On va le condamner ?

— Sans le moindre doute.

L'autre femme pointa son menton ombré par des poils naissants.

— Que sait-il ?

— Beaucoup. Mais il n'est pas arrivé au-delà d'une certaine certitude. Il croit que des vaisseaux spatiaux sont venus chercher les humains rescapés de la Grande Panique et que certains se sont abîmés sur la terre glacée. L'un d'eux serait dans le Gouffre aux Garous, gardé par l'équipage lui-même qui aurait subi, du fait du rayonnement nucléaire, des mutations monstrueuses.

Le Vétéran ricana :

— C'est pas si mal.

— Oui, n'est-ce pas ? Mais c'est insuffisant pour nous inquiéter et nous avons bien fait d'arrêter ses recherches. Vous savez que c'est un technicien hors pair. Surtout en glaciologie. Je le condamne le cœur déchiré car il aurait pu nous aider magnifiquement pour le Tube.

— Il faut qu'il meure, dit l'autre femme.

— Il va mourir.

Lady Diana désigna le plateau des rafraîchissements et chacun se servit. Elle versa de la vodka dans du jus d'orange authentique. On avait créé des orangeraias dans d'immenses serres et un seul verre de jus valait autant que le salaire hebdomadaire d'un technicien de haut niveau.

— En recherchant ses origines, il a frôlé la vérité avec ce nom de Ragus. Cette ancêtre télépathe, et des foules de renseignements annexes. Il emportera ça dans un cercueil de glace.

— Il faut le brûler, dit le Vétéran, disperser ses cendres. Qui vous dit qu'on ne peut fouiller dans les neurones détruits d'un cerveau mort. Imaginez ce qui s'ensuivrait. Nous sommes toujours sous cette menace.

Instinctivement ils levèrent la tête vers le plafond décoré du bordel. On y voyait un faune poursuivre des nymphes apeurées.

— D'accord, dit Lady Diana. Nous avons pu nous dispenser de réunir le Conseil oligarchique et c'est déjà une bonne chose. Il aurait fallu débiller nos secrets. Je n'y tenais pas outre mesure.

— Et pour ce nain, que décidez-vous ?

Lady Diana les regarda. Ils ne lui avaient jamais pardonné sa défaite face aux armées dépenaillées du Kid. Elle avait perdu là-bas, du côté de Kaménépolis, les plus beaux bâtiments de leur flotte.

— Rien pour l’instant.

— Son viaduc avance à pas de géant.

— Son économie est prospère, menace la nôtre.

— Sa monnaie, la calorie, est en hausse. Il n’en faut plus que quatre cents pour un de nos dollars. Vous vous rendez compte ? À ce rythme ce sera catastrophique.

Lady Diana les méprisait tous, sauf le Vétéran. C’étaient des rapaces sans envergure. Ils manquaient de grandeur, d’idéal, se seraient contentés d’un pouvoir mesquin alors qu’elle leur offrait la domination mondiale. Elle les gavait de royalties, de revenus, de faveurs et ils n’en avaient jamais assez. La femme au menton poilu achetait de l’or et l’entassait dans son château mobile, par exemple. Elle vivait comme une misérable avec douze cents calories et ne tolérait qu’un minimum de chauffage.

— Nous avons le temps. Le Kid commettra des imprudences dont nous profiterons. Il ne nous gêne pas.

— Le litre d’huile de baleine a doublé, dit la femme.

— Bien sûr, mais ça ne durera pas. Bientôt nous allons lancer sur le marché le pétrole trouvé dans le sous-sol grâce à ce tunnel, le charbon, le bois. L’huile de baleine ne se vendra plus aussi bien.

— Il aura tout le marché, vous savez bien que le Tube ne sera pas fonctionnel avant des années.

— L’important était de neutraliser Lien Rag et de l’empêcher de répandre ses découvertes. Il fallait aussi stopper ce professeur qui était aussi dangereux avec sa théorie. Nous avons réussi. Le reste, petit à petit. Buvons, mes amis, et souhaitons que notre avenir soit fécond en aussi bonnes nouvelles.

Ça ne se passait pas trop mal. Elle pouvait escamoter certaines vérités fâcheuses. Comme les effondrements du Tube en certains endroits.

CHAPITRE XXI

Les deux Aiguilleurs de garde ne prêtaient aucune attention à leurs chuchotements. Il y avait plusieurs heures que leur loco-car stationnait sur cette voie de garage isolée, dans un quartier désert de la station. Les deux murailles de glace frôlaient les hublots, interdisaient toute fuite. Même au laser ils n'auraient pu forer un trou sans faire sauter le verre épais du hublot. Les deux gardes les surveillaient constamment, même s'ils les laissaient bavarder à mi-voix.

Lien Rag racontait comment il avait commencé à comprendre certaines choses dès qu'il avait découvert la station de pêche des Bermann-Veriano dans le sud, en bordure de la Province antarctique panaméricaine.

— Les Bermann descendaient d'un astronaute. J'ai d'abord cru qu'il n'était jamais revenu sur Terre après l'apparition des glaces, mais en fait il est revenu.

— Mais comment avez-vous trouvé cette station ? C'est une coïncidence qui me paraît bizarre à moi, un scientifique.

— Précisément. Dès lors, j'ai compris que j'étais en quelque sorte programmé pour aller fouiner dans certains coins. Je n'ai pas cru à la coïncidence.

Leouan se pencha vers le professeur.

— Il se croit prédestiné, fit-elle avec humour.

— Moquez-vous, dit Lien, mais écoutez-moi. Mon sentiment est qu'il existe des sortes de caches, des dépôts d'informations qui me concernent sur toute la planète. Mon organisme réagit à un signal spécial. J'ignore lequel. Par exemple quand les Cellules de Coordination Populaire m'ont envoyé dans le sud à la recherche d'un trou à phoques, j'ai accepté sans hésitation. Alors que je savais qu'on ne trouverait pas de phoques et que je risquais de rencontrer la mort

sur ce réseau secondaire oublié. Mais j'ai trouvé la station de pêche en question. Et dès lors j'ai accepté mon sort. J'ai anticipé sur mes recherches futures. J'ai découvert que depuis des générations les Tarphys s'efforçaient d'éliminer les gens et les lieux susceptibles d'apporter des révélations stupéfiantes. Je suis reparti en Transeuropéenne enquêter sur mes origines. J'ai découvert cet ancêtre, une femme nommée Ragus. On ne sait pas trop d'où elle venait mais je sais qu'elle avait des dons de télépathe.

— Vous vouliez aussi prouver que Jdrien n'est pas d'origine divine, n'est-ce pas ?

— Exactement. En fait, les dons de cette Ragus n'ont fait que transiter dans plusieurs descendants, sans jamais éclore, jusqu'à ce que Jdrien en bénéficie.

Leouan lui pinça le bras :

— Cette Femme Rousse, sa mère, Jdrou a été peut-être le catalyseur qui a révélé ces dons ?

— Pourquoi pas ? fit Lien Rag qui avait du mal à cacher son scepticisme.

— Elle a raison, Lien, fit gravement Harl Mern. Lorsque je vous exposerai totalement ma thèse, vous devrez en convenir.

— Écoutez, professeur, j'en ai assez de la religiosité et des superstitions. Je tâche de rester logique. Il est possible qu'on ait conditionné la famille Ragus pour un certain travail. Ça, c'est scientifique. On tripatouille dans les gènes et on peut obtenir un produit qui, un beau jour, accomplira ce que l'on attend de lui...

— Qu'avez-vous découvert en Transeuropéenne ?

Lien Rag regarda discrètement les Aiguilleurs debout dans le poste de pilotage. Pouvaient-ils entendre leur conversation ? Leur combinaison dissimulait peut-être des micros ultrasensibles. Mais il pensa qu'il ne pouvait se méfier de tout le monde.

— Nous devons profiter de ce sursis pour échanger le maximum d'informations, dit-il. Notre sort est désormais entre les mains des Tarphys et de Lady Diana et je ne conserve pas un très bon espoir.

— Alors résumez vos certitudes. S'il nous reste du temps vous nous fournirez les détails, les preuves.

— C'est très simple. Lorsque la lune a explosé, suite à une accumulation de déchets nucléaires sur son sol...

— Ces entrepôts avaient été effectués par les grandes nations à l'insu des habitants de la Terre, tint à préciser Harl Mern. J'en ai retrouvé les preuves.

— Lors de cette explosion, les Terriens qui colonisaient des

planètes lointaines ont essayé de venir au secours de l'humanité. Ils disposaient de plusieurs vaisseaux spatiaux.

— Pourtant, il n'y avait pas trente ans qu'ils vivaient en dehors de la Terre.

— D'accord, mais pour eux le temps s'est certainement accéléré et ils ont vécu sur d'autres rythmes biologiques, sociaux et spirituels. Si bien qu'ils ont fait des progrès fantastiques, alors que nous nous enlisons dans une technique lourde et encombrante. Mais ça reste à démontrer. C'est une opinion personnelle.

— Ils ne pouvaient quand même pas sauver les plusieurs centaines de millions de survivants avec leurs engins spatiaux ?

Lien Rag approuva :

— C'est un point obscur en effet. Là je bute contre cette évidence sans pouvoir l'expliquer... Mais des vaisseaux de l'espace sont revenus. Et certains ont explosé. J'ignore pourquoi, mais ils ont été en partie détruits. Dans ce fameux Gouffre aux Garous dont je vous ai parlé, il y a un vaisseau spatial dont le moteur nucléaire continue de fonctionner au ralenti, produisant lumière, chaleur et certainement faibles radiations. Les Garous qui séjournent autour sont les membres de l'ancien équipage, les survivants... Enfin les descendants des survivants qui en douze générations environ ont subi des transformations monstrueuses.

— Pourquoi restent-ils dans ce trou ? fit Leouan visiblement incrédule.

— Parce qu'ils sont également programmés, dit Harl Mern.

— Voilà, dit le glaciologue. C'est exactement ça. Ceux qu'on a pu rencontrer ailleurs sur la banquise ne l'étaient pas et se sont enfuis. Des tribus de Roux les ont recueillis parfois, ou encore les habitants de la Zone Occidentale.

Leouan ne montra pas si elle se sentait concernée, la Zone Occidentale étant le territoire que des Roux évolués comme elle s'étaient taillé dans la banquise de l'ancienne mer du Nord et qui servait de foyer d'accueil à toutes les tribus qui désiraient en finir avec la nomadisation.

— Je suis descendu dans le gouffre et j'en ai rapporté un objet curieux.

— Un fragment de céramique, m'avez-vous dit ?

— Une céramique d'une résistance peu commune mais à la surface calcinée par une température impossible à évaluer. J'ai lu des récits anciens sur le retour des capsules spatiales qui regagnaient la Terre autrefois. Par exemple celles qui revenaient de la Lune. Le frottement de l'atmosphère produisait une chaleur énorme. C'est ainsi

que j'ai pensé que le gouffre recelait l'épave d'un astronef.

Il se tut et observa leur visage. Leouan n'y croyait visiblement pas. Harl Mern restait plus prudent, cherchait les questions-pièges à poser.

— Je serais moi-même un descendant de ces cosmonautes. Mais ma famille, mes ancêtres si vous préférez, auraient eu plus de chance. Ils ne se seraient pas écrasés au sol. Si bien que je vais jusqu'à dire qu'il existe de par le monde, enfouis dans la glace ou des cachettes sûres, des vaisseaux capables de quitter notre planète.

— Je m'attendais à une pareille conclusion, dit Harl Mern. Mais vous la basez sur une hypothèse sans avoir vérifié celle-ci.

Lien Rag se leva pour aller prendre une boisson. C'était du jus de fruits synthétique. Il apporta trois gobelets et le container en plastique.

— D'accord. Mais j'ai retrouvé le nom de Ragus dans le Gouffre aux Garous. Et tatoué sur la peau de certains garous. Et dans la Zone Occidentale, un Roux primitif connaissait ce nom.

— Pardon, intervint Leouan. Il connaissait le mot de Sugar qui est l'inverse de Ragus. Normal qu'un primitif s'épanouisse à ce mot qui signifie sucre, douceur et bonheur par extension. Ça ne peut pas signifier autre chose.

Lien Rag leva la main en signe de conciliation.

— D'accord, d'accord, mais ma conviction est bien établie.

— Jdrien serait aussi programmé, prédestiné ?

— Pourquoi pas ?

— Pour sauver les humains ? Mais à la différence du messie des chrétiens, il ne s'agirait pas d'une symbolique religieuse. On ne sauverait plus les âmes cette fois, mais les corps ?

— La race humaine, dit Lien Rag.

— Bigre, fit Harl Mern. C'est aussi mystique, non, que le reste, à mon humble avis.

— Je vous l'accorde, mais il fallait que je vous fasse part de ces choses, même si elles sont fausses, même si je me suis trompé. Ne vous faites pas d'illusions. Nous sommes sur le point de mourir. Sur les trois, il y aura peut-être quelqu'un qui pourra s'échapper. Il devra rapporter à d'autres personnes ce que nous pensions. Vous, Harl Mern, vous avez une théorie sur l'origine des Roux, moi j'en ai une autre sur la possibilité de quitter ce monde glacé pour rejoindre nos frères de l'espace.

— Pourquoi, après ce premier échec, ne sont-ils plus intervenus ?

— Parce qu'ils nous croient disparus. Ils ont sacrifié un énorme potentiel technique pour nous secourir. Un tel effort a dû les freiner dans leur évolution pendant des siècles et leur laisser un si mauvais souvenir qu'ils n'ont plus récidivé.

— Ou alors ils ont disparu eux aussi, dit Leouan.

— C'est également possible.

Harl Mern regarda le fond de son gobelet comme pour y lire quelque chose.

— Vous pensez qu'on peut retrouver ces vaisseaux cachés ?

— Je ne suis certainement pas le seul à être programmé. On les retrouvera si Lady Diana et les siens n'y mettent pas obstacle.

— Nous ne saurions pas les utiliser, dit Harl Mern.

Lien Rag ne répondit pas. Il était certain du contraire. Mais ce n'était qu'une vue de son esprit. Il importait peu de la faire partager par les deux autres en de telles circonstances.

CHAPITRE XXII

Leur loco-car fut autorisé à se déplacer jusqu'au bout de cette voie de garage le lendemain matin, mais une escorte impressionnante les attendait sur le quai unique. Plusieurs dizaines de gardes, commandés par des Aiguilleurs en uniforme gris et noir, formaient une haie double. Les deux hommes et Leouan furent priés par gestes de descendre, de parcourir une dizaine de mètres et de monter dans un grand wagon solitaire où on les enferma dans des cellules étroites, séparées. Lien Rag sut qu'on allait les interroger sur un seul fait, le pillage de ce train de riches Panaméricains. Ce serait le prétexte pour les condamner.

Une heure plus tard, ils étaient conduits séparément dans la partie centrale du wagon aménagée en salle d'audience. Un grand maître Aiguilleur siégeait en haut d'une estrade, en uniforme d'apparat, avec deux assesseurs. Il n'y avait ni avocat général ni avocat de la défense, et ce fut l'un des assesseurs qui lut l'acte d'accusation.

Leouan fit un signe à Lien pour lui désigner les gardes en uniforme d'Aiguilleurs. Ils portaient tous des sortes de casques radio qui les empêchaient d'entendre les débats. Mais on pouvait leur envoyer des ordres sur une certaine fréquence.

On les accusait d'avoir détroussé les voyageurs morts et d'avoir caché leur butin dans la banquise. La plupart des cadavres retrouvés n'avaient ni argent ni bijoux.

— Reconnaissez-vous les faits ?

Ils nièrent d'un commun accord.

— Vous avez cependant avoué le vol de l'huile dans un réservoir, s'indigna le président.

— Nous avons emprunté cette huile sous couvert de la loi ferroviaire de survie en zone dangereuse. Nous n'avions plus de quoi

nous chauffer.

— Il y avait des monceaux de cadavres d'animaux à lard, utilisables, et vous possédiez une chaudière de fonte.

Le président brandit de grandes photographies et un des gardes alla les chercher, les posa devant les trois accusés. On y voyait la chaudière en question juste à côté de leur loco-car, puis plus loin un cadavre de phoque, plusieurs de manchots.

— À moins de deux cents mètres il y avait même un baleineau, dit le président.

— Nous avons trouvé plus pratique de prendre cette huile dans un réservoir percé. Elle aurait fini par disparaître en pure perte pour tout le monde.

— Si vous avez pris l'huile, vous avez pris le reste.

Lien Rag demanda la parole et l'obtint sans difficulté.

— J'ai une fortune personnelle. Si vous daignez entrer en contact avec la Banque de la Compagnie de la Banquise, vous découvrirez que mon compte est régulièrement alimenté en calories. Je touche des royalties sur un procédé inventé par moi, et que la Compagnie utilise pour construire ses viaducs en glace sur la banquise est.

— Nous ne jugeons que les faits. Ces touristes ont été dépouillés.

Lien Rag sourit.

— Dépouillés par les commerçants un peu trop avides des différentes Compagnies de la Fédération. On nous a dit que ce train retournait en Panaméricaine. Les voyageurs avaient tout dépensé et n'avaient plus argent en poche.

Mais il y avait des photographies. Des cadavres avaient été exhumés de leur gangue de glace avec brutalité. On leur avait fracassé le tronc, la tête, arraché les bras, des mains, on avait mutilé ainsi une vingtaine de corps.

— Nous voyez-vous en train de commettre ces atrocités ? demanda Lien Rag. Un professeur renommé dans sa Compagnie, une diplomate et un glaciologue ? Nous sommes vraiment des truands ? Nous avons l'air de bandits ?

Les trois Aiguilleurs parurent frappés de stupeur, comme s'ils réalisaient dans quel guépier ils s'étaient fourrés. Leouan se leva :

— Vous n'avez effectué aucun contrôle d'identité. Je suis effectivement diplomate. J'ai un statut particulier, reconnu par les Accords de NY Station. Je vous concède que vous puissiez ignorer la Zone Occidentale, une Compagnie dans l'hémisphère Nord, mais cette Compagnie est reconnue officiellement par plusieurs conseils

d'administration, dont celui de la Compagnie de la Banquise. Vous n'avez aucun droit de nous juger sans prendre vos renseignements.

Ce fut le coup de théâtre. Les trois Aiguilleurs se consultèrent du regard puis d'un seul coup le président se leva :

— Nous nous considérons comme incompetents pour juger une diplomate et, comme son cas ne peut être dissocié des deux autres, le procès se trouve ajourné.

Les trois amis n'en revenaient pas. Les Aiguilleurs quittaient l'estrade, disparaissaient au fond de la salle et les gardes abasourdis restaient dans l'expectative.

— Ils ont eu peur, dit Leouan. Mais ils trouveront d'autres juges moins scrupuleux.

— Nous relevons directement des Aiguilleurs pour cette accusation de pillage.

Un peu plus tard, on les enferma dans les cellules étroites du wagon-tribunal où ils attendirent jusqu'au soir, sans manger et sans boire. Alors on les reconduisit sous grande escorte dans leur loco-car, et ce dernier fut à nouveau dirigé entre les deux grands murs de glace. Cette fois, quatre Aiguilleurs se trouvaient à bord pour les surveiller. Mais ils pouvaient aller et venir, manger et discuter. On leur avait confisqué toutes les armes, même celles que Lien avait cru dissimuler. Le petit laser, pourtant de faible puissance, avait été emporté.

Ils mangèrent et burent en commentant la séance du tribunal.

— Lady Diana a commis une erreur, je pense, dit Lien Rag. Les Aiguilleurs se sont toujours estimés au-dessus du commun des mortels et indépendants des conseils d'administration des Compagnies. On n'y a pas pris garde mais en deux siècles ils ont constitué une caste internationale qui tient à ses prérogatives.

— Vous croyez qu'ils vont refuser de nous juger ? demanda Harl Mern.

— Non, mais ils vont devoir trouver autre chose. Je pense aux Tarphys naturellement.

— Ils peuvent nous exécuter sans jugement.

— Difficile à faire croire à l'opinion mondiale qu'il s'agirait d'un fâcheux et regrettable accident.

Lien Rag tapota le bras de Leouan.

— C'est toi qui nous protèges en fait.

— Le président me regardait avec horreur, sachant que j'étais métissée de Roux. Mais le mot diplomate a fait son effet, surtout dans cette petite Compagnie de l'Australasienne qui doit ménager tout le monde pour survivre.

Ils bavardèrent assez tard puis se couchèrent. Lien Rag et Leouan firent l'amour avec une frénésie silencieuse qui les exténua.

Toute la journée du lendemain se passa dans l'attente. Harl Mern ne voulait pas continuer l'exposé de sa thèse, comme s'il craignait que des oreilles invisibles ne captent ses confidences, même murmurées, et il était impossible de tout expliquer dans le langage spécial des Roux.

— Je préfère attendre un peu. Je vous ai fourni des données à partir desquelles plus tard vous pouvez parvenir aux mêmes conclusions que moi.

— Doubteriez-vous encore ? demanda Lien Rag agacé par tant de prudence.

Le professeur le fixa d'un air songeur puis finit par avouer qu'effectivement il commençait de douter.

— À cause de vous.

— Comment ?

— Vous étiez d'esprit plus rigoureux autrefois, du temps où votre métier de glaciologue vous obligeait à garder toute votre lucidité de jugement. Vos dernières explications ne m'ont pas tellement convaincu, surtout cette idée de prédestination me rebute.

— J'en ai l'intime conviction.

— Ce n'est pas suffisant. Après avoir écouté vos... paroles, je me remets en question. Je ne suis peut-être pas allé jusqu'au fond des choses.

Lien Rag s'emporta à froid :

— Nous allons mourir et vous tergiversez ? Que m'importe si vous vous êtes trompé. Je veux savoir pourquoi les Néos vous retenaient prisonnier, pourquoi les Tarphys veulent vous faire disparaître.

— C'est justement parce que je vais mourir que j'ai scrupule à laisser derrière moi une hypothèse que je ne pourrai défendre. Et si elle est fausse je serai ridiculisé. Je ne pourrai pas assumer mes responsabilités. Je vous en prie, laissez-moi le loisir d'y réfléchir encore un peu. Si l'on nous accorde quelques jours de vie, peut-être que j'oserai vous communiquer le résultat de mes derniers travaux.

La nuit revint et on fit avancer le loco-car en dehors des murailles de glace, uniquement pour changer les gardes. Ensuite le petit convoi reprit sa place.

— Ils ne trouvent pas de juge chez les Aiguilleurs, disait Lien Rag au repas du soir. Ils vont devoir nous extradier, trouver une Compagnie de la Fédération qui accepte de nous condamner à mort. Ce ne sera pas facile.

— Plus le temps s'écoule et plus l'espoir se renforce. Ikar va apprendre notre arrestation et interviendra auprès du Kid. Ce dernier viendra à notre secours.

Lien Rag regarda Leouan. Pas plus que lui elle n'y croyait vraiment. Le Kid avait désormais les mains liées par ses accords multiples. Il avait toujours considéré Lien Rag comme un adversaire, voire comme un ennemi. Père adoptif de Jdrien durant des années, il se résignait mal à ne plus avoir un droit de regard sur l'enfant.

— Yeuse nous aidera aussi, dit Leouan. Mais elle savait que la jeune femme n'avait aucune influence sur le Kid. Seul Jdrien était capable d'attendrir le Gnome.

CHAPITRE XXIII

Le train spécial du Kid, blanc rayé de jaune, roulait sur le 160^e en direction du nord. On avait transmis au P.D.G. de la Compagnie de la Banquise le message radio de ces inconnus qui se déplaçaient à bord d'un engin terrifiant. Il y avait les photographies de cet énorme cylindre pointu des deux bouts, qui se balançait à la verticale d'une station du Réseau du Méridien.

Il ne cessait de les détailler, en avait fait faire des agrandissements. On distinguait la grande nacelle, les hublots et, semblait-il, les contours flous de plusieurs visages derrière la grande vitre du poste de pilotage. Il y avait les hélices et puis la grande masse au-dessus.

— Gonflée à l'hélium, disait le message radio. Nous nous déplaçons sans magie, sans mystère, sans intervention diabolique. Ceci est une invention humaine remontant à des siècles. On pourrait affranchir l'homme de la dictature du rail.

Cette dernière phrase l'irritait. Il était en train de construire un empire colossal et ces gens-là essayaient d'introduire un autre moyen de survivre dans les glaces ? Ce dirigeable monstrueux ?

Il avait d'autres motifs d'inquiétude. On avait appris que Lien Rag et deux amis à lui se trouvaient détenus sous une accusation de pillage, dans une petite Compagnie de la Fédération Australasienne. Un procès leur était intenté par les Aiguilleurs qui s'occupaient de ce genre de délits. Yeuse était intervenue et maintenant c'était Jdrien qui tenaillait son esprit de supplications télépathiques. Il préférait s'éloigner vers le nord afin que l'enfant ne puisse plus envahir ainsi son cerveau. Glinda, sa femme, lui apporta du café et des brioches qu'elle déposa sur un coin du grand bureau. Le train roulait à grande vitesse sur ce réseau remodelé. Sans secousses dans une sécurité parfaite. Le Kid était très fier de ce progrès dans le transport.

— Tu peux rester si tu veux, dit-il à sa compagne. Bois du café

avec moi.

Elle n'acceptait jamais. Pas plus que de se mettre à table avec lui ou d'assister à une cérémonie. On ne parlait jamais d'elle, mais elle était vigilante, efficace, silencieuse. Avec elle il connaissait le plein épanouissement sexuel de son âge mûr. Sa petite taille ne la rebutait pas et elle avait aussi du plaisir avec lui.

Sautant de son siège, il lui prit la main, l'embrassa et l'entraîna vers une des baies au verre épais.

— Tu vois, un jour il y aura des stations sur toute cette partie déserte. Comme sur le Réseau de l'Est.

Il arrivait à peine à ses seins. Il appuya sa tête contre leur rondeur moelleuse, ferma les yeux. Il n'entendait plus Jdrien murmurer dans sa tête et en éprouvait du soulagement. Il allait disparaître pendant plusieurs jours pour ne pas avoir à intervenir pour Lien Rag.

Aussi agilement que possible, mais il éprouvait une certaine fatigue, il remonta dans son fauteuil, avala son café, émietta une brioche en réfléchissant.

— Regarde ces photographies, dit-il à sa compagne.

Le visage de Glinda exprima la terreur sans nom que chacun éprouvait à la vue de ce monstre volant. Il aurait pu la rassurer d'une explication mais ne jugeait pas que c'était prudent. Les gens devaient continuer d'éprouver ce genre de craintes. Leur bonheur ne serait jamais dans les airs, mais sur la banquise où lui, le Kid, réalisait pour eux des miracles. Jamais la vie n'avait été aussi belle que dans sa Compagnie. On y mangeait plus qu'à sa faim, on s'y chauffait sans problèmes et on fabriquait de plus en plus de biens de consommation qui agrémentaient l'existence. On commençait de lancer des loco-cars en fibres de silicium que l'on vendrait à bas prix. Chacun pourrait se déplacer à sa guise dans toute la Compagnie. Qu'avaient-ils besoin de ces fous du ciel ?

— Des Rénovateurs du Soleil. Ils ne l'avouent pas, mais ce sont des Rénovateurs qui changent de tactique. Ils veulent d'abord briser l'hégémonie du rail et des Compagnies, puis ils proposeront un retour graduel du Soleil et de la chaleur. Un plan sur plusieurs générations.

Il se tourna vers Glinda.

— Ils veulent faire disparaître la banquise, toutes les banquises, noyer le monde. Il n'y aura plus un endroit solide, sauf du côté des hautes montagnes d'Asie. Nous serons, du moins, les rares survivants, dans une atmosphère dangereuse de brouillard. Nous mourrons alors les poumons rongés par l'humidité.

Il cessa de crier et elle emporta le plateau, le laissa seul. Il se fit

donner les nouvelles les plus récentes.

— L'aérostat stationne toujours au-dessus de cette petite station de pêche. On peut le photographier, mais il est impossible de l'abattre. Ceux qui ont essayé ont entraîné une riposte inquiétante. Un rayon laser a gravé la banquise profondément. Ils peuvent enflammer nos wagons d'habitation si nous insistons.

C'était le rapport du chef de station. Il y avait déjà deux cents personnes environ, avec les ouvriers du chantier ferroviaire, qui avaient aperçu l'engin. Des tracts avaient été lancés, des messages radio largement répandus, si bien que peu de gens ignoraient désormais l'apparition de ce phénomène dans le ciel de la Compagnie.

Le train spécial ralentit et abandonna le réseau pour la petite voie unique qui conduisait vers la station de pêche. On y trouvait surtout du poisson et des algues. Une coopérative qui fonctionnait très bien et exportait même dans l'Australasienne.

— Nous approchons, dit le chef de train.

Le Kid eut un choc en découvrant ce point noir qui flottait dans les airs, à quelques centaines de mètres d'altitude, mais assez loin de la station dont il apercevait la verrière de plastique.

Avec ces jumelles, il découvrit l'aérostat peu à peu et ne put s'empêcher de s'émerveiller. Grâce à ses moteurs il pouvait se maintenir à la verticale au-dessus d'un point, et il réalisa quel merveilleux instrument de levage il représentait. Le professeur Lerys, de l'Institut de la Baleine, lui avait d'ailleurs fait part de sa découverte du filtre à hélium, utilisé par la nouvelle race des cétacés pour se déplacer sur la banquise entre deux trous d'eau.

— Vous connaissez Lien Rag ?

Une voix inconnue surgissait dans son cerveau et il sursauta.

— Lien Rag, le glaciologue ? Vous le connaissez ? C'est mon père. Vous pouvez me dire où il se trouve ?

Ce n'était pas Jdrien qui communiquait mentalement avec lui.

CHAPITRE XXIV

Le loco-car fut hissé sur une plate-forme exceptionnelle deux jours plus tard. On installa des parois mobiles pour le dissimuler aux yeux des curieux. Les gardes Aiguilleurs s'installèrent tout autour dans des combinaisons spéciales. Il y en avait une vingtaine et autant pour la relève dans le wagon de voyageurs attelé à l'arrière. Ils essayèrent en vain de voir quelle direction était prise. Pendant des heures, le convoi hésita entre plusieurs directions, zigzagua à travers l'énorme entrelacement des voies autour de cette cross station.

Lien Rag, qui surveillait le compas, finit par constater que la machine diesel piquait droit vers le sud au milieu de la journée.

— Cette fois, nous sommes fixés. Il est possible que nous allions dans la capitale fédérale, Stanley Station. Mais ça m'étonnerait.

— Ils n'oseront plus nous faire disparaître. Ils ont trop perdu de temps.

Leur vitesse n'était pas élevée, à peine quarante kilomètres à l'heure, et le convoi s'immobilisait très souvent en pleine solitude, sur des voies de garage, pour laisser passer les trains prioritaires. À la nuit ils n'avaient pas effectué plus de deux cents kilomètres, mais toujours dans la direction du sud.

— La Province de l'Antarctique, dit soudain Lien Rag alors qu'il préparait une omelette au lard de jeune phoque.

— Ils nous remettraient à Lady Diana dans ce cas ?

Leouan restait dans l'expectative, ne croyant pas qu'ils oseraient commettre une telle irrégularité, mais Lien Rag avait vu pire.

— En Patagonie, ils ont liquidé toute une sous-commission d'enquête dépendant de l'organisation des Accords de NY Station. Sur l'ordre de Lady Diana. Aucune Compagnie n'a protesté ou réclamé une contre-enquête. La puissance de la Panaméricaine est telle qu'on ne peut espérer aucune intervention. C'est à nous de nous débrouiller.

— Il est impossible de s'évader, dit Harl Mern. Nous sommes étroitement surveillés.

— Nous roulons dans une région désertique.

— Comment le savez-vous, Leouan ? demanda le professeur.

La jeune femme désigna le ciel qu'ils pouvaient apercevoir.

— Il n'y a pas de condensation à basse altitude, ni goélands. L'air paraît plus pur. Les grands réseaux provoquent une augmentation de la température. Attirent les goélands par les déchets que l'on jette sur les voies. Les grands trains vident leurs toilettes régulièrement, leurs poubelles.

Lien Rag alla chercher les *Instructions Ferroviaires* de cette zone, en tout une dizaine de manuels qu'ils se partagèrent pour les consulter. Lien finit par trouver le premier, car il avait une grande habitude des *Instructions*.

— Nous sommes sur ce réseau-ci... Voyez la carte. Nous évitons l'inlandsis australien pour naviguer en pleine banquise, sur un ensemble de quatre voies seulement. Mais pour autant le mécanicien n'a pas augmenté sa vitesse.

— Et vous en tirez quelle conclusion ?

— Que des négociations sont encore en cours. Il y a Lady Diana, mais aussi les Aiguilleurs, les Tarphys et peut-être enfin le Kid qui exige qu'on attende son envoyé spécial. Ça pourrait être Yeuse. Jadis elle a représenté le Kid auprès de l'Organisation des Accords de NY Station et s'en est bien tirée. Il peut l'envoyer pour négocier notre libération.

— Tu n'y crois pas beaucoup, dit Lien Rag.

— C'est vrai, je n'y crois pas.

Le train s'immobilisa dès la tombée de la nuit et Lien Rag essaya de faire le point, ce qui était assez hasardeux.

— À cette allure nous ne serons pas dans l'Antarctique avant plusieurs jours.

— Et s'ils nous abandonnaient ? dit Harl Mern.

Il se précipita vers un des hublots et fut heureux de voir les Aiguilleurs qui montaient la garde sur la plateforme de transport. Il retourna s'asseoir en face d'eux.

— Croyez-vous, dit Lien Rag, que si je m'étais trompé pour les vaisseaux spatiaux nous serions ici ?

Ils ne répondirent pas et le glaciologue alla s'allonger sur sa couchette dans la cabine arrière. Dans la nuit, le grincement de l'attelage le réveilla. Ils recommençaient de rouler lentement. Les Aiguilleurs ne devaient pas accepter les conditions de Lady Diana et

faisaient durer les négociations.

Au petit déjeuner ils étaient à nouveau arrêtés quelque part. Dehors les sentinelles allaient et venaient, remplacées toutes les heures.

— Vous savez à qui me font penser les Aiguilleurs ? Aux Templiers de l'Histoire. Vous savez ce que sont les Templiers ? demanda le professeur.

Il leur raconta alors ce qu'il savait sur cet ordre militaire et religieux.

— Ils devinrent riches et puissants pendant deux cents ans, mais périrent tous sur le bûcher à l'instigation de Philippe le Bel qui se méfiait d'eux et envoyait leurs richesses. Les Aiguilleurs pourraient bien rencontrer leur Philippe le Bel en la personne de Lady Diana.

Le convoi s'ébranla et ils constatèrent qu'ils roulaient en marche arrière. Puis ils durent emprunter un aiguillage et la machine diesel manœuvra autour d'eux, ronronnant avec force. Ils repartirent vers le nord.

— De plus en plus étrange.

— Peut-être aurons-nous la chance de nous en tirer, dit Lien Rag.

— Dans ce cas, nous serions inoffensifs avec chacun nos petits secrets, fit Harl Mern amusé.

Lady Diana allait peut-être le récupérer pour travailler à son grand tunnel Nord-Sud, ce fabuleux projet qui lui donnait tant de tracas. Elle avait imaginé un passage sous la glace à même le sol de jadis, pour retrouver les richesses perdues grâce à des dérivations de chaque côté du tronc commun de l'entreprise. Lien Rag avait calculé qu'il faudrait de longues années de travail acharné, peut-être vingt ou trente ans, et que les trois quarts de l'énergie mondiale finiraient par être absorbés par ce travail gigantesque. La guerre entreprise contre le Kid n'était qu'une volonté de s'emparer d'une Compagnie qui produisait l'huile de baleine en quantité, et disposait d'un volcan, énorme dispensateur de chaleur.

— Il se passe quelque chose.

Deux Aiguilleurs venaient d'entrer dans le loco-car et se mettaient aux commandes. Le petit train descendit en marche arrière la rampe très raide pour quitter la plate-forme.

CHAPITRE XXV

Le jeune physicien perdit patience et prit le micro pour adresser les pires injures au Kid. Ils pouvaient apercevoir son train spécial en bas, sur la voie unique. Mais lui ne daignait pas répondre à leurs appels, ni même vouloir engager le dialogue.

— Vous porterez la responsabilité des événements futurs, hurlait Greog. Nous allons créer d'autres dirigeables, des dizaines d'appareils qui survoleront le monde et faute d'un accord vous serez dépassé, abandonné. Votre Compagnie ne se développera plus dans les normes anciennes.

— Du calme, dit Julius, qui d'une main tâtonnante cherchait à couper le micro.

— Il nous méprise. Il se dit libéral, ouvert aux idées nouvelles, mais il redoute la superstition de l'opinion publique. Pourtant il est en position de force depuis sa victoire sur Lady Diana. Il pourrait imposer ce qu'il voudrait et nous sommes l'avenir de cette planète.

Julius réussit à couper l'émission et Greog se résigna, alla consulter ses cadrans.

— Nous pouvions lui demander de l'huile pour rester un peu dans ces parages mais désormais il nous faut rentrer. Nous en sommes à soixante heures.

— Les vents sont toujours du sud dans ce coin.

— Souhaitons-le.

Liensun était aussi très fâché. On lui avait dit que dans ce petit train blanc griffé d'or il y avait un nain qui connaissait son père, et il avait essayé de parler dans sa tête, était certain d'avoir réussi, mais ce nain avait fermé son esprit et n'avait pas daigné lui répondre.

— Partons, dit Ma très inquiète de la tension générale.

— Ils préparent quelque chose, dit Ann, peut-être un gros laser qui fera éclater nos ballonnets les uns après les autres.

Greog lança ses moteurs et le dirigeable se cabra un peu, oscilla avant de s'éloigner lentement. Les habitants de la petite station de pêche, à l'abri de leur verrière, levaient la tête vers eux. Bientôt ils furent invisibles et la station ne fut plus qu'un point dans l'étendue bleutée de la banquise.

Un silence étouffant pesa sur le groupe pendant des heures. Les moteurs tournaient rond et la navigation aérienne s'effectuait sans heurts. Pourtant ils n'étaient pas aussi heureux que prévu de retourner dans leur petite station nordique. Ils ne digéraient pas ce mépris du Kid, son refus de dialoguer.

— Ce qu'il faut, dit Greog alors que la nuit approchait et qu'ils volaient depuis quatre heures, ce qu'il faut, c'est aller jusqu'à sa cité cristalline, Titanpolis. Quand nous réussirons cet exploit, il ajoutera foi à nos propos, pas avant.

— Il faudrait un dirigeable trois fois comme celui-ci.

— J'y songe.

Liensun se faisait câliner par Ma qui l'avait pris sur ses genoux et lui caressait la tête. Elle n'avait jamais pu mener une grossesse à terme. S'en était un peu désintéressée alors, mais cet enfant la ravissait. Elle lui reconnaissait de graves défauts, des pensées parfois déplaisantes, mais il avait besoin d'elle, de sa tendresse.

— Je tuerai le Kid un jour, dit-il à son oreille.

Elle sourit. Le Kid allait devenir pour lui le croque-mitaine, ce n'était pas mauvais. On avait besoin de ressentiment pour atteindre l'âge adulte et affiner sa personnalité.

— Je retrouverai mon père. Et aussi mon frère. C'est vrai que j'ai un frère. J'ai aussi Jaël comme sœur, et d'autres frères et sœurs qui sont morts lorsque ma mère a été assassinée.

— N'y pense plus, dit Ma, et calme-toi. Tu veux un peu de lait chaud ?

Elle l'installa sur sa couchette, alla prendre un bloc de lait dans le compartiment congélation en contact direct avec l'air extérieur. Elle le fit fondre, y mélangea un parfum bizarre que le gosse aimait et le lui apporta avec des galettes sucrées.

— Qui prend les commandes ? demanda Greog, j'ai à faire quelques vérifications dans l'enveloppe.

Ma pensa qu'il voulait rejoindre Jaël dans la soute. Cette malheureuse fille n'avait pas quitté cet endroit durant tout le voyage. Elle claquait des dents à la moindre vibration de l'aérostat.

Ann, résignée, prit les commandes, sachant que son mari allait faire l'amour à cette fille. Désormais, elle devait accepter cette

infidélité. Ma attendit que l'enfant ferme ses yeux pour s'occuper de Julius. Elle prépara des sandwiches et en apporta aussi à la jeune femme qui conduisait le dirigeable à travers la nuit.

— Nous économisons du carburant, dit-elle... Nous aurions pu rester plus longtemps là-bas, essayer de convaincre cet homme de notre bonne volonté.

— Mangez, dit Ma, vous en avez besoin.

— Je ne pourrais pas avaler un morceau... Que devons-nous faire. Ma, vous seule et Julius pouvez nous guider.

— Mais à quel sujet ?

— Pour tout... Tout... On ne peut pas rester ainsi, désespérés, isolés... Ce dirigeable est une utopie. Nous avons découvert ses limites. Chargé à bloc, il n'a que cent heures d'autonomie et nous ne trouverons pas à nous ravitailler. Il n'est plus question du tour du monde, sauf si nous nous posons auprès des trous à phoques de la banquise. Mais ensuite, dans les régions peuplées ? Et regardez notre décadence psychologique, sentimentale... Je sais que cet enfant vous régénère, Ma, et que vous êtes heureuse désormais avec lui. Quand je le vois dans vos bras je ne sais qui envier, lui qui est cajolé ou vous qui pouvez reporter sur lui votre trop-plein d'affection.

— Il faut lutter, Ann, ce n'est qu'une mauvaise période... Ce dirigeable est une utopie peut-être, mais le prochain nous permettra...

— Vous savez bien qu'il nous demandera des années de travail et de sacrifices. La mise au point de celui-ci nous a empêchés de voir le temps passer, mais rendez-vous compte qu'il y a trois années que ça dure... Et le Soleil est toujours caché par ces maudites poussières lunaires. Nous ne progressons pas, nous sommes coupés des autres Rénovateurs du Soleil. Parfois je donnerais n'importe quoi pour rencontrer les Sorciers, ces Rénovateurs qui utilisent la magie pour ressusciter le Soleil. Eux au moins se retrouvent dans des réunions secrètes, pour des incantations.

— Nous progressons quand même, dit Ma impressionnée. Nous volons alors que nous étions nous aussi conditionnés par le rail. Je crois qu'il faut poursuivre.

Ann, le visage bouleversé, regardait la nuit épaisse devant elle. Elle aurait donné dix ans de sa vie pour voir une lumière sur la banquise.

CHAPITRE XXVI

Ils dormaient encore quand Greog aperçut leur petite station perdue sur la banquise. Depuis un moment il avait repéré le segment de voie vers le sud, interrompu en plusieurs endroits. Puis cette petite boule frileuse qui devenait presque émouvante de solitude et d'abandon. La ligne continuait vers le nord et à plus grande altitude il aurait pu apercevoir Tusk Station, une agglomération plus importante sur le Réseau des Disparus.

— On arrive, les amis, on arrive, on va retrouver nos pantoufles et nos chères habitudes.

Ma se réveilla la première et sortit de sa couchette, enfila sa combinaison. Dans la procédure d'atterrissage, mieux valait tout prévoir. Un câble pouvait casser, fouetter le dirigeable et crever une grosse quantité de ballonnets, les précipitant vers le sol. Ou encore il pouvait faire sauter les vitres de la nacelle et faire entrer le froid mortel.

— Debout, tout le monde, debout, chacun à son poste !

Ann arriva ainsi que Julius puis l'enfant qui tenait de petit rôles. Il vérifiait les tensiomètres par exemple, pour éviter que les câbles ne soient trop étirés.

— Rien de particulier ?

— Tout a l'air en ordre.

— Si on allait faire un tour plus loin ? proposa Julius. J'ai comme un doute. Je ne veux pas vous effrayer mais tout de même je préférerais.

— Il nous reste pour une bonne heure de moteurs, allons-y, dit Greog.

Il garda la même attitude et avança lentement vers le nord en suivant la voie ferrée.

— Hé, qu'est-ce... Une congère sur les rails ?

— Oui, de belle taille, dit Greog qui entreprit de tourner lentement autour de cette masse de glace.

Puis il lâcha un peu de gaz, perdit de l'altitude.

— Il y a des gens, dit Liensun, là-dessous. Il y a des gens.

Ce n'était pas de la glace mais une bâche qui recouvrait une draisine, laquelle se déplaçait lentement vers le sud.

— Ils ne nous ont pas vus, dit Ma.

— Mais que veulent-ils ?

— Ce sont les mêmes que l'autre fois, sauf qu'ils n'ont pas emprunté leur locomotive patchwork. Nous intriguons cette bande qui veut savoir ce qu'est devenue celle de Kroual.

— Il faut atterrir chez nous et nous préparer à les recevoir, dit Julius qui n'évaluait pas la distance.

— Je crains que ce ne soit trop tard, murmura Ann qui se trouvait près de lui. Vraiment trop tard. Nous aurons plus d'une heure de procédure d'approche et eux seront devant la station dans une demi-heure.

Ma ferma les yeux, se souvenant que l'autre fois elle avait été véhémement et sans appel pour qu'on détruise Kroual et sa bande. Pouvait-on continuer de tuer inlassablement pour protéger leur base secrète ?

Ils se tournaient vers elle précisément, à cause de sa cruauté précédente.

— Non, ne comptez pas sur moi, dit-elle sèchement.

— Il faut réagir vite, fit Greog. Sinon il ne nous restera plus que ce dirigeable et une demi-heure de carburant.

— Les rails, dit Ann, il faut descendre au maximum pour que le laser puisse sectionner ces rails d'acier à l'ancienne.

Greog haussa les épaules.

— Ça veut dire moins cinquante mètres avec les ascendances et les trous d'air. Nous allons soit racler soit faire des bonds énormes très dangereux.

— Il faut s'ancrer.

Greog pivota et fonça vers le sud au maximum. Vingt kilomètres plus loin il commença de descendre en essayant de stabiliser l'appareil en point fixe. L'ancre de nez fila vers le bas et crocha très vite. Celle de l'arrière eut plus de mal et il dut d'abord la remonter. Alors seulement il put commencer de se rapprocher de la voie ferrée. Mais le radar signalait l'approche du convoi camouflé sous sa toile de bâche.

— Ça doit être un petit attelage de trois, quatre draisines bourrées de truands qui doivent espérer se remplir les poches. Ils seront ici dans une demi-heure. Ils progressent lentement pour tenter de ne pas réveiller les appareils de surveillance.

Ils se rapprochaient. Cent mètres, quatre-vingts, soixante. Cinquante.

Mais Greog continua. Leur petit laser pouvait faire fondre les congères et découper un rail à moins de dix mètres. Que donnerait-il de plus loin ? Lorsqu'il avait menacé les banquisiens d'incendier leur station, il bluffait. Il avait pu tracer des sillons dans la banquise mais n'aurait jamais pu tenir cette gageure.

— Maintenant, supplia Ma, c'est trop dangereux.

Le dirigeable avait des soubresauts. Il faisait moins froid à cette altitude qu'à mille mètres et l'air ordinaire entre les ballonnets d'hélium se réchauffait et modifiait l'assiette de l'aérostat.

— Maintenant.

Greog ouvrit la baie vitrée et se pencha avec le laser dont il s'était équipé. Il visa le premier rail et le sectionna en une minute. Il recommença chaque fois, sans oser regarder le radar. Les autres le faisaient pour lui, et sur l'écran la masse bizarre de cette draine camouflée formait une sorte de flocon.

— Maintenant derrière nous. Il faut les tronçonner. Ensuite il faudra les déplacer avec le mât de charge.

— Tu n'auras jamais le temps, dit sa femme. On aurait dû provoquer un éboulement sur les voies. Pour les arrêter déjà avec des congères de glace.

Greog n'écoutait pas. Il courait vers l'arrière de la nacelle, ouvrait un hublot pour recommencer l'opération. Il ne savait pas comment il déplacerait les tronçons, peut-être avec une ancre. Le mât de charge ne serait pas tellement utile sans grappin au bout du câble.

— Greog !

Ann venait de le rejoindre, livide.

— Ils arrivent et nous ont découverts. Ils ne se camouflent même plus. Tu entends ?

Le bruit du laser l'en empêchait.

— Ils nous tirent dessus. Ils sont fous de terreur. Ils vont crever le ballon.

— Calme-toi. On doit pouvoir repartir maintenant.

CHAPITRE XXVII

Pour la seconde fois ils se retrouvaient dans une salle d'audience, en face de juges vêtus bizarrement de toge et portant perruque. Il y avait un avocat également habillé de la sorte et un procureur.

Ils étaient accusés d'avoir pillé un train de voyageurs et essayé de s'enfuir. Le tribunal venait de se déclarer compétent pour juger de ce crime et un Aiguilleur entra pour exposer les faits.

— Nous ne savons même pas où nous sommes, dit Lien Rag, c'est fou.

— Silence ! hurla le président. Sinon je vous fais expulser et vous serez jugés en votre absence.

L'Aiguilleur racontait que ce trio avait profité d'un accident ferroviaire pour dépouiller les victimes.

— Le butin, ils l'avaient sur eux ? demanda un assesseur.

— Ils ont dû le cacher sur place en espérant revenir le chercher. Mais nous n'avons pas pu le retrouver, Votre Honneur.

L'Aiguilleur donna une estimation de ce butin et parla de plusieurs centaines de milliers de dollars, ce qui impressionna la cour.

— Pourquoi n'ont-ils pas été condamnés à Cross Alta ? demanda le président.

— La prévenue dit qu'elle est diplomate et doit bénéficier des droits attachés à sa fonction.

— Ici à Ring Station ça n'a aucune valeur.

Ring Station ? La capitale de la Ring Company, une Concession taillée selon un cercle, minuscule et habitée par une secte de fanatiques.

— Nous sommes fichus, murmura-t-il. Ce sont des sortes de fous illuminés. Ils s'intitulent les Éboueurs de la Vie Éternelle. Jadis ils se

chargeaient du nettoyage des wagons et des stations, mais peu à peu ils se sont laissé envahir par le sentiment qu'ils étaient choisis par le destin pour débarrasser le monde des scories comme les assassins, les voleurs, les trafiquants. Lady Diana ne pouvait pas mieux choisir.

— Dernier avertissement, tonna le président. À la prochaine parole vous serez reconduit en cellule.

L'acte d'accusation était terminé et le président les regarda :

— Vous plaidez coupable ou non coupable ?

L'avocat se leva. Il était énorme, très rouge. Lien Rag se leva aussi.

— Non coupable.

— Quel cynisme, fit l'avocat général.

— Nous sommes victimes d'un complot, laissez-moi vous expliquer.

— Taisez-vous. Qui est cette jeune femme ?

Leouan se leva, se nomma et expliqua qu'elle représentait la Zone Occidentale auprès de la Compagnie de la Banquise, ce qui emplit le président de fureur.

— Je ne connais pas la Zone Occidentale, mais la Compagnie de la Banquise est un repaire de jouisseurs démocrates et de filles de joie. Un jour ils seront balayés comme tous ceux qui salissent notre belle planète. Et je veux entendre ce vieillard, votre complice.

Harl Mern se leva à son tour, très pâle. Tout cela n'était qu'une sinistre comédie. Les Éboueurs de la Vie Éternelle se montraient ravis, flattés du rôle de justiciers que Lady Diana leur faisait jouer. Ils allaient se montrer sans pitié.

— Je suis professeur ethnologue. Je n'ai rien à voir avec un quelconque pillage de train, comme mes compagnons d'ailleurs qui sont des personnes fort estimables. Si vous nous condamnez, la réprobation sera unanime et vous aurez à en répondre devant la justice des Compagnies.

— Vous menacez la cour, hurla l'avocat général, et leur avocat leur tourna ostensiblement le dos.

— Vous êtes les ordures de l'humanité, ajouta le président.

Lien Rag s'était laissé dire qu'ils appliquaient à la lettre un règlement sanitaire, édicté depuis des siècles, qu'ils auraient trouvé dans des fouilles. Ils s'exprimaient comme l'auraient fait des nettoyeurs. Ce langage artificiel automatisait leur façon de vivre et de rendre la justice.

— La parole est à l'avocat général.

Suivit un discours incroyable. Cet homme de petite taille, très

véhément, les traita de parasites qui ne cherchent qu'une chose, à semer l'incurie et le désordre. Il fallait les détruire, les aseptiser, les rendre inoffensifs. La propreté mondiale se trouvait menacée par leur présence, comme le corps d'un malade par un microbe.

Leur avocat ne plaida qu'une seule chose. On n'avait pas retrouvé le butin volé et il les supplia de dire la vérité, affirmant que la conscience soulagée ils seraient mieux à même d'accepter la décision du tribunal.

— Je sais que ce procès est truqué. Depuis des jours on essaye de nous juger, mais sans y parvenir. Les Aiguilleurs eux-mêmes ont reculé devant cette infamie et vous, vous acceptez de l'accomplir.

Après quelques secondes de stupeur, Lien Rag fut soulevé de son banc et entraîné dans le wagon-tribunal, jeté dans une cellule étroite où il ne pouvait ni se coucher ni se mettre debout. Il y resta près d'une heure accroupi, essayant de ne penser à rien. Trois gardes vinrent le chercher et le portèrent jusque dans la salle de tribunal.

La cour revint pour lire le verdict. Ils étaient condamnés à mort tous les trois, par congélation, ce qui surprit Lien Rag.

— La glace purifie tout, dit le président en épilogue, et vous serez purifiés pour comparaître devant les juges de la vie éternelle.

Tous les assistants se recueillirent, sauf les détenus qui échangeaient des regards consternés. Lien Rag pensait que Lady Diana avait commis une faute stupide. Jamais personne ne croirait à ce verdict prononcé par des gens réputés pour leur fanatisme de névropathes. Elle le comprendrait bientôt quand sa haine commencerait à s'apaiser. Mais d'ici là ils risquaient d'être congelés tous les trois.

Leouan lui demanda tout bas où ils allaient être conduits ensuite.

— Je ne sais pas.

— Le loco-car ?

— J'en doute. Nous l'avons vu pour la dernière fois aujourd'hui.

— Mais c'est absurde. Je ne veux pas mourir ainsi.

— Personne ne sait que nous nous trouvons dans cette minuscule Compagnie perdue dans la banquise à proximité de l'Antarctique.

Harl Mern se pencha vers eux.

— Il faut que je vous parle. Je ne peux pas partir sans me confier à quelqu'un.

CHAPITRE XXVIII

Ils avaient dû cisailer les câbles des ancrs pour que le dirigeable prenne rapidement de la hauteur. Les assaillants tiraient, heureusement, avec des carabines classiques. Chaque fois un ballonnet explosait, mais l'enveloppe tenait bon, recueillait l'hélium qui s'échappait et ils montèrent rapidement à huit cents mètres, tandis que les moteurs les entraînaient vers le sud. Les inconnus des draisines cessèrent leur tir. Ils venaient d'arriver à l'endroit où les rails étaient sectionnés.

— Ils répareront vite, dit Ma. Les rails sont en place, avec juste le sectionnement. Un peu de résine et ils pourront passer.

Mais Greog se souciait d'autre chose. L'enveloppe était perforée. En plusieurs endroits et l'hélium finissait par s'échapper. Elle se ratatinait à vue d'œil, formait de grands plis, pendait sur un côté, prenait un aspect lamentable.

— Il faut les empêcher d'atteindre la station, dit Ann. De cinq cents mètres on peut provoquer un éboulement de congères.

Des murailles de dix à vingt mètres longeaient le petit réseau sur des kilomètres. Greog se demanda si leur propre perte de temps serait inférieure à celle des autres, obligés de débayer la glace. Une heure de répit leur permettrait de se poser et d'organiser la défense de la station. À condition que l'atterrissage se passe bien. Il leur manquait des ancrs restées au nord. Ils devraient faire avec celles des côtés et ce ne serait pas facile.

Ma tendit le bras.

— La station !

L'aérostat descendait sans intervention humaine, se trouvait à quatre cents mètres. Ann ouvrit la baie, installa le laser. Le rayon était difficile à ajuster avec les soubresauts du dirigeable, mais d'un seul coup un grand pan de glace s'abattit sur la voie, l'obstruant sur des

dizaines de mètres. Ils crièrent hurrah mais il fallait continuer, et Greog dut venir à la rescousse tandis que Ma prenait la barre du dirigeable.

L'appareil avait des chutes libres subites puis remontait d'un coup sans prévenir. Le maniement du laser en souffrait mais les draisines n'étaient jamais bien équipées pour attaquer les congères. Ils n'étaient pas rassurés pour autant. Ces barbares qui venaient piller la station étaient habitués aux pires conditions de navigation. Ils trouveraient le moyen de dégager une voie pour passer, même en prenant des risques.

— Il faut rentrer, dit Greog.

Non sans mal, ils se traînèrent vers la station. Ils crurent même que la nacelle allait défoncer la demi-sphère en résine bactérienne, heureusement peu rigide. Ils n'auraient eu aucun mal, mais la station n'aurait plus été protégée du froid.

Greog réussit à accrocher une ancre sur les traverses en bois et le dirigeable s'arrêta brusquement. Si fort que tous les appareils, les stocks de matériel sortirent de leur logement ou cassèrent leurs amarres. On entendit Jaël piailler de terreur dans la soute. Le dirigeable se coucha sur le côté, déchira davantage son enveloppe sur les congères. La nacelle racla terriblement avant de s'immobiliser sans mal.

— Vite à la station. Il faut emporter le maximum. N'oubliez pas Jaël.

Mais la jeune fille surgissait comme une folle dans la cabine de pilotage et se ruait vers la porte. Liensun lui cria de l'attendre, mais elle n'entendit rien et courut vers la station. Ma emporta l'enfant et tira Julius par la main. Ann venait avec le laser et Greog avec tout ce qu'il avait pu trouver à portée.

Ils purent effectuer plusieurs voyages avant que ne surgissent les draisines couvertes de glace. Ces gens-là avaient foncé dans les congères que le laser avait fragmentées et avaient réussi à les traverser. Peut-être en déraillant plusieurs fois, mais le résultat était qu'ils attaquaient immédiatement.

Pris de terreur à la vue du dirigeable couché sur la banquise, c'est lui qu'ils choisirent comme cible, et cela permit au petit groupe de se réfugier dans la station et de les attendre l'arme au poing. Greog s'était équipé du laser et la première draine y perdit son diesel situé à l'avant. Il explosa dans une flamme énorme et les débris retombèrent un peu partout, même sur la coupole en résine bactérienne. Le froid s'y engouffra et dès lors ils durent se battre en combinaison isotherme.

Impressionnée par cette résistance inattendue, la bande reflua,

les autres draisines reculèrent à bonne portée. Ils laissaient quatre cadavres calcinés sur la glace, et peut-être des blessés cachés dans les congères. Le ballon achevait de perdre son hélium sur le côté de la station, avait l'air d'une énorme baleine échouée. Greog essuya ses larmes avec rage et dirigea le laser vers son œuvre.

— Non, dit Ma, pas ça.

Il la regarda et secoua la tête.

— C'est fichu, de toute façon. Même si on les liquide, tous ces salopards, d'autres reviendront inlassablement pour piller, tuer, violer. Nous les attirons comme les ordures les rats. Il ne faudra pas rester ici et nous n'avons plus le moyen de nous en aller.

Les barbares venus de Tusk Station attaquèrent une heure plus tard avec une fureur incroyable. Ils paraissaient se moquer de la mort. Ils avaient abandonné leurs draisines et surgissaient de partout à la fois. Avec des grenades ils faisaient exploser la glace, provoquant des nuages épais de grêle à travers lesquels ils se mouvaient à l'aise, progressaient. Il fallait le laser pour transformer ces nuages en eau et les découvrir. Greog s'y employait tandis que les autres tiraient avec des armes classiques. Même Jaël qui, revenue sur la glace ferme, semblait avoir retrouvé sa lucidité.

Ils pénétrèrent dans la station, mirent le feu à l'un des wagons du train des chasseurs de phoques, mais commirent une erreur en croyant profiter de cet incendie pour investir le reste. Dans la nuit tombante ils se découpaient fatalement et Ma, qui était mauvaise tireuse, affirma plus tard en avoir abattu quatre.

Plusieurs, rendus encore plus sauvages par les fourrures dont ils se revêtaient, atteignirent le cœur de la station où se tenait le groupe des Rénovateurs. On vit leur visage horrible à travers leur masque translucide et Jaël, prise d'une fureur sans nom, brandit à deux mains un pistolet énorme et fit sauter la tête du premier. Elle recommença avec le second et les autres suivirent son exemple, se demandant quelques heures plus tard comme ils avaient pu éprouver une telle jouissance monstrueuse à tuer.

Dans la nuit, ils entendirent les draisines s'éloigner vers le nord mais restèrent sur le qui-vive, croyant à une ruse. Ce ne fut qu'au petit matin que Greog et Ma allèrent en reconnaissance et trouvèrent les dix-sept cadavres et les quatre blessés, qui achevaient de mourir dans une draine en panne.

— C'est incroyable, murmura la vieille physicienne, ils étaient donc combien ?

— Au moins le double.

Il y avait du sang partout sur la banquise. Luisant comme du

vernis et déjà des mouvements furtifs dans les congères annonçaient l'approche des rats. Dans le ciel, les goélands charognards tournaient majestueusement, la tête penchée sur l'aile.

— Ma, il faut partir vers le nord. Forcer le passage à Tusk Station.

— Maintenant ?

— Oui, ils ne nous attendent pas.

— Ensuite ?

— Continuer vers le nord.

— Le nord ? C'est là-bas que se tapit l'amibe gigantesque Jelly.

— Elle a dû mourir après le traitement que nous lui avons infligé.

Jelly était une sorte d'énorme éponge de gélatine qui avait pu atteindre un développement monstrueux en quelques années. Elle phagocytait toutes les matières organiques. On la signalait en même temps en des points distants de mille kilomètres, si bien que certains, avec ses pseudopodes, estimaient sa masse de huit cent mille à un million de kilomètres carrés. Depuis quelque temps elle semblait avoir disparu de la surface de la banquise.

— Mais si elle vit encore ?

— Nous savons comment la combattre et dans le nord nous ne serons jamais harcelés comme ici. Il faudra des années pour que les aventuriers osent se risquer sur ce territoire maudit. Dès que nous trouverons un endroit vivable, nous créerons à nouveau la légende de Jelly au besoin pour éloigner les curieux. Il suffit de gonfler des énormes boudins en résine bactérienne souple pour obtenir le même effet de terreur.

Ma s'arrêta de marcher, le regarda.

— Pas mal, pas mal du tout, dit-elle en lui tapant sur l'épaule, mais il faut passer Tusk Station. Nous aurons des ennuis là-bas.

— Il faut que Liensun nous aide... Il peut le faire. Vous vous êtes rendu compte qu'il pouvait mettre en panne un circuit électronique, un petit moteur électrique. Par hasard vous avez trouvé que, non content de communiquer par télépathie, il avait aussi ce don de manipuler des mécanismes à distance.

— Des mécanismes simples.

— Dans ces régions les signaux ferroviaires, les systèmes de sas des aiguillages sont simplifiés à l'extrême. Il suffit que notre approche ne soit signalée par aucun instrument. Nous traverserons la station tranquillement.

— Oh, ce ne sera pas aussi facile que vous pensez, mais on peut

tout de même tenter le coup. Il est certain que dans le coin notre avenir serait plutôt sombre. Et le dirigeable ?

— Nous l'abandonnerons pour en reconstruire un énorme une fois que nous aurons trouvé notre territoire.

CHAPITRE XXIX

Depuis son train privé, le Kid pouvait contempler le Dépotoir. Une caméra spéciale de télévision diffusait en circuit fermé la cérémonie qui se déroulait dans ce sanctuaire des Hommes du Froid. À l'origine, le Dépotoir n'était qu'un cimetière de squelettes de baleines. Les Harponneurs se débarrassaient là des ossements, lorsqu'ils les avaient dépouillés de la chair et du gras.

Peu à peu, les Roux s'étaient installés parmi ces énormes débris pour récupérer les lambeaux de graisse et de chair, la moelle des os. Des méthodes, primitives au début, leur fournissaient de quoi se nourrir sans chasser ou pêcher. Lorsque le Kid avait créé la Compagnie de la Banquise, il leur avait officiellement attribué ce Dépotoir qui, aujourd'hui, prenait des proportions gigantesques. Les squelettes de baleines reconstitués religieusement par les Roux formaient des labyrinthes immenses, toute une nécropole indescriptible et compliquée.

Ici, les Roux utilisaient le feu pour faire fondre le lard et c'était une chose excessivement rare dans ces tribus primitives. Ils fournissaient des quantités appréciables d'une huile moins raffinée, pouvant être utilisée dans les centrales thermiques ou les aciéries sur rails. Ils vendaient également de la viande de deuxième catégorie, qu'achetaient les Compagnies pauvres comme les éleveurs et les pisciculteurs. La moelle avait également ses acheteurs ainsi que la poudre d'os qui quittait le Dépotoir par wagons entiers.

Des gens sans scrupules avaient souvent voulu mettre le grappin sur ce pactole, mais le Kid avait tenu bon et désormais plusieurs milliers de Roux vivaient là, dans la tranquillité et un certain confort. D'autres venaient se ravitailler gratuitement quand la pêche et la chasse ne donnaient rien. Mais les banquisiens étaient, en règle générale, hostiles à cette situation et à plusieurs reprises le Kid avait dû supporter des crises graves à cet effet.

Il y avait une cérémonie au mausolée de la déesse Jdrou, la mère de Jdrien. Jdrou était une très jeune fille rousse dont la tribu grattait la glace sur les verrières des stations transeuropéennes. Lien Rag l'avait alors connue, en était tombé follement amoureux et, malgré la quasi-impossibilité d'avoir des relations sexuelles avec une fille qui supportait difficilement le zéro Celsius, lui avait fait un enfant, Jdrien.

La légende avait alors commencé dans les tribus de Roux aux quatre points cardinaux. Un messie leur était né, d'une femme de leur race et d'un Homme du Chaud. Ce messie annoncerait la fin de l'errance du Peuple du Froid et de l'isolement orgueilleux des Hommes du Chaud dans leurs villes sous globe. Les deux races n'en feraient plus qu'une.

Jdrou, tuée par un chasseur de Roux, avait été proclamée déesse et l'on était allé chercher son corps dans la Transeuropéenne pour le ramener ici, après une marche de plusieurs mois sur vingt-cinq mille kilomètres. On l'avait couchée dans un cercueil de glace transparent, en haut d'une pyramide tronquée où l'on pouvait admirer sa jeunesse et sa beauté impérissable.

Jdrien était en train de lui rendre hommage selon le rite du sel. Sa tribu appartenait à l'Ethnie du Sel. Ce produit, capable de faire fondre la glace par son simple contact, avait une valeur magique pour les Roux.

Par le Rite du Sel, Jdrien éliminait la glace au-dessus du visage de sa mère. Par petites poignées il l'ôtait quand elle commençait de fondre. Il allait atteindre le visage intact. Il appuierait sa bouche sur la bouche de la morte pour recevoir la force et le courage de poursuivre sa destinée.

Nul ne savait d'où venait ce rite, et le professeur Ikar affirmait qu'il était de conception récente. Mais le Kid en doutait. Il paraissait avoir surgi de la mémoire collective du Peuple du Froid qui n'avait pas fini d'étonner les savants.

— Tu n'aurais jamais dû le laisser aller, dit-il à Yeuse qui à côté de lui assistait à la cérémonie.

— Je n'avais pas le pouvoir de refuser.

Jdrien avait atteint le visage de sa mère et à petits coups très doux, des caresses, finissait d'ôter les dernières parcelles de glace. Il y eut un grand silence et la foule des Roux massée autour se figea. Ils étaient peut-être cinq mille, peut-être dix, accourus de partout. Ils s'agglutinaient sous les énormes vertèbres de baleines, les côtes, les carcasses reconstituées avec minutie et liées avec de la glace. Les Roux étaient de véritables artistes pour recréer ces squelettes monstrueux.

— Voilà, il la baise sur la bouche.

Yeuse regardait, très émue. Le Kid ne savait pas ce qui allait suivre et elle redoutait sa réaction.

Jdrien se redressa et lentement fit couler de l'eau sur le visage, une eau conservée dans une outre en peau de phoque rendue isotherme par un tannage spécial. L'eau se congelait très vite en glace transparente. Le visage devait rester net.

Puis l'enfant, on lui aurait donné douze ans alors qu'il n'en avait que huit, s'approcha au bord de la pyramide tronquée, tout en haut des escaliers et commença de parler aux Roux rassemblés.

— Mais que dit-il ? Je ne comprends pas tout. Pourquoi parle-t-il de son père ?

Un membre de la suite du Kid s'empressa de traduire les paroles de l'enfant :

— Mon père a disparu dans l'immensité de la banquise mais ce n'est pas un hasard. J'accuse tous les Hommes du Chaud, et principalement les dirigeants des grandes Compagnies ferroviaires, d'être les complices de cette disparition. Mon père, le maître des glaces, Lien Rag, gênait tout le monde. Même ceux qui ici dans cette Compagnie essayent de proclamer le contraire. Ceux-là mêmes qui ont eu besoin de lui pour édifier leur puissance, leurs constructions fantastiques.

— Mais, fit le Kid incrédule, c'est moi qu'il accuse...Moi... Son père adoptif.

— Je somme ceux qui peuvent intervenir en faveur de mon père de le faire sans délai. C'est moi Jdrien, le messie reconnu du Peuple du Froid, qui l'exige. J'ai pris la décision que voici, en accord avec les représentants des tribus réunis dès hier au soir dans cet endroit sacré. Je ne sortirai plus d'ici tant que mon père ne me sera pas rendu. Je me mets sous la protection de mon peuple aussi longtemps qu'il le faudra. Et tous les Hommes du Froid de la Terre entière sont informés de cette décision. S'ils souhaitent se joindre à nous, ils savent qu'ils seront les bienvenus.

Le Kid devint livide et dut s'asseoir sans quitter l'écran des yeux. L'interprète continuait de traduire les dernières paroles de l'enfant, puis se tut.

Jdrien descendait lentement les escaliers de glace, rejoignait les siens, allait se perdre dans l'immense foule des Roux.

— Non, dit le Kid, il ne faut pas.

— Vous ne pouvez pas intervenir. Ils ne vous laisseront pas avancer, dit respectueusement un officier de la police ferroviaire.

— Essayez.

— Tu ne peux pas, cria Yeuse.

Le train privé commença de rouler lentement vers le Dépotoir, mais à un kilomètre ils aperçurent la masse fauve de milliers de Roux debout sur la voie. Le Kid comprit que nulle force au monde ne pourrait les éparpiller, sinon la violence.

— On peut appeler les pompiers et leurs canons d'eau chaude. Ils seraient vite recouverts d'une carapace de glace, obligés de s'en aller.

Le Kid secoua la tête.

— Comment va-t-il faire ?

— Ne t'inquiète pas, les Roux le protégeront du froid et de la faim.

— Mais combien de temps ?

— Ramène son père et il reviendra.

— Mais je ne sais pas où se trouve Lien Rag. Sa trace se perd rapidement. Nul ne sait ce qu'il est devenu. J'ai déjà envoyé des enquêteurs, des agents secrets. On travaille nuit et jour sur cette affaire, en priorité. J'ai débloqué un budget énorme d'un milliard de calories pour obtenir des renseignements. En vain.

CHAPITRE XXX

Non sans mal, ils avaient obtenu de passer cette dernière nuit de leur existence ensemble. Il avait fallu qu'ils se rebellent vraiment et causent de gros ennuis à leurs gardes pour qu'on les enferme dans le même compartiment blindé. Une cellule de deux mètres sur trois, sans ouverture, aux cloisons recouvertes de tôles d'acier inoxydable, un matériau qu'on ne pouvait se procurer que difficilement en Panaméricaine. Il régnait un froid insupportable dans cet endroit, et l'eau gelait dans le cruchon mis à leur disposition.

— Nous sommes perdus, n'est-ce pas ? Ces gens-là ne sont nés que pour tuer ?

— Ils servent de nettoyeurs à quelques Compagnies, comme celle de Lady Diana et d'autres moins importantes. J'ai entendu dire que pour chaque exécution ils recevaient un salaire important qui leur permet de fonctionner.

— Personne ne viendra à notre secours ?

Leouan, pour la première fois depuis que Lien Rag la connaissait, trahissait son émotion profonde. Elle avait le visage grave.

— Il faut toujours espérer, mais quoi ? Le seul à venir à notre secours serait le Kid. En a-t-il vraiment envie ?

— Il faut que je vous parle, dit Harl Mern... À vous surtout, Leouan, à cause de vos origines.

— Vous croyez que c'est important désormais ? Nous emporterons ce secret dans notre cercueil de glace. Vous avez entendu ? Nous devons mourir par congélation.

Harl Mern lui saisit le poignet.

— Il est possible que ce soit un bluff, ou que vous, vous en réchappiez. Votre qualité d'ambassadrice peut quand même poser des problèmes. Moi je suis âgé et je n'ai guère d'espoir de m'en sortir... Quant à Lien Rag, il a trop d'ennemis désormais pour espérer lui aussi.

Lady Diana ne lâchera jamais prise à son sujet.

Lien Rag ne répondit pas. Il songeait à sa vie. Un jour, il avait soudain réalisé que les Roux existaient en dehors des stations sous globe, que tout un peuple pouvait vivre nu dans le froid mortel. Un jour, il avait osé franchir le pas qui le séparait de ces êtres humains. Il avait voulu découvrir qui ils étaient, d'où ils venaient et ses recherches l'avaient entraîné dans une étrange direction car, pour finir, c'est sur ses propres origines qu'il avait enquêté et il ne parvenait pas à discerner comment il avait pu ainsi bifurquer. Certes il avait eu l'impression d'être programmé sans jamais en découvrir la preuve. Il aurait dû subir des analyses cliniques approfondies, se confier à des médecins expérimentés dans les problèmes génétiques pour espérer une confirmation ou une infirmation. De tels médecins n'existaient que dans les grandes Compagnies, et il était impensable qu'il les contacte sans risquer sa vie.

— Lien Rag, le peuple de Jdrien, de Leouan, existe depuis le début de l'ère chrétienne. D'après mes travaux, ils sont les descendants du Christ.

Le glaciologue le regarda froidement, pensant que le vieillard perdait la tête.

— Je ne suis pas fou. Jésus-Christ a certainement existé. Pour les uns, ce fut le messie tel que le décrivent les évangiles, pour les autres un petit illuminé miteux, voire une sorte de charlatan, peu importe pour moi qui suis athée. C'est l'usage que l'on a fait de la légende de cet homme. Dieu ou charlatan, on a créé une religion, une Église sur son nom. Et il a fallu, une fois que cette religion a connu le succès, que la réalité colle à la légende. Le Christ n'a prêché que trois ans. De trente à trente-trois ans. Et on ne sait pas trop comment il a vécu jusqu'à trente ans. Pourquoi ? Parce que l'Église s'est toujours efforcée d'en faire disparaître les traces. Surtout à partir du fameux concile de Chalcédoine.

— Il avait procréé ?

— Du moins une descendance se réclamait de lui et en 451, date du fameux concile, ils étaient des milliers qui se disaient descendants du messie. Il y avait également les descendants des apôtres. C'était très gênant pour l'Église qui commençait à mettre de l'ordre dans les dogmes. Un Christ assez humain pour aimer une femme ou plusieurs, un Christ faisant l'amour, des enfants, puis abandonnant sa famille pour aller prêcher sur les routes de Palestine... Ça ne faisait pas sérieux.

— Vous devriez vous dépêcher, dit Leouan. Je ne comprends pas grand-chose à tout ça. Je sais qui est ce Jésus-Christ, mais je n'ai jamais étudié son histoire.

— Il n’y avait aucune référence dans votre famille à son sujet ?

La jeune métisse secoua la tête :

— Pas que je sache.

— Il y a deux mille trois cents ans... Évidemment on ne pouvait pas espérer que le culte de l’ancêtre se poursuivrait. Surtout avec ces persécutions.

— On les a pourchassés ?

— Et comment ! Ils se sont enfuis dans toutes les directions, un peu comme les Juifs. Mais la majorité ont marché vers l’est, vers le soleil levant. Les papes ne cessaient de leur envoyer des commandos sous forme de missionnaires qui prêchaient en terres barbares et les désignaient à la vindicte populaire. Ils s’éloignaient de plus en plus et les missionnaires les retrouvaient, même en Chine. Ils sont remontés vers le nord, vers le Tibet, se sont installés dans des hauteurs inimaginables aujourd’hui.

Lien Rag n’écoutait pas avec toute l’attention souhaitée. Le professeur ne pouvait que raconter. Il n’avait aucun document, aucune référence solide. Peut-être avait-il fini par croire à sa propre histoire inventée. Signe de déficience mentale ou sénilité ?

— Ils se sont adaptés au froid de ces régions inhospitalières. De temps en temps, on signalait des hommes étranges, velus, qui habitaient cette zone, mais sans jamais bien établir leur présence.

Leouan paraissait fascinée, mais peut-être pensait-elle à sa mort prochaine. Le vieil ethnologue ne se rendait compte de rien. Il poursuivait avec passion, dans un souffle :

— On les prenait pour des créatures surnaturelles, des monstres. Quand la Lune a explosé, voilant le soleil et amenant une nouvelle période glaciaire, ils sont restés les survivants de ces régions. Ils ont compris qu’ils pouvaient à nouveau quitter leur asile, reprendre une vie normale. Des siècles d’isolement les avaient fait retourner à la vie primitive. Ils pouvaient supporter les froids les plus vifs puisque leurs corps s’étaient adaptés. En deux mille ans, c’est possible une évolution aussi radicale. Ça n’a rien de mystérieux ou de surnaturel. Mais ils pourraient se présenter comme le peuple véritable élu de Dieu en cette période de froid excessif.

CHAPITRE XXXI

En moins de quarante-huit heures, ils étaient prêts à quitter définitivement cette station perdue où ils avaient connu plus d'aventures tragiques que de véritable sérénité. Pourtant ils montraient leur anxiété. Aller s'installer dans le territoire où Jelly, la monstrueuse amibe, faisait des ravages, ressemblait fort à une décision de déments.

Jaël n'admettait pas qu'on n'aille pas vers le sud. Elle pensait toujours à Lien Rag, le père de Liensun, désirait plus que jamais le retrouver. Greog se montrait jaloux de cette constance et parfois lui faisait des scènes. Ann essayait de se montrer indifférente mais Ma savait combien elle souffrait.

— Voilà, dit-elle à Julius. On va encore émigrer. Si les gens qui tremblent au seul terme de « Rénovateurs du Soleil » pouvaient nous voir aussi lamentables, aussi désespérés..., ils n'auraient plus peur de nous.

Le train des chasseurs se composait de nombreux wagons de matériel et surtout de vivres et d'huile minérale. Pour refouler Jelly, l'huile minérale était très efficace. Mais le groupe savait également utiliser des colonies de bactéries.

Dès le départ, Jaël s'enferma dans un compartiment pour bouder. La petite station persista dans l'écran-rétroviseur un moment, avec sa demi-sphère déchiquetée. Les vents du sud finiraient par la détruire complètement.

En compagnie de Ma, Liensun regardait les systèmes électroniques, les circuits transistorisés. Il réussit à paralyser plusieurs émetteurs de radio et un radar de la locomotive.

— Formidable, lui disait Ma, tu es extraordinaire.

Il lui faudrait saturer les signaux, effacer leur passage dans les mémoires de certains aiguillages ou croisements, de façon que la

station de Tusk Station ne soit pas avertie de leur approche. Le dispatching serait occulté, le temps nécessaire pour qu'ils traversent la ville sous verrière.

Jaël aurait pu leur donner une description de cette ville, mais elle boudait continuellement, refusait d'ouvrir à Greog qui venait gratter timidement en quémendeur à sa porte de compartiment. Liensun avait quelques vagues souvenirs trop insuffisants, mais inquiétants. Dans la mémoire de cet enfant ne persistaient que des rumeurs d'histoires violentes, des visages brutaux, des cris et des jurons. Tout ce qu'il avait retenu des lieux fréquentés par la bande de Kroual. Un milieu fruste et dangereux de chasseurs, d'aventuriers et de trafiquants. Rien de bien reluisant.

Ils roulèrent aussi vite que possible, ne ralentissant que pour détruire les congères à la herse ou au laser. Ils atteindraient Tusk Station en pleine nuit, alors que le service technique de veille serait réduit et se fierait surtout aux instruments.

On approchait du premier signal, une balise-radio dont on ignorait si elle fonctionnait encore. Liensun se concentra quelques secondes avant de dire que le petit émetteur ne fonctionnait plus depuis longtemps.

Bien plus loin, ce fut un aiguillage à commande radio et celui-là marchait. L'enfant empêcha que son fonctionnement soit transmis au dispatching de Tusk Station. Mais jusqu'à proximité de la petite ville il n'eut guère de problème.

Ils roulèrent sur le raccordement au réseau principal à très faible vitesse. Mais l'enfant ne pouvait rien contre un enregistreur acoustique. Par contre, il repéra une balise d'identification et la satura d'une information différente que lui donna Greog. Le dispatching enregistrerait le passage d'une machine haut-le-pied effectuant une manœuvre.

Ils furent déçus par l'apparence nocturne de Tusk Station. Eux qui vivaient solitairement depuis des années attendaient avec impatience cette ville, ses lumières, ses bruits. Même au cœur de la nuit elle aurait pu scintiller de mille feux.

— C'est ce lumignon là-bas, murmura Ann, consternée.

Un lumignon sur la banquise, et lorsqu'ils en furent à moins d'un kilomètre, le halo au-dessus de la verrière leur parut bien pâle. Ils imaginèrent les quais déserts, pourris, les bouges à peine éclairés d'où s'échappaient des bouffées de cris et d'odeurs. Rien de bien attirant.

Leur train avançait dans le cliquetis des aiguillages automatiques, et Liensun commençait de se crispier pour maîtriser tous ces petits cerveaux électroniques qui cherchaient à divulguer le

maximum d'informations sur eux. L'identification de leur loco, le nombre de wagons, leurs poids, l'état des bogies. Même une station aussi démunie possédait ce genre d'équipements. Vétuste, mais toujours en fonction.

Là-bas, dans un dispatching crasseux, un homme pouvait soudain découvrir une lumière rouge, qui cheminait sur le tableau lumineux de la gare de triage automatique.

— Attention, murmura l'enfant. Il faut s'arrêter.

Juste avant un croisement. Une vingtaine de wagons pulsés défilèrent sous leur nez. À deux secondes près, ils étaient télescopés.

— Il faut continuer, dit Greog, l'aiguilleur de service ne fera pas attention à nous.

Ils roulèrent vers le sas sud de la station. Mais un feu rouge les immobilisa et un autre convoi de wagons-citernes n'en finit pas de défiler sous leurs yeux. Tout cela sans la moindre lumière, excepté la lanterne rouge du fourgon de queue.

— Croyez-vous que nous apparaissions sur le dispatching ? demanda Julius.

— Impossible de le savoir. Liensun fait le maximum mais ne peut veiller à tout. Possible que nous apparaissions par moments comme un train fantôme.

Ils étaient tous aux aguets, surveillaient les voies qui se croisaient dans tous les sens. Et ce n'était qu'une petite station, une Cross Station. Ils se souvenaient des grands centres ferroviaires panaméricains où des milliers de rails s'enchevêtraient et où le système de blocage était difficilement court-circuitable.

— On approche. Les portes...

D'anciennes portes vitrées à glissière. Le sas formait un long tunnel en forme de groin. Il pouvait contenir un grand train de trente wagons à la fois.

— Bon sang, dit Greog, freinant au maximum en renversant la vapeur de la vieille loco.

Mais les portes coulissèrent au dernier moment et, malgré l'isolation de la cabine, le frémissement des vitres mal scellées leur parvint comme si un vent furieux les secouait. Greog fit avancer le train et un feu rouge les immobilisa à proximité de l'autre porte donnant accès à la cité. Un homme arrivait avec un fanal, sans se presser.

— C'est vous les chasseurs de phoques ? Quai nord s'il vous plaît. On est en panne de transmission, une saloperie de court-circuit.

Ils en restèrent effarés, puis, l'homme disparu, éclatèrent de joie

et embrassèrent Liensun qui n'y comprenait rien.

— Tu as fait sauter le dispatching central. On peut y aller.

Une chance qu'il y ait de grandes pancartes pour indiquer le quai nord. Ils longèrent des quartiers stupéfiants, des quais encombrés de maisons mobiles à plusieurs étages, sordides. Dans la station, il faisait tout juste plus chaud qu'à l'extérieur et les rares passants se hâtaient avec de grosses fourrures. Ils tournèrent un peu en rond, passèrent devant des vitrines de magasins bizarres. Dans l'une d'elles, des femmes nues attendaient et ils crurent que c'étaient des mannequins en plastique. Puis à nouveau la nuit épaisse avec une pancarte à peine éclairée de temps en temps.

— C'est une ville assez grande mais étrange, disait Greog.

Ils avaient leurs armes à portée de la main. Aux feux rouges ils surveillaient les rares draisines roulant à quatre heures du matin.

— Quai nord. Maintenant il faut trouver la sortie.

Une flèche clignotait pour eux, leur indiquant une voie de garage. Le dispatching utilisait les vieux signaux. Liensun ne pouvait pas les truquer, ceux-là. Il réussit à ouvrir l'aiguillage et immédiatement un feu rouge voulut les stopper mais ils passèrent outre.

— Le saut-de-mouton, là-bas.

C'était la route du nord avec un sas qui n'était plus utilisé. Deux hommes apparurent, courant sur leur voie en agitant des lampes.

— Pas par là, danger, pas par là..., entendirent-ils.

Le sas s'ouvrit sans problème et ils s'enfoncèrent dans la banquise nord de sale réputation.

CHAPITRE XXXII

Les premières dépêches d'agence concernant les Roux des autres Compagnies commencèrent d'affluer quarante-huit heures après la décision de Jdrien. Le Kid les vit s'amonceler sur son bureau à un rythme incroyable. Les Roux quittaient les toits des villes pour se mettre en route vers la Compagnie de la Banquise.

— Le même phénomène que jadis, quand ils ont voulu aller délivrer Jdrien en Panaméricaine, disait-il à sa femme Glinda. Ils vont s'entasser dans le Dépotoir et nous causer de graves ennuis. Déjà les Compagnies se plaignent de cette désertion de la seule main-d'œuvre capable de travailler sur les dômes, les coupoles et les verrières. Et ce n'est pas fini.

Plus tard, les messages arrivèrent également de la Transeuropéenne. La Panaméricaine, ainsi que la Sibérienne, ne transmettaient que de rares informations et il n'était pas question des Roux.

Le Kid appela Yeuse :

— Vous avez de ses nouvelles ?

— Il communique avec moi chaque soir par la pensée. Régulièrement. Il est enchanté.

— Mais le froid ?

— Les Roux lui ont installé une sorte de yourte avec des ossements et des peaux. Il dit qu'il ne souffre pas du froid. Il demande si on a du nouveau pour son père.

— On perd inexplicablement sa trace. Ma police estime que les Aiguilleurs de la Fédération y sont pour quelque chose. J'ai convoqué le grand maître Lichten pour lui demander des explications.

Ce qui fit ricaner Yeuse :

— Il ne va pas trahir sa caste.

— Je ne sais pas. J'ai été très dur. J'ai menacé de renvoyer le

corps des Aiguilleurs de la Compagnie si jamais je découvrais que la disparition de Lien était due à leurs confrères d'Australasienne. Et je le ferai. J'ai le droit de former mes propres Aiguilleurs si je le veux.

Yeuse avait représenté la Compagnie de la Banquise auprès de l'Organisation des Accords de NY Station, qui réglaient les droits et les devoirs des compagnies. Elle avait dû étudier les articles des Accords, et ne pensait pas que le Kid puisse renvoyer ses Aiguilleurs qui étaient les garants de l'application rigoureuse des Accords. Mais la décision du Kid pouvait provoquer une réaction favorable.

— Il y a aussi Leouan, une diplomate. Si on fait disparaître les diplomates, que valent les Accords ?

— J'ai protesté auprès de NY Station, mais je n'ai pas de réponse.

— Que comptez-vous faire ?

— En toute franchise je ne sais pas. Je ne peux pas déclarer la guerre au reste de la planète ?

— Jdrien ne reviendra pas sur sa décision.

— C'est un enfant.

— Vraiment ?

Elle souriait à l'avance de ce qu'elle allait annoncer au Kid.

— Hier il a couché avec sa première fille, une Rousse de douze ans.

— Vous êtes folle ?

— Chez les Roux, les enfants commencent tôt et il était même en retard sur la moyenne d'âge. Vous ne pouvez quand même pas le considérer comme un gosse, indépendamment de cette nouvelle. Il est évolué comme un de vos adultes moyens, connaît plus de choses que la majorité des gens. Il ne reviendra pas parmi nous si son père reste absent.

— Ce n'est quand même pas ma faute...

— Ne trichez pas, Kid. Il lit dans les pensées et savait que vous ne feriez rien pour Lien Rag. Sinon il ne se serait pas réfugié chez les siens. Il va vous donner du fil à retordre. Et vous ne pourrez pas utiliser la force et la ruse comme du temps des rebelles et de Lady Diana.

Le Kid ne répondit pas à cette provocation. Il le savait, depuis longtemps, que la situation deviendrait difficile le jour où Jdrien déciderait d'user de son pouvoir sur les Hommes du Froid.

— J'ai contacté Lady Diana, je lui ai fait dire que si jamais j'apprenais qu'elle avait été mêlée à cette disparition, je dénoncerais notre armistice. Elle ne tient pas à ce que nous fassions des opérations

de commandos dans sa province de l'Antarctique, au moment où elle a besoin de toute l'énergie disponible. Nous lui vendons des millions de tonnes d'huile qui transitent par le sud.

— Tout ça ne nous ramène ni Lien Rag, ni Leouan, ni le professeur Harl Mern.

Elle finit par raccrocher la première, prise de pitié. Le Kid avait cru jouer en finesse mais se trouvait devant le plus grand dilemme de sa vie. Il adorait Jdrien et se serait sacrifié pour lui.

Une heure plus tard elle rencontrait R., l'auteur de la célèbre pièce *Papa, la rivière ne coule plus*, première tentative littéraire pour rappeler la Terre d'autrefois et le drame de la Grande Panique. Jusqu'ici on considérait l'ère glaciaire comme une fatalité, une situation somme toute pas si dramatique. Et lui parlait de la beauté de la Terre d'autrefois, du Soleil, des fleurs, de la chaleur et de la lumière. Sa pièce avait un succès considérable. On devait la jouer dans les autres stations, mais le succès était tel qu'elle restait à l'affiche du théâtre de Kaménépolis. Des trains entiers de spectateurs affluaient de la Compagnie et la ville, ruinée par la guerre, se redressait magnifiquement grâce à cet afflux de gens qui voulaient se loger dans des hôtels, manger, faire des achats, voir d'autres spectacles. Mais tous venaient d'abord pour la fameuse pièce.

— Vous allez devenir riche, lui dit la jeune femme. La ville vous devra sa résurrection. Vous verrez que les plus grands quais, les monuments porteront votre nom.

— Je n'en demande pas tant.

— Il faudra peut-être prévoir plusieurs troupes pour jouer dans les autres stations, et même dans les autres Compagnies. Les demandes sont quotidiennes.

R. eut un geste presque agacé. Il fixait Yeuse avec ses yeux un peu tristes, un peu tombants sur le côté du visage.

— Yeuse... Je sais que les circonstances ne sont guère favorables... Mais j'aimerais que nous vivions ensemble... Si vous ne me trouvez ni trop vieux ni trop laid.

La jeune femme ne sut que répondre. Elle avait à la fois envie de rire et de pleurer.

— Je suis patient, vous savez. Pour cela comme pour tout. J'ai attendu des années que ma pièce soit représentée, je peux attendre aussi votre décision.

CHAPITRE XXXIII

Lien Rag se réveilla en pleine nuit et regarda dans la direction de Harl Mern. Il n'y avait que deux couchettes. Leouan occupait celle du haut et le professeur était en bas. Il tourna son visage épuisé vers le glaciologue.

— Professeur, j'ai un doute. Je pense que c'est à cause de cette légende qui court sur mon fils Jdrien, sa prétendue déité, que vous avez bâti cette hypothèse que je trouve farfelue.

Harl Mern s'assit en courbant la tête, pour ne pas heurter le cadre supérieur :

— Vous doutez de ma sincérité et c'est le propre d'un esprit scientifique. Je ne peux donc vous en vouloir si le vieil ami que je suis est peiné. Je n'ai rien inventé. J'ai fait des découvertes. Tout est resté à Amertume Station et aura été volé, dispersé. Il y a les photocopies des documents de l'ancienne bibliothèque de l'ancien Vatican. On y lit les bulles papales excommuniant les descendants supposés du Christ et des apôtres. Je ne me souviens pas de tous les noms de famille, surtout cette nuit où la pensée de la mort commence à me plonger dans une terreur sans nom.

— Il faut parler d'autre chose, dit Lien, c'est pourquoi je vous fais cette réflexion.

— Bien sûr, je savais que votre fils était considéré comme le messie des Hommes du Froid depuis pas mal de temps. Il est fort possible que ce fait m'ait aidé inconsciemment dans mes recherches. Mais j'ai des éléments solides.

— Si vous aviez raison, cette déité aurait donc une base génétique valable ?

— En quelque sorte oui.

Lien Rag, allongé sur le plancher, se releva et s'assit contre la cloison en acier inoxydable.

— Mon fils serait en quelque sorte un arrière-petit-fils du Christ ?

— Je n'en sais rien. Il y avait aussi les descendants des apôtres et de quelques personnages divers. Je ne peux rien affirmer de tel. Mais si vous voulez, de façon générale, les tribus réfugiées dans les hauteurs de l'ancien Tibet venaient de Palestine. Peu à peu elles ont régressé. La nécessité de lutter contre une nature hostile, glacée, de se procurer de la nourriture, de s'adapter.

— En deux mille ans, le poil leur aurait poussé ?

Le vieil homme soupira :

— Je sais que c'est difficile à admettre alors qu'il faut des millions d'années à l'homme pour évoluer. Mais regardez les baleines qui, en moins de trois cents ans, ont appris à ramper sur la banquise entre deux bras de mer...

— Vous pensez que le fondateur de cette race d'hommes a peut-être également veillé sur eux ? Que leur Dieu a décidé de leur faire pousser une fourrure pour les protéger du froid et a modifié leur métabolisme basal ? Je comprends que les Néo-Catholiques de la Compagnie de la Sainte-Croix aient voulu vous faire passer devant leur tribunal, pour vous condamner au bûcher.

Harl Mern le regardait tranquillement sans protester.

— Vous croyez que le professeur Ikar, spécialiste des Roux, aurait marché dans cette démonstration-là ?

— Je n'en sais rien. Est-il plus rationaliste que moi encore ?

— Il s'occupe de la vie actuelle des Roux, les étudie dans leur comportement de tous les jours, mais aussi dans leurs rites religieux, leurs idiomes, leurs ethnies. Il ne travaille que sur du concret.

Harl Mern posa ses mains gantées sur ses genoux et parut se balancer d'arrière en avant.

— Vous m'accusez de charlatanisme.

— Non, mais je porte la contradiction.

— Vous défendez le christianisme. Vous admettez difficilement que le messie ait eu des relations sexuelles et procréé. C'est ça qui vous gêne ?

— Pas moi, mais bien des gens, même des personnes qui ne croient pas, seront offusquées. Vous pourriez retrouver cette partie de l'ancienne bibliothèque vaticane ?

— Bien sûr. Vous savez, il y a un peu de tout... Y compris des plans d'inventions jugées trop diaboliques par l'Église, comme la machine à vapeur par exemple. À chaque siècle, on peut dire qu'un inventeur a déposé son petit projet et que les catholiques ont

confisqué ses papiers... Mais qu'importe... Vous trouvez que c'est incroyable et je n'aurai jamais plus la possibilité de retourner sur ce G.I.D. Vous savez...

— Oui, répliqua Lien Rag agacé, Gisement Intellectuel de Documentation.

Les jambes de Leouan apparurent, du moins celles de sa combinaison. Elle se laissa glisser entre le professeur et la cloison du fond.

— Vous n'allez pas en venir aux mains ? Ça fait une heure que vous vous disputez pour une chose sans importance. J'aurais préféré parler de la vie en général. Mes origines me laissent sans curiosité et pourtant je suis la première intéressée. Je n'arrive pas à croire qu'ils vont nous tuer au petit matin.

— Si seulement je pouvais boire. L'eau est gelée dans ce cruchon.

Leouan alla frapper et la porte s'ouvrit. On leur apporta de l'eau chaude et elle les écouira très vite.

— Elle sera vite froide, dit la jeune femme.

Elle vint s'asseoir auprès de Lien, prit sa main dans la sienne. Simple symbolique puisque la combinaison les isolait.

— Il y a bien des Roux convertis au néo-catholicisme ?

— Oui, dit Lien Rag. Un temps, l'Église vous a donné généreusement une âme avant de vous la retirer très vite. Pour des raisons humanitaires d'ailleurs. Elle aurait dû condamner les chasseurs de Roux, les esclavagistes, les marchés de main-d'œuvre rousse. Surtout en Transeuropéenne où elle recrute le plus de fidèles. Sans âme, vous devenez du bétail.

— Et les convertis, que sont-ils devenus ?

— Je l'ignore.

— Et vous, professeur ?

— Je pense qu'ils sont tous retournés aux vieilles croyances. Mais la nouvelle d'un messie a dû également accélérer la naissance d'une nouvelle religion.

Elle aurait aimé qu'ils se taisent et, chose curieuse, ils parurent l'entendre. Lien Rag ferma les yeux mais il ne dormait pas. Dans sa main, la sienne vibrerait parfois d'angoisse.

— Est-ce que vos Roux descendant du Christ et mes astronautes venus d'une planète lointaine pouvaient avoir quelque chose de commun ? Vous ne savez pas, bien sûr. Pourtant c'est en recherchant leur origine que j'en suis arrivé à me pencher sur la mienne. Et si les Roux savaient où sont cachés les vaisseaux de l'espace ?

CHAPITRE XXXV

On pouvait reconnaître une qualité aux Éboueurs de la Vie Éternelle, ils étaient dénués d'hypocrisie. Les trois condamnés ne reçurent ni petit déjeuner, ni cigare euphorisant, ni alcool. On vint les chercher au moment où le jour faisait une timide apparition. Ils n'en virent que la lumière sale en sortant de leur cellule. On les conduisit dans un autre wagon où se trouvait la cour, l'avocat général et l'avocat.

— Vous commettez un crime, dit Lien Rag, et vous devrez en rendre compte. Votre Compagnie sera détruite.

Ils ne répondirent pas. Tous les condamnés avaient la même réaction.

— Vous aviez des renseignements sur cette secte ? demanda Harl Mern. J'ai oublié de vous les demander.

— Très peu. Je n'ai qu'un vague souvenir de lecture. Il y a aussi les *Instructions Ferroviaires* qui conseillent vivement d'éviter cette Concession.

— Je m'en souviendrai, dit Leouan.

On les conduisit dans une pièce étrange. Dans le wagon également, mais on y accédait par le haut à l'aide d'une échelle en plastique. Elle ressemblait à une cuve.

— Une piscine, dit Lien Rag.

Il essaya de se débattre mais on le ceintura et on l'attacha dans le fond de plastique. Un homme en blouse blanche s'approcha d'eux avec une seringue.

— Vous ne sentirez pas le froid, dit-il, mais vous assisterez à votre agonie.

Peu après, tout le monde se retira et un bruit connu s'éleva sur leur gauche.

— De l'eau... De l'eau assez chaude, dit le professeur, puisqu'elle

fume...

— Ils vont nous noyer ?

L'eau se répandit sur cinquante centimètres environ et leurs liens se détendirent. Ils flottèrent doucement. Pendant ce temps, le wagon avait été conduit en pleine banquise. Ils s'en rendirent compte lorsque les cloisons s'abattirent et que le froid polaire les assaillit. Malgré la piqure ils ressentirent des douleurs.

Lien se tourna vers Leouan qui venait d'en faire autant, lui sourit. L'eau se congelait très vite et il sentait son corps qui essayait d'échapper à la pression. Juste à ce moment-là une autre couche d'eau fut répandue dans la cuve et il se trouva en train de suffoquer, puis de mourir très vite.

Fin du tome 20

